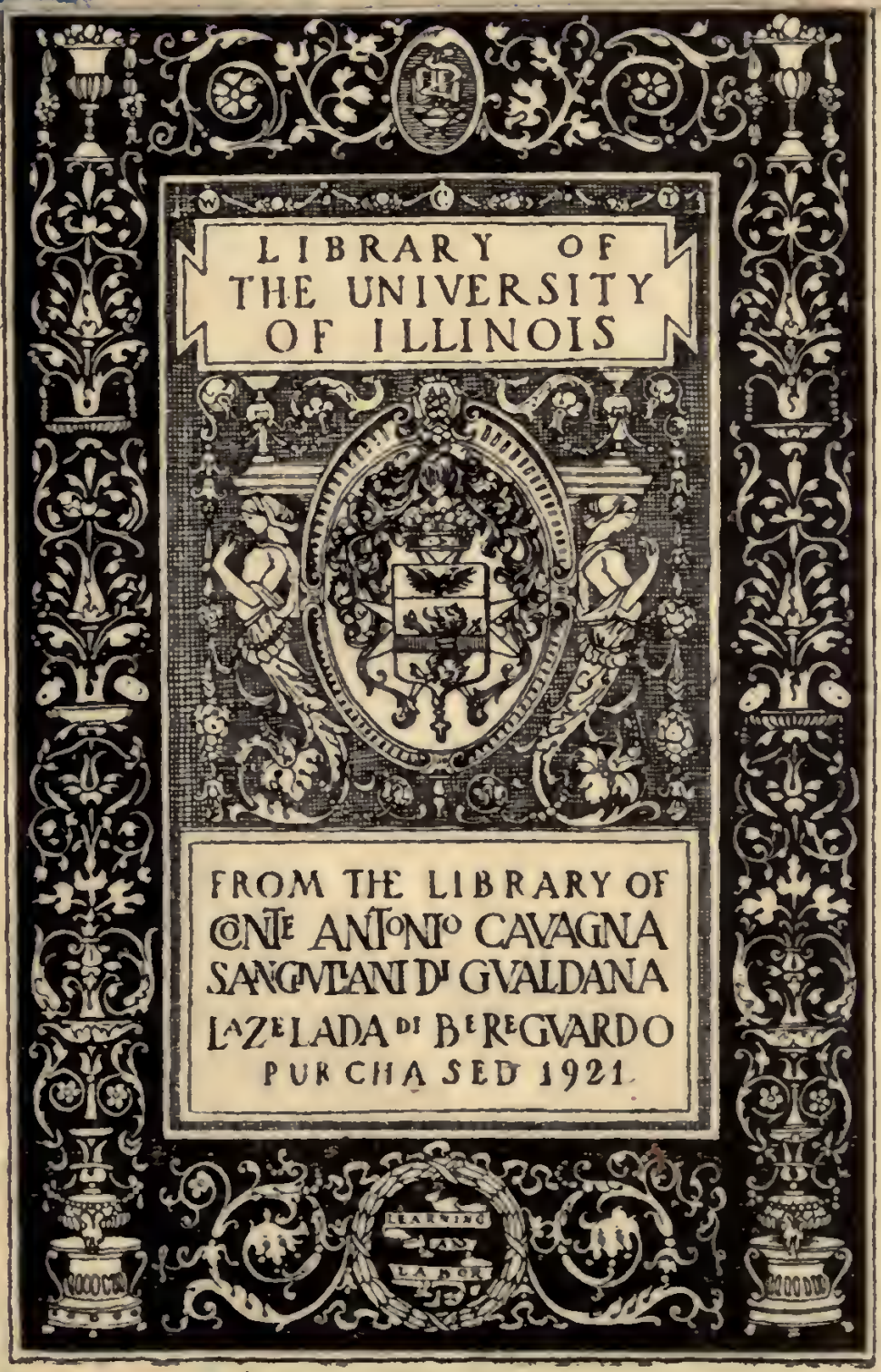
194
H69s
v.6

A-7-21.
2



Rare Book & Special Collections Library
194
H69s

SYSTÈME

DE

LA NATURE.

Voltaire

SYSTÈME

DE

LA NATURE;

OU DES LOIS DU MONDE PHYSIQUE ET DU MONDE MORAL.

Naturæ rerum vis atque majestas omnibus momentis fide caret, si quis modò partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLINE, Hist. Natur., *Lib. VII.*

TOME SIXIEME.

LEIPSICK.

1780.

H69s
V.6

SYSTÈME
DE
LA NATURE.

SUITE DE LA II.e PARTIE.

De la divinité ; des preuves de son existence, de ses attributs; de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes.

CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la divinité : de l'inconséquence et de l'inutilité de leur conduite à son égard.

Si, comme on vient de le prouver, les idées fausses que l'on s'est faites en tout temps de

482611

la divinité, loin d'être utiles, sont nuisibles à la morale, à la politique, au bonheur des sociétés et des membres qui les composent, enfin aux progrès des connoissances humaines; la raison et notre intérêt devroient nous faire sentir qu'il faut bannir de notre esprit de vaines opinions, qui ne seront jamais propres qu'à le confondre et à troubler nos cœurs. En vain se flatteroit-on de parvenir à rectifier les notions théologiques; fausses dans leurs principes, elles ne sont point susceptibles de réforme. Sous quelque face que l'on présente une erreur, dès que les hommes y attacheront une très-grande importance, elle finira tôt ou tard par avoir pour eux des suites aussi étendues que dangereuses. D'ailleurs l'inutilité des recherches que, dans tous les âges, l'on a faites sur la divinité, dont les notions n'ont jamais fait que s'obscurcir de plus en plus pour ceux même qui l'ont le plus méditée; cette inutilité, dis-je, ne doit-elle pas nous convaincre que ces notions ne sont point à notre portée, et que cet être imaginaire ne sera point mieux connu de nous ou de nos descendans, qu'il ne l'a été de nos ancêtres les plus sauvages et les plus ignorans? L'objet

sur lequel on a de tout temps le plus rêvé, le plus raisonné, le plus écrit, demeure toujours le moins connu; au contraire, le temps n'a fait que le rendre plus impossible à concevoir. Si dieu est tel que la théologie moderne nous le dépeint, il faut être soi-même un dieu pour s'en former une idée (1). A peine connoissons-nous l'homme; à peine nous connoissons-nous nous-mêmes et nos facultés, et nous voulons raisonner d'un être inaccessible à tous nos sens! Parcourons donc en paix la ligne que la nature nous a tracée, sans nous en écarter pour courir après des chimères; occupons-nous de notre bonheur réel; profitons des biens qui nous sont accordés; travaillons à les multiplier en diminuant le nombre de nos erreurs; soumettons-nous aux maux que nous ne pouvons éviter, et n'allons point les augmenter en remplissant notre esprit de préjugés capables de l'égarer. Quand nous voudrons y réfléchir, tout

(1) Un poëte moderne a fait une pièce de vers, couronnée par l'académie, sur les attributs de dieu, dans laquelle on a surtout applaudi ce vers :

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

nous prouvera clairement que la science prétendue de dieu n'est dans le vrai qu'une ignorance présomptueuse, masquée sous des mots pompeux et inintelligibles. Terminons enfin des recherches infructueuses ; reconnoissons du moins notre ignorance invincible ; elle nous sera plus avantageuse qu'une science arrogante, qui jusqu'ici n'a fait que porter la discorde sur la terre et l'affliction dans nos cœurs.

En supposant une intelligence souveraine, qui gouverne le monde ; en supposant un dieu qui exige de ses créatures qu'elles le connoissent, qu'elles soient convaincues de son existence, de sa sagesse, de son pouvoir, et qui veut qu'elles lui rendent des hommages ; il faudra convenir que nul homme sur la terre ne remplit à cet égard les vues de la providence. En effet, rien de plus démontré que l'impossibilité dans laquelle se trouvent les théologiens eux-mêmes de se faire des idées quelconques de leur divinité (1). La foiblesse

(1) Procope, premier évêque des Goths, dit très-formellement : *J'estime que c'est une témérité bien folle que de vouloir pénétrer dans la connoissance de la nature de dieu.* Et plus loin il

et l'obscurité des preuves qu'ils donnent de son existence, les contradictions où ils tombent, les sophismes et les pétitions de principes qu'ils emploient, nous prouvent évidemment qu'ils sont au moins très-souvent dans les plus grandes incertitudes sur la nature de l'être dont il est de leur profession de s'occuper. Mais en accordant qu'ils le connoissent, que son existence, son essence et ses attributs leur sont pleinement démontrés, au point qu'il ne subsiste aucun doute dans leur esprit; le reste des humains jouit-il du même avantage? En bonne foi, combien se trouve-t-il dans le monde de personnes qui aient le loisir, la capacité, le pénétration nécessaires pour entendre ce qu'on veut leur désigner sous le nom d'un être immatériel, d'un pur esprit qui meut la matière sans être lui-même matière, qui est le moteur de la nature sans être renfermé dans la nature et sans pouvoir la toucher? Est-il dans les sociétés les plus religieuses, bien des personnes en état de suivre

reconnoît *qu'il n'a pas autre chose à en dire, sinon qu'il est parfaitement bon. Celui qui en sait davantage, soit ecclésiastique, soit laïque, n'a qu'à le dire.*

leurs guides spirituels dans les preuves subtiles qu'ils leur donnent de l'existence du dieu qu'ils leur font adorer ?

Peu d'hommes, sans doute, sont capables d'une méditation profonde et suivie ; l'exercice de la pensée est, pour la plupart d'entre eux, un travail aussi pénible qu'inusité. Le peuple, forcé de travailler pour subsister, est communément incapable de réfléchir. Les grands, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens, occupés de leurs affaires, du soin de satisfaire leurs passions, de se procurer des plaisirs, pensent aussi rarement que le vulgaire. Il n'est peut-être pas deux hommes sur cent mille, qui se soient demandé sérieusement ce qu'ils entendent par le mot *dieu ;* tandis qu'il est très-rare de trouver des personnes pour qui l'existence d'un dieu soit un problème : cependant, comme on l'a dit, la conviction suppose l'évidence, qui, seule, peut procurer de la certitude à l'esprit. Où sont donc les hommes convaincus de l'existence de leur dieu ? Qui sont ceux dans lesquels nous trouverons une certitude complète de cette prétendue vérité si importante à tous ? Quels sont les personnages qui se sont rendu

compte des idées qu'ils se sont formées sur la divinité, sur ses attributs, sur son essence? Hélas! je ne vois partout que quelques spéculateurs, qui, à force de s'en occuper, ont cru follement démêler quelque chose dans les idées confuses et décousues de leur imagination; ils ont tâché d'en faire un ensemble que, tout chimérique qu'il est, ils se sont accoutumés à regarder comme existant réellement: à force de rêver, ils se sont quelquefois persuadés qu'ils avoient vu clairement, et ils sont parvenus à le faire croire à d'autres qui n'avoient pas autant rêvé qu'eux.

Ce n'est jamais que sur parole, que des peuples entiers adorent le dieu de leurs pères et de leurs prêtres: l'autorité, la confiance, la soumission et l'habitude leur tiennent lieu de conviction et de preuves; ils se prosternent et prient, parce que leurs pères leur ont appris à se prosterner et à prier. Mais pourquoi ceux-ci se sont-ils mis à genoux? C'est que dans des temps éloignés, leurs législateurs et leurs guides leur en ont fait un devoir. « Adorez et croyez, ont-ils dit, des dieux que » vous ne pouvez comprendre; rapportez-» vous-en à notre sagesse profonde; nous en

» savons plus que vous sur la divinité ». Mais pourquoi m'en rapporterai-je à vous? — C'est que dieu le veut ainsi ; c'est que dieu vous punira si vous osez résister..... Mais ce dieu n'est-il donc pas la chose en question ? Cependant les hommes se sont toujours payés de ce cercle vicieux ; la paresse de leur esprit leur fit trouver plus court de s'en rapporter au jugement des autres. Toutes les notions religieuses sont fondées uniquement sur l'autorité ; toutes les religions du monde défendent l'examen et ne veulent pas que l'on raisonne ; c'est l'autorité qui veut qu'on croie en dieu ; ce dieu n'est lui-même fondé que sur l'autorité de quelques hommes qui prétendent le connoître et venir de sa part pour l'annoncer à la terre. Un dieu fait par les hommes a sans doute besoin des hommes pour se faire connoître au monde (1).

(1) Les hommes sont toujours crédules comme des enfans sur les objets qui tiennent à la religion ; comme ils n'y comprennent rien, et que cependant on leur a dit qu'il falloit croire, ils s'imaginent qu'ils ne risquent rien à s'unir de sentiment avec leurs prêtres, qu'ils supposent avoir pu deviner ce

Ne seroit-ce donc que pour des prêtres, des inspirés, des métaphysiciens, que seroit réservée la conviction de l'existence d'un dieu,

qu'ils n'entendent point eux-mêmes. Les personnes les plus sensées se disent à elles-mêmes : *Que sait-on? Quel intérêt tant de gens auroient-ils à tromper?* Je leur dirois : Ils vous trompent, soit parce qu'ils sont trompés eux-mêmes, soit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de vous tromper.

De l'aveu même des théologiens les hommes sont sans *religion* : ils n'ont que des *superstitions*. La superstition, selon eux, *est un culte mal entendu et déraisonnable de la divinité*, ou bien *un culte rendu à une fausse divinité*. Mais quel est le peuple ou le clergé qui conviendra que sa divinité est fausse et son culte déraisonnable? Comment décider qui a tort ou raison? Il est évident qu'en cette matière tous les hommes ont également tort. En effet, Buddeus, dans son *Traité de l'Athéisme*, nous dit que, *pour qu'une religion soit véritable, non-seulement l'objet de son culte doit être vrai, il faut encore en avoir une juste idée. Celui donc qui adore dieu sans le connoître, l'adore d'une façon perverse et corrompue, et est coupable de superstition*. Cela posé, ne peut-on pas demander à tous les théologiens du monde s'ils peuvent se vanter d'avoir une *idée juste* ou une connoissance réelle de la divinité?

que l'on dit néanmoins si nécessaire à tout le genre humain ? Mais trouvons-nous de l'harmonie entre les opinions théologiques des différens inspirés ou des penseurs répandus sur la terre? Ceux même qui font profession d'adorer le même dieu, sont-ils d'accord sur son compte ? Sont-ils contens des preuves que leurs collègues apportent de son existence? Souscrivent-ils unanimement aux idées qu'ils présentent sur sa nature, sur sa conduite, sur la façon d'entendre ses prétendus oracles? Est-il une contrée sur la terre où la science de dieu se soit réellement perfectionnée? A-t-elle pris quelque part la consistance et l'uniformité que nous voyons prendre aux connoissances humaines, aux arts les plus futiles, aux métiers les plus méprisés? Les mots d'*esprit*, d'*immatérialité*, de *création*, de *prédestination*, de *grâce*; cette foule de distinctions subtiles dont la théologie s'est partout remplie ; dans quelques pays, ces inventions si ingénieuses, imaginées par des penseurs qui se sont succédés depuis tant de siècles, n'ont fait, hélas! qu'embrouiller les choses ; et jamais la science la plus nécessaire aux hommes n'a, jusqu'ici, pu acquérir la

moindre fixité. Depuis des milliers d'années, des rêveurs oisifs se sont perpétuellement relayés pour méditer la divinité, pour deviner ses voies cachées, pour inventer des hypothèses propres à développer cette énigme importante ; leur peu de succès n'a point découragé la vanité théologique ; toujours on a parlé de dieu, on s'est disputé, l'on s'est égorgé pour lui, et cet être sublime demeure toujours le plus ignoré et le plus discuté (1).

(1) Si l'on examinoit les choses de sang-froid, l'on reconnoîtroit que la religion n'est faite aucunement pour le plus grand nombre des hommes, qui sont dans l'impossibilité de rien comprendre aux subtilités aériennes sur lesquelles on l'appuie. Quel est l'homme qui conçoive quelque chose aux principes fondamentaux de sa religion, à la *spiritualité* de dieu, à *l'immatérialité* de l'âme, aux *mystères* dont on lui parle tous les jours ? Est-il bien des gens qui puissent se vanter d'être au fait de l'état de la question dans les spéculations théologiques, souvent en possession de troubler le repos des peuples ? Cependant les femmes même se croient obligées de prendre part à des querelles excitées par des contemplateurs oisifs, moins utiles à la société que les plus vils des artisans.

Les hommes auroient été trop heureux si, se bornant aux objets visibles qui les intéressent, ils eussent employé à perfectionner leurs sciences réelles, leurs lois, leur morale, leur éducation, la moitié des efforts qu'ils ont mis dans leurs recherches sur la divinité! Ils auroient été bien plus sages encore et plus fortunés, s'ils eussent pu consentir à laisser leurs guides désœuvrés se quereller entr'eux et sonder des profondeurs capables de les étourdir, sans se mêler de leurs disputes insensées. Mais il est de l'essence de l'ignorance d'attacher de l'importance à ce qu'elle ne comprend pas. La vanité humaine fait que l'esprit se roidit contre les difficultés; plus un objet se dérobe à nos yeux, plus nous faisons d'efforts pour le saisir, parce que dès-lors il aiguillonne notre orgueil, il irrite notre curiosité, il nous paroît intéressant. D'un autre côté, plus nos recherches ont été longues et laborieuses, plus nous attachons d'importance à nos découvertes réelles ou prétendues; nous ne voulons point avoir perdu le temps, et nous sommes toujours prêts à défendre avec chaleur la bonté de notre jugement. Ne soyons donc point sur-

pris de l'intérêt que les peuples ignorans ont toujours pris aux démêlés de leurs prêtres, ni de l'opiniâtreté que ceux-ci ont toujours montrée dans leurs disputes. En combattant pour son dieu, chacun ne combattit en effet que pour les intérêts de sa propre vanité, qui de toutes les passions humaines est la plus prompte à s'alarmer et la plus propre à produire de très-grandes folies.

Si, écartant pour un moment les idées fâcheuses que la théologie nous donne d'un dieu capricieux, dont les décrets partiaux et despotiques décident du sort des humains, nous ne voulons fixer nos yeux que sur la bonté prétendue que tous les hommes, même en tremblant devant ce dieu, s'accordent à lui donner; si nous lui supposons le projet qu'on lui prête de n'avoir travaillé que pour sa propre gloire, d'exiger les hommages des êtres intelligens, de ne chercher dans ses œuvres que le bien-être du genre humain; comment concilier ces vues et ces dispositions avec l'ignorance vraiment invincible dans laquelle ce dieu, si glorieux et si bon, laisse la plupart des hommes sur son compte? Si dieu veut être connu, chéri, remercié,

que ne se montre-t-il sous des traits favorables à tous ces êtres intelligens dont il veut être aimé et adoré ? Pourquoi ne point se manifester à toute la terre d'une façon non équivoque, bien plus capable de nous convaincre, que ces révélations particulières qui semblent accuser la divinité d'une partialité fâcheuse pour quelques-unes de ses créatures ? Le tout-puissant n'auroit-il donc pas des moyens plus convaincans de se montrer aux hommes, que ces métamorphoses ridicules, ces incarnations prétendues qui nous sont attestées par des écrivains si peu d'accord entr'eux dans les récits qu'ils en font ? Au lieu de tant de miracles inventés pour prouver la mission divine de tant de législateurs révérés par les différens peuples du monde, le souverain des esprits ne pouvoit-il pas convaincre tout d'un coup l'esprit humain des choses qu'il vouloit lui faire connoître ? Au lieu de suspendre un soleil dans la voûte du firmament ; au lieu de répandre sans ordre les étoiles et les constellations qui remplissent l'espace, n'eût-il pas été plus conforme aux vues d'un dieu, si jaloux de sa gloire et si bien intentionné pour l'hom-

me, d'écrire d'une façon non sujette à dispute, son nom, ses attributs, ses volontés permanentes en caractères ineffaçables et lisibles également pour tous les habitans de la terre (1)? Personne alors n'auroit pu douter de l'existence d'un dieu, de ses volontés claires, de ses intentions visibles. Sous les yeux de ce dieu si sensible, personne n'auroit eu l'audace de violer ses ordonnances; nul mortel n'eût osé se mettre dans le cas d'attirer sa colère; enfin nul homme n'eût eu le front d'en imposer en son nom ou d'interprêter ses volontés suivant ses propres fantaisies.

La théologie est vraiment le *tonneau des Danaïdes*. A force de qualités contradictoires et d'assertions hasardées, elle a, pour ainsi dire, tellement garrotté son dieu, qu'el-

(1) Je prévois que les théologiens opposeront à ce passage leur *Cœli enarrant gloriam dei*. Mais on leur répondra que les cieux ne prouvent rien, sinon la puissance de la nature, la fixité de ses lois, la force de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, l'énergie de la matière : et que les cieux n'annoncent nullement l'existence d'une cause immatérielle, d'un agent impossible, d'un dieu qui se contredit et qui jamais ne peut faire ce qu'il veut.

le l'a mis dans l'impossibilité d'agir. En effet, quand même on supposeroit l'existence du dieu théologique, et la réalité des attributs si discordans qu'on lui donne, l'on ne peut en rien conclure pour autoriser la conduite ou les cultes qu'on prescrit de lui rendre. S'il est infiniment bon, quelle raison aurions-nous de le craindre? S'il est infiniment sage, de quoi nous inquiéter sur notre sort? S'il sait tout, pourquoi l'avertir de nos besoins et le fatiguer de nos prières? S'il est partout, pourquoi lui élever des temples? S'il est le maître de tout, pourquoi lui faire des sacrifices et des offrandes? S'il est juste, comment croire qu'il punisse des créatures qu'il a remplies de foiblesses? Si la grâce fait tout en elles, quelle raison auroit-il de les récompenser? S'il est tout-puissant, comment l'offenser, comment lui résister? S'il est raisonnable, comment se mettroit-il en colère contre des aveugles à qui il a laissé la liberté de déraisonner? S'il est immuable, de quel droit prétendrions-nous faire changer ses décrets? S'il est inconcevable, pourquoi nous en occuper? S'il a parlé, pourquoi l'univers n'est-il pas convaincu? Si la connoissance d'un dieu est la plus nécessaire,

pourquoi n'est-elle pas la plus évidente et la plus claire?

Mais, d'un autre côté, le dieu théologique a deux faces; cependant s'il est colère, jaloux, vindicatif et méchant (comme la théologie le suppose, sans vouloir en convenir), nous n'en serons pas plus autorisés à lui adresser nos vœux, ni à nous occuper tristement de son idée; au contraire, pour notre bonheur présent et pour notre repos, nous devrions tâcher de le bannir de nos pensées; nous devrions le mettre au rang de ces maux nécessaires que l'on ne fait qu'aggraver à force d'y songer. En effet, si dieu est un tyran, comment seroit-il possible de l'aimer? L'affection et la tendresse ne sont-elles pas des sentimens incompatibles avec une crainte habituelle? Comment éprouver de l'amour pour un maître qui donneroit à ses esclaves la liberté de l'offenser, afin de les trouver en défaut et les punir avec la dernière barbarie? A ce caractère odieux, si dieu joint encore la toute-puissance; s'il tient dans ses mains les jouets malheureux de sa cruauté fantasque, que peut-on en conclure? Rien, sinon que quelqu'effort que nous puissions faire pour

échapper à notre destinée, nous serons toujours hors d'état de nous y soustraire. Si un dieu cruel ou méchant par sa nature est armé de la puissance infinie et veut pour son plaisir nous rendre misérables à jamais, rien ne pourra l'en détourner; sa méchanceté aura toujours son cours; sa malice l'empêcheroit sans doute d'avoir égard à nos cris; rien ne pourroit fléchir son cœur impitoyable.

Ainsi, sous quelque point de vue que nous envisagions le dieu théologique, nous n'avons point de culte à lui rendre, point de prières à lui faire; s'il est souverainement bon, intelligent, équitable et sage, qu'avons-nous à lui demander? S'il est souverainement méchant, s'il est cruel gratuitement (comme tous les hommes le pensent, sans oser se l'avouer), nos maux sont sans remède; un tel dieu se moqueroit de nos prières, et tôt ou tard il faudroit subir la rigueur du sort qu'il nous destine.

Cela posé, celui qui peut se détromper des notions affligeantes de la divinité, a sur le superstitieux crédule et tremblant, l'avantage d'établir en ce monde dans son cœur une tranquillité momentanée, qui le rend

au moins plus heureux en cette vie. Si l'étude de la nature a fait disparoître pour lui les chimères dont le superstitieux est infecté, il jouit d'une sécurité dont celui-ci se voit privé. En consultant cette nature, ses craintes se dissipent, ses opinions vraies ou fausses prennent de la fixité, la sérénité succède aux orages que des terreurs paniques et des notions flottantes excitent dans le cœur de tout homme qui s'occupe de la divinité. Si l'âme rassurée du philosophe ose considérer les choses de sang-froid, il ne voit plus l'univers gouverné par un tyran implacable toujours prêt à frapper : s'il a de la raison, il voit qu'en commettant le mal, il ne met point la nature en désordre ; il n'outrage point son moteur ; il se nuit à lui seul, ou il nuit à des êtres capables de sentir les effets de sa conduite ; il reconnoît alors la règle de ses devoirs, il préfère la vertu au vice, et pour son propre repos, sa satisfaction, sa félicité permanente en ce monde, il se sent intéressé à pratiquer la vertu, à la rendre habituelle à son cœur, à fuir le vice, à détester le crime pendant tout le temps de son séjour parmi les êtres intelligens et sensibles, dont il at-

tend son bonheur. En s'attachant à ces règles, il vivra content de lui-même, et chéri de tous ceux qui seront à portée d'éprouver l'influence de ses actions, il attendra sans inquiétude le terme de son existence, il n'aura point de motifs pour redouter l'existence qui suivra celle dont il jouit à présent, il ne craindra point de s'être trompé dans ses raisonnemens guidés par l'évidence et la bonne foi; il comprendra que si, contre son attente, il existoit un dieu bon, il ne pourroit le punir de ses erreurs involontaires qui dépendroient de l'organisation qu'il en auroit reçue.

En effet, s'il existoit un dieu; si dieu étoit un être rempli de raison, d'équité, de bonté, et non un génie féroce, insensé, malfaisant, tel que la religion se plaît si souvent à le montrer, que pourroit appréhender un athée vertueux, qui, croyant au moment de sa mort s'endormir pour toujours, se trouveroit en la présence d'un dieu qu'il auroit méconnu et négligé pendant sa vie ?

« O dieu, diroit-il, père qui t'es rendu » invisible à ton enfant! moteur inconce- » vable et caché que je n'ai pu découvrir! » pardonne si mon entendement borné n'a

» pu te reconnoître dans une nature où tout
» m'a paru nécessaire. Pardonne si mon cœur
» sensible n'a pu démêler tes traits augustes
» sous ceux de ce tyran farouche que le su-
» perstitieux adore en frémissant; je n'ai pu
» voir qu'un vrai fantôme dans cet assem-
» blage de qualités inconciliables dont l'ima-
» gination t'avoit revêtu. Comment mes yeux
» grossiers auroient-ils pu t'apercevoir dans
» une nature où tous mes sens n'ont jamais
» pu connoître que des êtres matériels et des
» formes périssables? Pouvois-je à l'aide
» de ces sens découvrir ton essence spiri-
» tuelle qu'ils ne pouvoient soumettre à l'ex-
» périence? Comment trouver des preuves
» constantes de ta bonté dans tes ouvrages,
» que je voyois aussi souvent nuisibles que
» favorables aux êtres de mon espèce? Mon
» foible cerveau, forcé de juger d'après lui-
» même, pouvoit-il juger de ton plan, de ta
» sagesse, de ton intelligence, tandis que
» l'univers ne me présentoit qu'un mélange
» constant d'ordre et de désordre, de biens
» et de maux, de formations et de destruc-
» tions? Ai-je pu rendre hommage à ta jus-
» tice, tandis que je voyois si souvent le

» crime triomphant et la vertu dans les
» pleurs ? Pouvois-je donc reconnoître la
» voix d'un être rempli de sagesse dans ces
» oracles ambigus, contradictoires, pué-
» rils que des imposteurs publioient en ton
» nom dans les différentes contrées de la
» terre que je viens de quitter ? Si j'ai refusé
» de croire ton existence, c'est que je n'ai su
» ni ce que tu pouvois être, ni où l'on pou-
» voit te placer, ni les qualités que l'on pou-
» voit t'assigner. Mon ignorance est pardon-
» nable, parce qu'elle fut invincible ; mon
» esprit n'a pu plier sous l'autorité de quel-
» ques hommes qui se reconnoissoient aussi
» peu éclairés que moi sur ton essence, et
» qui, toujours en dispute entr'eux ; ne s'ac-
» cordoient que pour me crier impérieuse-
» ment de leur sacrifier la raison que tu
» m'avois donnée.

» Mais, ô dieu ! si tu chéris tes créatures,
» je les ai chéries comme toi ; j'ai tâché de les
» rendre heureuses dans la sphère où j'ai vé-
» cu. Si tu es l'auteur de la raison, je l'ai
» toujours écoutée et suivie ; si la vertu te
» plaît, mon cœur l'a toujours honorée ; je
» ne l'ai point outragée ; et, quand mes

» forces me l'ont permis, je l'ai moi-même
» pratiquée. Je fus époux et père tendre, ami
» sincère, citoyen fidèle et zélé. J'ai tendu
» une main secourable aux malheureux ; j'ai
» consolé l'affligé : si les foiblesses de ma na-
» ture ont été nuisibles à moi-même ou in-
» commodes aux autres, je n'ai du moins ja-
» mais fait gémir l'infortuné sous le poids de
» mes injustices ; je n'ai point dévoré la subs-
» tance du pauvre ; je n'ai point vu sans pi-
» tié les larmes de la veuve ; je n'ai point
» écouté sans attendrissement les cris de l'or-
» phelin. Si tu rendis l'homme sociable, si
» tu voulus que la société subsistât et fût heu-
» reuse, j'ai été l'ennemi de tous ceux qui
» l'opprimoient ou la trompoient pour pro-
» fiter de ses malheurs.

» Si j'ai mal pensé de toi, c'est que mon
» entendement n'a pu te concevoir ; si j'ai
» mal parlé de toi, c'est que mon cœur trop
» humain s'est révolté contre le portrait hi-
» deux qu'on lui faisoit de toi. Mes égare-
» mens ont été les effets du tempérament que
» tu m'avois donné, des circonstances dans
» lesquelles, sans mon aveu, tu m'as placé,
» des idées qui, malgré moi, sont entrées

» dans mon esprit. Si tu es bon et juste,
» comme on l'assure, tu ne peux me punir
» des écarts de mon imagination, des fautes
» causées par mes passions, suites nécessaires
» de l'organisation que j'avois reçue de toi.
» Ainsi je ne puis te craindre, je ne puis re-
» douter le sort que tu me prépares; ta bonté
» n'eût point permis que je pusse encourir
» des châtimens par des égaremens inévita-
» bles. Que ne me refusois-tu le jour plutôt que
» de m'appeler au rang des êtres intelligens,
» pour y jouir de la fatale liberté de me ren-
» dre malheureux? Si tu me punissois avec
» rigueur et sans fin pour avoir écouté la
» raison que tu m'avois donnée; si tu me châ-
» tiois de mes illusions; si tu te mettois en
» colère parce que ma foiblesse est tombée
» dans les embûches que tu m'avois dressées
» de toutes parts; tu serois le plus cruel et le
» plus injuste des tyrans, tu ne serois pas un
» dieu, mais un démon malfaisant dont je
» serois forcé de subir la loi et d'assouvir la
» barbarie, mais dont je m'applaudirois d'a-
» voir, du moins pour quelque temps, secoué
» le joug insupportable ».

C'est ainsi que pourroit parler un disciple

de la nature qui, transporté tout d'un coup dans les régions imaginaires, trouveroit un dieu dont toutes les notions seroient directement contraires à celles que la sagesse, la bonté, la justice nous fournissent ici bas. En effet, la théologie ne semble inventée que pour renverser dans notre esprit toutes les idées naturelles; cette science illusoire semble avoir pris à tâche de faire de son dieu l'être le plus contradictoire à la raison humaine : c'est néanmoins d'après cette raison que nous sommes forcés de juger en ce monde ; si, dans l'autre, rien n'est conforme à celui-ci, rien n'est plus inutile que d'y songer ou d'en raisonner : d'ailleurs, comment nous en rapporter à des hommes qui ne sont eux-mêmes à portée de juger que comme nous?

Quoi qu'il en soit, en supposant dieu l'auteur de tout, rien n'est plus ridicule que l'idée de lui plaire ou de l'irriter par nos actions, nos pensées, nos paroles ; rien de plus inconséquent que d'imaginer que l'homme, son ouvrage, puisse mériter ou démériter à son égard; il est évident qu'il ne peut nuire à un être tout-puissant, souverainement heureux par son essence; il est évident qu'il ne peut.

déplaire à celui qui l'a fait ce qu'il est ; ses passions, ses désirs, ses penchans, sont les suites nécessaires de l'organisation qu'il a reçue; les motifs qui déterminent sa volonté vers le bien ou vers le mal, sont dus évidemment aux qualités inhérentes aux êtres que dieu place autour de lui. Si c'est un être intelligent qui nous a faits, qui nous a donné des organes, qui nous a placés dans les circonstances où nous sommes, qui a donné les propriétés aux causes qui, en agissant sur nous, modifient notre volonté, comment pouvons-nous l'offenser? Si j'ai l'âme tendre, sensible, compatissante, c'est que j'ai reçu de dieu des organes faciles à émouvoir, d'où résulte une imagination vive que l'éducation a cultivée : si je suis insensible et dur, c'est que la nature ne m'a donné que des organes rebelles, d'où résulte une imagination peu sensible et un cœur difficile à toucher. Si je professe une religion, c'est que je l'ai reçue de parens desquels il ne dépendoit point de moi de ne pas naître, qui la professoient avant moi, dont l'autorité, les exemples et les instructions ont obligé mon esprit à se conformer au leur. Si je suis incrédule, c'est que,

peu susceptible de crainte ou d'enthousiasme pour des choses inconnues, mes circonstances ont voulu que je me détrompasse des chimères de mon enfance.

C'est donc faute de réfléchir à ces principes, que le théologien nous dit que l'homme peut plaire ou déplaire au dieu puissant qui l'a formé. Ceux qui croient mériter ou démériter de leur dieu, s'imaginent que cet être leur saura gré de l'organisation qu'il leur a lui-même donnée, et les punira de celle qu'il leur a refusée. En conséquence de cette idée si extravagante, le dévot affectueux et tendre se flatte d'être récompensé de la chaleur de son imagination. Le dévot zélé ne doute pas que son dieu ne le récompense quelque jour de l'âcreté de sa bile, ou de la chaleur de son sang. Le pénitent, le frénétique, l'atrabilaire, s'imaginent que leur dieu leur tiendra compte des folies que leur organisation vicieuse ou leur fanatisme leur font commettre, et surtout sera bien content de la tristesse de leur humeur, de la gravité de leur maintien, de leur inimitié pour les plaisirs. Le dévot, le zélé, le querelleur opiniâtre ne peuvent se persuader que leur dieu, qu'ils font toujours sur leur propre

modèle, puissse être favorable à celui qui a plus de flegme, moins de bile, un sang moins bouillant dans sa composition. Chaque mortel croit sa propre organisation la meilleure, la plus conforme à celle de son dieu.

Quelles étranges idées doivent avoir de leur divinité ces aveugles mortels, qui s'imaginent que le maître absolu de tout peut s'offenser des mouvemens qui se passent dans leur corps ou dans leur esprit! Quelles contradictions que de penser que son bonheur inaltérable puisse être troublé, ou son plan dérangé par les secousses passagères qu'éprouvent les fibres imperceptibles du cerveau de l'une de ses créatures! La théologie nous donne des idées bien ignobles d'un dieu, dont pourtant elle ne cesse d'exalter la puissance, la grandeur et la bonté!

Sans un dérangement très-marqué dans nos organes, nos sentimens ne varient guère sur les objets que nos sens, que l'expérience, que la raison nous ont bien démontrés. Dans quelque circonstance qu'on nous prenne, nous n'avons aucun doute ni sur la blancheur de la neige, ni sur la lumière du jour, ni sur l'utilité de la vertu. Il n'en est pas de même

des objets qui dépendent uniquement de notre imagination, et qui ne nous sont point prouvés par le témoignage constant de nos sens; nous en jugeons diversement, suivant les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons. Ces dispositions varient en raison des impressions involontaires que nos organes reçoivent à chaque moment de la part d'une infinité de causes, soit extérieures à nous, soit renfermées dans notre propre machine. Ces organes sont, à notre insu, perpétuellement modifiés, relâchés ou tendus par plus ou moins de pesanteur ou d'élasticité dans l'air, par le froid ou le chaud, la sécheresse ou l'humidité, la santé ou la maladie, la chaleur du sang, l'abondance de la bile, l'état du système nerveux, etc. Ces différentes causes influent nécessairement sur les idées, les pensées, les opinions momentanées de l'homme; il est par conséquent obligé de voir diversement les objets que son imagination lui présente, sans pouvoir être redressée par l'expérience et la mémoire. Voilà pourquoi l'homme est forcé de voir sans cesse son dieu et ses chimères religieuses sous des aspects différens; dans un moment où ses fibres se trouveront

disposées à frémir, il sera lâche et pusillanime ; il ne pensera à ce dieu qu'en tremblant : dans un instant où ces mêmes fibres seront plus affermies, il contemplera ce même dieu avec plus de sang-froid. Le théologien ou le prêtre nommera sa pusillanimité, *sentiment intérieur, avertissement d'en haut, inspiration secrète ;* mais celui qui connoît l'homme, dira que ce n'est autre chose qu'un mouvement machinal, produit par une cause physique ou naturelle. En effet, c'est par un pur mécanisme physique que l'on peut expliquer toutes les révolutions qui se font, souvent d'un moment à l'autre, dans les systèmes, dans toutes les opinions, dans tous les jugemens des hommes : en conséquence on les voit tantôt raisonner juste et tantôt déraisonner.

Voilà comment, sans recourir à des grâces, à des inspirations, des visions, des mouvemens surnaturels, nous pouvons nous rendre compte de ces états incertains et flottans où nous voyons quelquefois tomber des personnes, très-éclairées d'ailleurs, quand il est question de la religion. Souvent, en dépit de tout raisonnement, des dispositions momen-

tanées les ramènent aux préjugés de l'enfance, dont dans d'autres occasions elles nous paroissent complètement détrompées. Ces changemens sont surtout très-marqués dans les infirmités et les maladies et aux approches de la mort ; le baromètre de l'entendement est alors souvent obligé de baisser ; des chimères que l'on méprisoit ou que l'on mettoit à leur juste valeur dans l'état de santé, se réalisent pour lors ; on tremble, parce que la machine est affoiblie ; on déraisonne, parce que le cerveau est incapable de remplir exactement ses fonctions. Il est évident que c'est là la vraie cause de ces changemens dont nos prêtres ont la mauvaise foi de se prévaloir contre l'incrédulité, et dont ils tirent des preuves de la réalité de leurs opinions sublimes. Les *conversions* ou les changemens qui se font dans les idées des hommes, tiennent toujours à quelque dérangement physique dans leur machine, causé par le chagrin ou par quelque cause naturelle et connue.

Soumis à l'influence continuelle des causes physiques, nos systèmes suivent donc toujours les variations de notre corps ; nous raisonnons bien, quand notre corps est sain et bien cons-

titué ; nous raisonnons mal, quand ce corps est dérangé ; pour lors nos idées se décousent, nous ne sommes plus capables de les associer avec précision, de retrouver nos principes, d'en tirer des conséquences justes ; le cerveau est ébranlé, et nous ne voyons plus rien sous son vrai point de vue. Dans un temps de gelée, il est tel homme qui ne voit pas son dieu sous les mêmes traits que dans un temps couvert et pluvieux ; il ne le voit pas de même dans la tristesse que dans la gaîté, en compagnie comme seul. Le bon sens nous suggère que c'est quand le corps est sain et quand l'esprit n'est troublé par aucuns nuages que nous pouvons raisonner avec précision ; cet état peut nous fournir une mesure générale propre à régler nos jugemens et à rectifier même nos idées, lorsque des causes imprévues pourroient les faire chanceler.

Si les opinions du même individu sur son dieu sont flottantes et sujettes à varier, combien doivent-elles subir de changemens dans les êtres si divers qui composent la race humaine ? Si peut-être il n'existe pas deux hommes qui voient un objet physique exactement des mêmes yeux, à plus forte raison com-

bien doit-il y avoir de variété dans leurs façons d'envisager les choses qui n'existent que dans leur imagination ? Quelle infinité de combinaisons d'idées des esprits essentiellement différens doivent-ils se faire, pour composer un être idéal dont chaque instant de la vie doit changer le tableau ? Ce seroit donc une entreprise insensée que de vouloir prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser sur la religion et sur dieu, qui sont entièrement du ressort de l'imagination, et sur lesquels, comme on l'a très-souvent répété, les mortels n'auront jamais de mesure commune. Combattre les opinions religieuses des hommes, c'est combattre leur imagination, leur organisation, leurs habitudes qui suffisent pour identifier avec leur cerveau les idées les plus absurdes et les moins fondées. Plus les hommes auront d'imagination, plus ils seront enthousiastes en matière de religion, et moins la raison aura de force pour les détromper de leurs chimères ; ces chimères seront devenues une pâture nécessaire à leur imagination ardente. En un mot, combattre les notions religieuses des hommes, c'est combattre la passion qu'ils ont pour le merveilleux. En

dépit de la raison, les personnes pourvues d'une imagination vive sont perpétuellement ramenées aux chimères que l'habitude leur rend chères, même quand elles sont incommodes et fâcheuses; elles en sont quittes pour les habiller à leur manière. Ainsi une âme tendre a besoin d'un dieu qu'elle aime; l'enthousiaste heureux a besoin d'un dieu qu'il remercie; l'enthousiaste infortuné a besoin d'un dieu qui prenne part à ses peines; le dévot mélancolique a besoin d'un dieu qui le chagrine et qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade. Que dis-je! le pénitent frénétique a besoin d'un dieu cruel qui lui impose le devoir d'être inhumain envers lui-même; et le fanatique emporté se croiroit malheureux, s'il étoit privé d'un dieu qui lui ordonne de faire éprouver aux autres les effets de son humeur bouillante et de ses passions fougueuses.

Celui qui se repaît d'illusions agréables, est sans doute un enthousiaste moins dangereux que celui dont l'âme est tourmentée par des spectres odieux. Si une âme honnête et tendre ne cause point de ravages dans la société,

un esprit agité par des passions incommodes ne peut manquer de se rendre tôt ou tard incommode à ses semblables. Le dieu d'un Socrate et d'un Fénélon peut convenir à des âmes aussi douces que les leurs; mais il ne peut être impunément le dieu d'une nation entière, dans laquelle il sera toujours très-rare de trouver des hommes de leur trempe. La divinité, comme on l'a souvent dit, sera toujours pour le plus grand nombre des mortels une chimère effrayante, propre à leur troubler le cerveau, à mettre leurs passions en jeu, à les rendre nuisibles à leurs associés. Si des gens de bien ne voient leur dieu que comme rempli de bonté; des hommes vicieux, inflexibles, inquiets et méchans prêteront à leur dieu leur propre caractère, et s'autoriseront de son exemple pour donner un libre cours à leurs propres passions. Chaque homme ne peut voir sa chimère qu'avec ses propres yeux; et le nombre de ceux qui se peindront la divinité hideuse, affligeante et cruelle sera toujours bien plus grand et plus à craindre que ceux qui lui prêtent des couleurs séduisantes; pour un heureux que cette chimère peut faire, elle fera des milliers de

malheureux ; elle sera tôt ou tard une source intarissable de divisions, d'extravagances et de fureurs ; elle troublera l'esprit des ignorans sur lesquels les imposteurs et les fanatiques auront toujours du pouvoir ; elle effrayera les lâches, et les pusillanimes, que leur foiblesse dispose à la perfidie et à la cruauté ; elle fera trembler les personnes les plus honnêtes, qui, même en pratiquant la vertu, craindront d'encourir la disgrâce d'un dieu bizarre et capricieux ; elle n'arrêtera point les méchans qui la mettront de côté pour se livrer au crime, ou qui même se serviront de cette chimère divine pour justifier leurs forfaits. En un mot, entre les mains des tyrans, ce dieu, tyran lui-même, ne servira qu'à écraser la liberté des peuples et à violer impunément les droits de l'équité. Entre les mains des prêtres ce dieu sera un talisman propre à enivrer, aveugler, subjuguer également les souverains et les sujets ; enfin entre les mains des peuples, cette idole sera toujours une arme à deux tranchans dont ils se feront à eux-mêmes les blessures les plus mortelles.

D'un autre côté le dieu théologique n'étant,

comme on a vu, qu'un amas de contradictions, étant représenté, malgré son immutabilité, tantôt comme la bonté même, tantôt comme le plus cruel et le plus injuste des êtres; étant d'ailleurs envisagé par des hommes dont la machine éprouve des variations continuelles; ce dieu, dis-je ne peut en tout temps paroître le même à ceux qui s'en occupent. Ceux qui s'en forment les idées les plus favorables sont souvent, malgré eux, forcés de reconnoître que le portrait qu'ils s'en font n'est point toujours conforme à l'original. Le dévot le plus fervent, l'enthousiaste le plus prévenu ne peuvent s'empêcher de voir les traits de leur divinité changer; et s'ils étoient capables de raisonner, ils sentiroient l'inconséquence de la conduite qu'ils tiennent sans cesse à son égard. En effet ne verroient-ils pas que cette conduite semble démentir à chaque instant les perfections merveilleuses qu'ils assignent à leur dieu? Prier la divinité n'est-ce pas douter de sa sagesse, de sa bienveillance, de sa providence, de son omniscience, de son immutabilité? n'est-ce pas l'accuser d'oublier ses créatures, et lui demander qu'il altère les décrets éternels de

sa justice, qu'il change les lois invariables qu'il a lui-même fixées? Prier dieu n'est-ce pas lui dire? « O mon dieu, je reconnois » votre sagesse, votre science, votre bonté » infinies; cependant vous m'oubliez; vous » perdez de vue votre créature; vous ignorez, » ou vous feignez d'ignorer ce qui lui manque; ne voyez-vous pas que je souffre » de l'arrangement merveilleux que vos lois » sages ont mis dans l'univers? La nature, » contre vos ordres, rend actuellement mon » existence pénible; changez donc, je vous » prie, l'essence que votre volonté a donnée » à tous les êtres. Faites en sorte que les » élémens perdent pour moi en ce moment » leurs propriétés distinctives; faites que » les corps graves ne tombent point, que » le feu ne brûle point, que la machine frêle » que j'ai reçue de vous ne souffre point » des chocs qu'elle éprouve à chaque instant. » Rectifiez pour mon bien-être le plan que » votre prudence infinie a tracé depuis l'é- » ternité ». Tels sont à peu près les vœux que forment tous les hommes; telles sont les demandes ridicules qu'ils font à chaque instant à la divinité, dont ils vantent la sa-

gesse, l'intelligence, la providence et l'équité; tandis que presque jamais ils ne sont contens des effets de ces perfections divines.

Ils ne sont pas plus conséquens dans les actions de grâces qu'ils se croient obligés de lui rendre. N'est-il pas juste, nous disent-ils, de remercier la divinité de ses bienfaits? Ne seroit-ce pas le comble d'ingratitude de refuser ses hommages à l'auteur de notre existence et de tout ce qui contribue à la rendre agréable? Mais, lui dirai-je, votre dieu agit donc par intérêt? Semblable aux hommes qui, lors même qu'ils sont les plus désintéressés, exigent au moins qu'on leur donne des marques des impressions que leurs bienfaits font sur nous, votre dieu si puissant et si grand a-t-il besoin que vous lui prouviez les sentimens de votre reconnoissance? D'ailleurs sur quoi fondez-vous cette gratitude? Répand-il ses bienfaits également sur tous les hommes? Le plus grand nombre d'entr'eux est-il content de son sort? Vous-même, êtes-vous toujours satisfait de votre existence? On me dira, sans doute, que cette existence seule est le plus

grand des bienfaits. Mais comment peut-on la regarder comme un avantage signalé? Cette existence n'est-elle pas dans l'ordre nécessaire des choses? N'est-elle pas nécessairement entrée dans le plan inconnu de votre dieu? La pierre doit-elle quelque chose à l'architecte pour l'avoir jugée nécessaire à son bâtiment? Connoissez-vous mieux que cette pierre les vues cachées de votre dieu? Si vous êtes un être sensible et pensant, ne trouvez-vous pas à chaque instant que ce plan merveilleux vous incommode? vos prières même à l'architecte du monde ne prouvent-elles pas que vous êtes mécontent? Vous êtes né sans le vouloir, votre existence est préciaire, vous souffrez contre votre gré; vos plaisirs et vos peines ne dépendent point de vous; vous n'êtes maître de rien; vous ne concevez rien au plan de l'architecte du monde que vous ne cessez d'admirer, et dans lequel sans votre aveu vous vous trouvez placé; vous êtes le jouet continuel de la nécessité que vous divinisez; après vous avoir appelé à la vie, votre dieu vous oblige d'en sortir: où sont donc ces obligations si grandes que vous croyez avoir à la provi-

dence? Ce même dieu, qui vous donna le jour, qui vous fournit vos besoins, qui vous conserve, ne vous ravit-il pas en un moment ces prétendus avantages? Si vous regardez l'existence comme le plus grand des biens, la perte de cette existence n'est-elle pas, selon vous, le plus grand des maux? Si la mort et la douleur sont des maux redoutables, cette mort et la douleur n'effacent-elles pas le bienfait de l'existence et des plaisirs qui peuvent quelquefois l'accompagner? Si votre naissance et votre fin, vos jouissances et vos peines sont également entrées dans les vues de sa providence, je ne vois rien qui vous autorise à le remercier. Quelles peuvent être les obligations que vous pouvez avoir à un maître qui malgré vous vous force de venir en ce monde, pour jouer un jeu dangereux et inégal, auquel vous pouvez gagner ou perdre un bonheur éternel?

Ou nous parle en effet d'une autre vie où l'on assure que l'homme sera complètement heureux. Mais en supposant pour un moment l'existence de cette autre vie (qui est aussi peu fondée que celle de l'être de qui on l'attend), il faudroit au moins suspendre sa re-

connoissance jusqu'à cette autre vie ; dans la vie que nous connoissons, les hommes sont bien plus souvent mécontens que fortunés ; si dieu dans le monde où nous sommes n'a pu, ni voulu, ni permis que ses créatures chéries fussent parfaitement heureuses, comment s'assurer qu'il aura le pouvoir ou la volonté de les rendre par la suite plus heureuses qu'elles ne sont ? On nous citera pour lors des révélations, des promesses formelles de la divinité, qui s'engage à dédommager ses favoris des maux de la vie présente. Admettons pour un instant l'authenticité de ces promesses ; mais ces révélations ne nous apprennent-elles pas elles-mêmes que la bonté divine réserve des supplices éternels au plus grand nombre des hommes ? Si ces menaces sont vraies, les mortels doivent-ils donc de la reconnoissance à un dieu qui, sans les consulter, ne leur donne leur existence que pour courir, à l'aide de leur liberté prétendue, le risque de se rendre éternellement malheureux ? N'eût-il pas été plus utile pour eux de ne point exister ; ou du moins de n'exister que comme les pierres et les brutes, de qui l'on

suppose que dieu n'exige rien, que de jouir de ces facultés si vantées, du privilége de mériter et de démériter, qui peuvent conduire les êtres intelligens au plus affreux des malheurs? En faisant attention au petit nombre des élus et au grand nombre des réprouvés, quel est l'homme de sens qui, s'il eût été le maître, eût consenti à courir le risque de la damnation éternelle?

Ainsi, sous quelque point de vue que l'on envisage le fantôme théologique, les hommes, s'ils étoient conséquens, même dans leurs erreurs, ne lui devroient ni prières, ni hommages, ni culte, ni actions de grâces; mais en matière de religion, les mortels ne raisonnent jamais; ils ne suivent que les impulsions de leurs craintes, de leurs imaginations, de leurs tempéramens, de leurs passions propres, ou celles des guides qui ont acquis le droit de commander à leur entendement. La crainte a fait les dieux, la terreur les accompagne sans cesse; il est impossible de raisonner quand on tremble. Ainsi les hommes ne raisonneront jamais, quand il sera question des objets dont l'idée vague sera toujours associée à celle de la terreur. Si l'enthousiaste honnête et

doux ne voit son dieu que comme un père bienfaisant, le plus grand nombre des mortels ne le verra que comme un sultan redoutable, un tyran désagréable, un génie cruel et pervers. Ainsi ce dieu sera toujours pour la race humaine un levain dangereux, propre à l'aigrir et à la mettre dans une fermentation fatale. Si l'on peut laisser au dévot paisible, humain et modéré, le dieu bon qu'il s'est formé selon son propre cœur, l'intérêt du genre humain exige que l'on renverse une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée et le nom ne sont propres qu'à remplir l'univers de carnage et de folies.

Ne nous flattons pas cependant que la raison puisse délivrer tout d'un coup la race humaine des erreurs dont tant de causes réunies s'efforcent de l'empoisonner. Le plus vain des projets seroit l'espoir de guérir en un instant des erreurs épidémiques, héréditaires, enracinées depuis tant de siècles, et continuellement alimentées et corroborées par l'ignorance, les passions, les habitudes, les intérêts, les craintes, les calamités toujours renaissantes des nations. Les anciennes révolutions de la

terre ont fait éclore ses premiers dieux ; de nouvelles révolutions en produiroient de nouveaux si les anciens venoient à s'oublier. Des êtres ignorans, malheureux et tremblans se feront toujours des dieux, ou leur crédulité leur fera recevoir ceux que l'imposture ou le fanatisme voudra leur annoncer.

Ne nous proposons donc que de montrer la raison à ceux qui peuvent l'entendre ; de présenter la vérité à ceux qui peuvent soutenir son éclat ; de détromper ceux qui ne voudront point opposer des obstacles à l'évidence, et qui ne s'obstineront point à persister dans l'erreur. Inspirons du courage à ceux qui n'ont point la force de briser avec leurs illusions. Rassurons l'homme de bien, que ses craintes alarment bien plus que le pervers qui, en dépit de ses opinions, suit toujours ses passions ; consolons le malheureux qui gémit sous le poids des préjugés qu'il n'a point examinés ; dissipons les incertitudes de celui qui doute, et qui cherchant de bonne foi la vérité, ne trouve souvent dans la philosophie même que des opinions flottantes, peu propres à fixer son esprit. Bannissons pour l'homme de génie la chimère qui lui

fait perdre son temps; arrachons son noir fantôme à l'homme intimidé, qui, dupe de ses vaines frayeurs, devient inutile à la société : ôtons à l'atrabilaire un dieu qui l'afflige, qui l'aigrit, qui ne fait qu'allumer sa bile; arrachons au fanatique le dieu qui lui met des poignards à la main ; arrachons aux imposteurs et aux tyrans un dieu qui leur sert à épouvanter, asservir et dépouiller le genre humain. En ôtant aux honnêtes gens leurs redoutables idées, ne rassurons point les méchans, les ennemis de la société ; privons-les de ces ressources sur lesquelles ils comptent pour expier leurs forfaits; à des terreurs incertaines et éloignées qui ne pouvoient arrêter leurs excès, substituons des terreurs réelles et présentes; qu'ils rougissent en se voyant tels qu'ils sont; qu'ils frémissent en trouvant leurs complots découverts; qu'ils tremblent dans la crainte de voir un jour les mortels qu'ils outragent revenus des erreurs dont ils se servent pour les enchaîner.

Si nous ne pouvons guérir les nations de leurs préjugés invétérés, tâchons au moins de les empêcher de retomber dans les excès dans lesquels la religion les a si souvent en-

traînées ; que les hommes se fassent des chimères ; qu'ils en pensent comme ils voudront, pourvu que leurs rêveries ne leur fassent point oublier qu'ils sont hommes, et qu'un être sociable n'est point fait pour ressembler aux animaux féroces. Balançons les intérêts fictifs du ciel par les intérêts sensibles de la terre. Que les souverains et les peuples reconnoissent enfin que les avantages résultant de la vérité, de la justice, de bonnes lois, d'une éducation sensée, d'une morale humaine et paisible sont bien plus solides que ceux qu'ils attendent si vainement de leurs divinités ; qu'ils sentent que des biens si réels et si chers ne doivent point être sacrifiés à des espérances incertaines, si souvent démenties par l'expérience. Pour s'en convaincre, que tout homme raisonnable considère les forfaits sans nombre que le nom de dieu a causés sur la terre ; qu'il étudie son affreuse histoire et celle de ses odieux ministres, qui, partout, ont soufflé l'esprit de vertige, de discorde et de fureur. Que les princes et les sujets apprennent au moins à résister quelquefois aux passions de ces prétendus interprètes de la divinité, surtout

lorsqu'ils leur ordonneront de sa part d'être inhumains, intolérans, barbares, d'étouffer le cri de la nature, la voix de l'équité, les remontrances de la raison, et de fermer les yeux sur les intérêts de la société.

Foibles mortels! jusques à quand votre imagination si active et si prompte à saisir le merveilleux, ira-t-elle chercher hors de l'univers des prétextes pour vous nuire à vous-mêmes et aux êtres avec qui vous vivez ici-bas! Que ne suivez-vous en paix la route simple et facile que vous trace votre nature! Pourquoi semer d'épines le chemin de la vie? Pourquoi multiplier les maux auxquels votre sort vous expose? Quels avantages pouvez-vous attendre d'une divinité que les efforts réunis du genre humain entier n'ont encore pu vous faire connoître? Ignorez donc ce que l'esprit humain n'est pas fait pour comprendre; laissez-là vos chimères; occupez-vous de vérités; apprenez l'art de vivre heureux; perfectionnez vos mœurs, vos gouvernemens, vos lois; songez à l'éducation, à l'agriculture, aux sciences vraiment utiles; travaillez avec ardeur; forcez par votre industrie la nature à vous être propice, et les

dieux ne pourront rien contre votre félicité. Abandonnez à des penseurs oisifs, à des enthousiastes inutiles, le travail infructueux de sonder des abîmes dont vous devez détourner vos regards. Jouissez des biens attachés à votre existence présente ; augmentez-en le nombre ; ne vous élancez jamais au-delà de votre sphère. S'il vous faut des chimères, permettez à vos semblables d'avoir les leurs ; et n'égorgez point vos frères, quand ils ne pourront pas délirer comme vous. Si vous voulez des dieux, que votre imagination les enfante ; mais ne souffrez point que ces êtres imaginaires vous enivrent au point de méconnoître ce que vous devez aux êtres réels avec qui vous vivez.

CHAPITRE XI.

Apologie des sentimens contenus dans cet ouvrage. De l'impiété. Existe-t-il des athées ?

Tout ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage devroit suffire pour détromper

les hommes capables de raisonner, des préjugés auxquels ils attachent tant d'importance. Mais les vérités les plus claires sont forcées d'échouer contre l'enthousiasme, l'habitûde et la crainte; rien de plus difficile que de détruire l'erreur quand une longue prescription l'a mise en possession de l'esprit humain. Elle est inattaquable quand elle est appuyée du consentement général, propagée par l'éducation, invétérée par la coutume, fortifiée par l'exemple, maintenue par l'autorité, et sans cesse alimentée par les espérances et les craintes des peuples, qui regardent leurs erreurs même comme le remède de leurs maux. Telles sont les forces réunies qui soutiennent l'empire des dieux en ce monde, et qui paroissent devoir y rendre leur trône inébranlable.

Ne soyons donc point surpris de voir le plus grand nombre des hommes chérir son aveuglement et craindre la vérité. Nous trouvons partout les mortels obstinément attachés à des fantômes dont ils attendent leur bien-être, tandis que ces fantômes sont évidemment les sources de tous leurs maux. Epris du merveilleux, dédaignant ce qui est

simple et facile à comprendre, peu instruit dans les voies de la nature, accoutumé à ne point faire usage de la raison, le vulgaire d'âges en âges se prosterne devant les puissances invisibles qu'on lui fait adorer. Il leur adresse ses vœux fervens; il les implore dans ses malheurs; il se dépouille pour elles du fruit de son travail; il est sans cesse occupé à remercier de vaines idoles des biens qu'il n'en a pas reçus, ou à leur demander des faveurs qu'il n'en peut obtenir. Ni l'expérience, ni la réflexion, ne peuvent le désabuser; il ne s'aperçoit pas que ses dieux ont toujours été sourds; il s'en prend à lui-même, il les croit trop irrités, il tremble, il gémit, il soupire à leurs pieds, il couvre leurs autels de présens; il ne voit pas que ces êtres si puissans sont soumis à la nature, et ne sont jamais propices que quand cette nature est favorable. C'est ainsi que les nations sont complices de ceux qui les trompent, et sont aussi opposées à la vérité que ceux qui les égarent.

En matière de religion il est très-peu de gens qui ne partagent plus ou moins les opinions du vulgaire. Tout homme qui s'écarte

des idées reçues est généralement regardé comme un frénétique, un présomptueux qui se croit insolemment bien plus sage que les autres. Au nom magique de religion et de divinité, une terreur subite et panique s'empare des esprits; dès qu'on les voit attaquées, la société s'alarme, chacun s'imagine voir déjà son monarque céleste lever son bras vengeur, contre le pays où la nature rebelle a produit un monstre assez téméraire pour braver son courroux. Les personnes même les plus modérées taxent de folie et de sédition, celui qui ose contester à ce souverain imaginaire des droits que le bon sens n'a jamais discutés. En conséquence quiconque entreprend de déchirer le bandeau des préjugés, paroît un insensé, un citoyeu dangereux; sa sentence est prononcée d'une voix presqu'unanime; l'indignation publique, attisée par le fanatisme et l'imposture, fait qu'on ne veut point l'entendre : chacun se croiroit coupable, s'il daignoit l'écouter; chacun craindroit de se rendre son complice, s'il ne faisoit éclater sa fureur contre lui, et son zèle en faveur du dieu terrible dont on suppose la colère provoquée. Ainsi, l'hom-

me qui consulte sa raison, le disciple de la nature est regardé comme une peste publique; l'ennemi d'un fantôme nuisible est regardé comme l'ennemi du genre humain; celui qui voudroit établir une paix solide entre les hommes est traité comme un perturbateur de la société; on proscrit tout d'une voix celui qui voudroit rassurer les mortels effrayés, en brisant des idoles sous lesquelles le préjugé les oblige de trembler. Au seul nom d'un *athée*, le superstitieux frissonne, le déiste lui-même s'alarme, le prêtre entre en fureur, la tyrannie prépare ses bûchers, le vulgaire applaudit aux châtimens que des lois insensées décernent contre le véritable ami du genre humain.

Tels sont les sentimens auxquels doit s'attendre tout homme qui osera présenter à ses semblables la vérité, que tous semblent chercher, mais que tous craignent de trouver, ou méconnoissent quand on la leur veut montrer. Qu'est-ce en effet qu'un *athée*? C'est un homme qui détruit des chimères nuisibles au genre humain pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raison. C'est un penseur qui ayant médité

la matière, son énergie, ses propriétés et ses façons d'agir, n'a pas besoin pour expliquer les phénomènes de l'univers et les opérations de la nature, d'imaginer des puissances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raison, qui, loin de faire mieux connoître cette nature, ne font que la rendre capricieuse, inexplicable, méconnoissable, inutile au bonheur des humains.

Ainsi, les seuls hommes qui peuvent avoir des idées simples et vraies de la nature sont régardés comme des spéculateurs absurdes ou de mauvaise foi! Ceux qui se forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers, sont accusés de nier l'existence de cette force: ceux qui fondent tout ce qui s'opère dans ce monde sur des lois constantes et sûres, sont accusés d'*attribuer tout au hasard*, ils sont taxés d'aveuglement et de délire par des enthousiastes dont l'imagination, toujours égarée dans le vide, attribue les effets de la nature à des causes fictives qui n'existent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raison, à des puissances chimériques que l'on s'obstine à préférer à des causes réelles et connues. Nul homme dans

son bon sens ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'existence d'une force en vertu de la quelle la matière agit et se met en mouvement; mais nul homme, à moins de renoncer à la raison, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, distingué de la matière, n'ayant rien de commun avec elle: n'est-ce pas dire que cette force n'existe pas, que de prétendre qu'elle réside dans un être inconnu, formé par un amas de qualités inintelligibles, d'attributs incompatibles d'où résulte nécessairement un tout impossible? Les éléments indestructibles et les *atomes* d'Epicure, dont le mouvement, le concours et les combinaisons ont produit tous les êtres, sont, sans doute, des causes plus réelles que le dieu de la théologie. Ainsi, pour parler exactement, ce sont les partisans d'un être imaginaire, contradictoire, impossible à concevoir, que l'esprit humain ne peut saisir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier, dont on ne peut rien affirmer; ce sont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimère le créateur, le moteur, le conservateur de l'univers, qui sont des insensés. Des rêveurs, incapables

d'attacher aucune idée positive à la cause dont ils parlent sans cesse, ne sont-ils pas des vrais *athées?* Des penseurs qui font du pur néant la source de tous les êtres, ne sont-ils pas de vrais aveugles? N'est-ce pas le comble de la folie de personnifier des abstractions ou des idées négatives, et de se prosterner ensuite devant la fiction de son propre cerveau?

Ce sont néanmoins des hommes de cette trempe qui règlent les opinions du monde, et qui déférent à la risée et à la vengeance publiques des hommes plus sensés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence et la frénésie qui puissent faire rejeter dans la nature un mobile totalement incompréhensible. Est-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu? Est-ce donc un crime de consulter l'expérience, d'en appeler au témoignage des sens dans l'examen de la chose la plus importante à connoître? Est-ce un affreux attentat de s'adresser à la raison, et de préférer ses oracles aux décisions sublimes de quelques sophistes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au dieu qu'ils nous annoncent? Cepen-

dant, selon eux, il n'est point de forfait plus digne de châtiment, il n'est point d'entreprise plus dangereuse contre la société, que de dépouiller le fantôme qu'ils ne connoissent point des qualités inconcevables et de l'appareil imposant, dont l'imagination, l'ignorance, la crainte et l'imposture l'ont à l'envi entouré; il n'est rien de plus impie et de plus criminel que de rassurer les mortels contre un spectre dont l'idée seule fut la source de tous leurs maux; il n'est rien de plus nécessaire que d'exterminer des audacieux assez téméraires pour tenter de rompre le charme invisible qui tient le genre humain engourdi dans l'erreur : vouloir briser ses fers, ce fut briser pour lui ses plus sacrés liens.

En conséquence de ces clameurs sans cesse renouvelées par l'imposture, et répétées par l'ignorance, les nations, que dans tous les siècles la raison voulut détromper, n'osèrent jamais écouter ses leçons bienfaisantes. Les amis des hommes ne furent point entendus, parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimères. Ainsi les peuples continuent à trembler; peu de sages ont le courage de les rassurer; presque personne n'ose braver l'o-

pinion publique infectée par la superstition ; on redoute le pouvoir de l'imposture et les menaces de la tyrannie qui cherchent toujours à s'appuyer par des illusions. Les cris de l'ignorance triomphante et du fanatisme hautain étouffèrent en tout temps la foible voix de la nature ; elle fut forcée de se taire, ses leçons furent bientôt oubliées ; et lorsqu'elle osa parler, ce ne fut, le plus souvent, que dans un langage énigmatique, inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire, qui saisit avec tant de peine les vérités les plus claires et les plus distinctement énoncées, eût-il pu comprendre les mystères de la nature présentés sous des emblèmes et sous des mots entrecoupés ?

En voyant le déchaînement qu'excitent parmi les théologiens les opinions des athées, et les supplices qui, à leur instigation, furent décernés contr'eux, ne seroit-on pas autorisé de conclure que ces docteurs, ou ne sont pas aussi sûrs qu'ils le disent de l'existence de leur dieu, ou ne regardent pas les opinions de leurs adversaires comme aussi absurdes qu'ils le prétendent? Ce n'est jamais que la défiance, la

foiblesse et la crainte qui rendent cruel ; on n'a point de colère contre ceux qu'on méprise : on ne regarde point la folie comme un crime punissable ; on se contenteroit de rire d'un insensé qui nieroit l'existence du soleil ; on ne le puniroit pas si l'on n'étoit soi-même insensé. La fureur théologique ne prouvera jamais que la foiblesse de sa cause ; l'inhumanité de ces hommes intéressés, dont la profession est d'annoncer des chimères aux nations, nous prouve qu'eux seuls tirent parti de ces puissances invisibles, dont ils se servent avec succès pour effrayer les mortels (1). Ce sont pourtant ces tyrans des esprits qui, peu conséquens dans leurs principes, défont d'une main ce qu'ils élèvent de l'autre : ce sont eux qui, après avoir fait une divinité remplie de bonté, de sagesse et d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantissent tout à fait, en disant qu'elle est cruelle, qu'elle est capricieuse, injuste et despotique, qu'elle est altérée du sang des malheureux. Cela posé,

(1) Lucien suppose *Jupiter*, qui, disputant avec *Menippe*, veut le foudroyer; sur quoi le philosophe lui dit : *Ah ! tu te fâches ; tu prends ton foudre ? Tu as donc tort.*

ce sont les théologiens qui sont les vrais impies.

Celui qui ne connoît point la divinité ne peut lui faire injure, ni par conséquent être appelé un impie. *Être impie*, dit Epicure, *ce n'est point ôter au vulgaire les dieux qu'il a, c'est attribuer à ces dieux les opinions du vulgaire.* Être impie, c'est insulter un dieu qu'on croit, c'est l'outrager sciemment; être impie, c'est admettre un dieu bon, tandis qu'on prêche en même temps la persécution et le carnage. Être impie, c'est tromper les hommes au nom d'un dieu que l'on fait servir de prétexte à ses indignes passions. Être impie, c'est dire qu'un dieu souverainement heureux et tout-puissant peut être offensé par ses foibles créatures. Être impie, c'est mentir de la part d'un dieu que l'on suppose l'ennemi du mensonge. Être impie enfin, c'est se servir de la divinité pour troubler les sociétés, pour les asservir à des tyrans; c'est leur persuader que la cause de l'imposture est la cause de dieu; c'est imputer à dieu des crimes qui anéantiroient ses perfections divines. Être impie et insensé à la fois, c'est faire une pure chimère du dieu que l'on adore.

D'un autre côté, être pieux, c'est servir la patrie, c'est être utile à ses semblables, c'est travailler à leur bien-être : chacun peut y prétendre suivant ses facultés; celui qui médite, peut se rendre utile, lorsqu'il a le courage d'annoncer la vérité, de combattre l'erreur, d'attaquer les préjugés qui s'opposent partout au bonheur des humains; il est vraiment utile, et c'est même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatisme leur distribue, d'ôter à l'imposture et à la tyrannie l'empire funeste de l'opinion dont elles se servent avec succès en tous temps, en tous lieux, pour s'élever sur les ruines de la liberté, de la sûreté, de la félicité publiques. Être vraiment pieux, c'est observer religieusement les lois saintes de la nature, et suivre fidèlement les devoirs qu'elle nous prescrit. Être pieux, c'est être humain, équitable, bienfaisant, c'est respecter les droits des hommes. Être pieux et sensé, c'est rejeter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conseils de la raison.

Ainsi quoi qu'en disent le fanatisme et l'imposture, celui qui nie l'existence d'un dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre base que l'ima-

gination alarmée; celui qui rejette un dieu perpétuellement en contradiction avec lui-même; celui qui bannit de son esprit et de son cœur un dieu continuellement aux prises avec la nature, la raison, le bien-être des hommes; celui, dis-je, qui se détrompe d'une si dangereuse chimère, peut être réputé pieux, honnête et vertueux, quand sa conduite ne s'écartera point des règles invariables que la nature et la raison lui prescrivent. De ce qu'un homme refuse d'admettre un dieu contradictoire, ainsi que les oracles obscurs qu'on débite en son nom, s'ensuit-il donc qu'un tel homme refuse de connoître les lois évidentes et démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs nécessaires l'obligent sous peine d'être puni dans ce monde? Il est vrai que si la vertu consistoit par hasard dans un honteux renoncement à la raison, dans un fanatisme destructeur, dans des pratiques inutiles, l'athée ne peut point passer pour vertueux; mais si la vertu consistoit à faire à la société tout le bien dont on est capable, l'athée peut y prétendre; son âme courageuse et tendre ne sera point criminelle en faisant éclater son indi-

gnation légitime contre des préjugés fatals au bonheur du genre humain.

Ecoutons néanmoins les imputations que les théologiens font aux athées ; examinons de sang-froid et sans humeur les injures qu'ils vomissent contr'eux : il leur semble que l'athéisme soit le dernier degré du délire de l'esprit et de la perversité du cœur : intéressés à noircir leurs adversaires, ils ne montrent l'incrédulité absolue que comme l'effet du crime ou de la folie. On ne voit pas, nous disent-ils, tomber dans les horreurs de l'athéisme des hommes qui ont lieu d'espérer que l'état à venir sera pour eux un état de bonheur. En un mot, selon nos théologiens, c'est l'intérêt des passions qui fait que l'on cherche à douter de l'existence d'un être à qui l'on est comptable de l'abus de cette vie ; c'est la crainte du châtiment qui fait seule les athées : on nous répète sans cesse les paroles d'un prophète hébreu, qui prétend qu'il n'y a que la folie qui puisse faire nier l'existence de la divinité (1). A en croire quelques autres,

(1) *Dixit insipiens in corde suo non est deus.* En retranchant la négation, la proposition seroit plus vraie. Ceux qui voudront voir les injures que

« rien de plus noir que le cœur d'un athée,
» rien de plus faux que son esprit : l'athéisme,
» selon eux, ne peut être que le fruit d'une
» conscience bourrelée, qui cherche à se dé-
» barrasser de la cause qui la trouble. On a
» raison, dit Derham, de regarder un athée
» comme un monstre parmi les êtres raison-
» nables, comme une de ces productions ex-
» traordinaires qu'on rencontre à peine dans
» tout le genre humain, et qui, s'opposant à
» tous les autres hommes, se révolte, non-
» seulement contre la raison et la nature hu-
» maine, mais contre la divinité même ».

Nous répondrons à toutes ces injures, en disant que c'est au lecteur à juger si le système de l'athéisme est aussi absurde que voudroient le faire croire ces profonds spéculateurs, perpétuellement en dispute sur les productions informes, contradictoires et bizarres de leur propre cerveau (1). Il est vrai que

le fiel théologique sait répandre sur les athées, n'ont qu'à lire un ouvrage du docteur Bentley, traduit en latin sous le titre *De Stultitiâ Athéismi*, *in*-8.

(1) En voyant les théologiens accuser si souvent les athées d'être absurdes, on seroit tenté de croire

peut-être jusqu'ici le système du naturalisme n'avoit point encore été développé dans toute son étendue; des personnes non prévenues seront au moins à portée de reconnoître si l'auteur a bien ou mal raisonné, s'il s'est dissimulé les plus importantes difficultés, s'il a été de mauvaise foi, si, comme les ennemis de la raison humaine, il a recours à des subterfuges, à des sophismes, à des distinctions subtiles, qui doivent toujours faire soupçonner ou que l'on ne connoît pas ou que l'on craint la vérité. C'est donc à la candeur, à la bonne foi, à la raison, qu'il appartient de juger si les principes naturels qui viennent d'être rapprochés, sont destitués de fondement; c'est à ces juges intègres qu'un disciple de la nature soumet ses opinions; il est en droit de récuser le jugement de l'enthousiasme, du fanatisme, de l'ignorance présomptueuse et de la fourberie intéressée. Les personnes accoutumées à penser, trouveront du

qu'ils n'ont aucune idée de ce que les athées ont à leur proposer : il est vrai qu'ils y ont mis bon ordre; les prêtres disent et publient ce qu'ils veulent, tandis que leurs adversaires ne peuvent jamais se montrer.

moins des raisons pour douter de tant de notions merveilleuses, qui ne paroissent des vérités incontestables qu'à ceux qui ne les ont jamais examinées d'après les règles du bon sens.

Nous conviendrons avec Derham, que les athées sont rares ; la superstition a tellement fait méconnoître la nature et ses droits ; l'enthousiasme a tellement ébloui l'esprit humain ; la terreur a tellement troublé le cœur des hommes ; l'imposture et la tyrannie ont tellement enchaîné la pensée ; enfin l'erreur, l'ignorance et le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'est moins commun que de trouver des hommes assez courageux pour se détromper des notions que tout conspiroit à identifier avec eux. En effet, plusieurs théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les athées, semblent souvent avoir douté s'il en existoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui pussent nier de bonne foi l'existence d'un dieu (1). Leur doute étoit sans doute fondé

(1) Les mêmes gens qui trouvent que l'athéisme est un système si étrange aujourd'hui, avouent qu'il a pu y avoir des athées autrefois. Quoi donc !

sur les idées absurdes qu'ils prêtoient à leurs adversaires, qu'ils ont sans cesse accusés de tout attribuer *au hasard*, à des causes *aveugles*, à une matière *inerte* et *morte*, incapable d'agir par elle-même. Nous avons, je pense, suffisamment justifié les partisans de la nature, de ces accusations ridicules; nous avons partout prouvé, et nous le répétons, que le *hasard* est un mot vide de sens, qui,

Est-ce que la nature nous a moins doués de raison que les hommes d'autrefois? Ou seroit-ce que le dieu d'aujourd'hui seroit moins absurde que les dieux de l'antiquité? Le genre humain auroit-il acquis des lumières sur le compte de ce moteur caché de la nature? Le dieu de la mythologie moderne, rejeté par *Vanini*, *Hobbes*, *Spinosa* et quelques autres, est-il donc plus croyable que les dieux de la mythologie payenne rejetés par *Epicure*, *Straton*, *Théodore*, *Diagoras*, etc.? Tertullien prétendoit que *le christianisme avoit dissipé l'ignorance dans laquelle les payens étoient sur l'essence divine, et qu'il n'y avoit pas d'artisan parmi les chrétiens qui ne vît dieu et qui ne le connût.* Cependant Tertullien lui-même admettoit un dieu corporel, et partant étoit un athée, d'après les notions de la théologie moderne. (V. la note 41 du chap. VI de cette partie).

ainsi que le mot *dieu*, n'annonce que l'ignorance des vraies causes. Nous avons démontré que la matière n'étoit point morte, que la nature, essentiellement agissante et nécessairement existante, avoit assez d'énergie pour produire tous les êtres qu'elle renferme et tous les phénomènes que nous voyons. Nous avons fait sentir partout que cette cause étoit bien plus réelle et plus facile à concevoir, que la cause fictive, contradictoire, inconcevable, impossible à qui la théologie fait honneur des grands effets qu'elle admire. Nous avons représenté que l'incompréhensibilité des effets naturels n'étoit point une raison pour leur assigner une cause plus incompréhensible encore que toutes celles que nous pouvons connoître. Enfin, si l'incompréhensibilité de dieu n'autorise pas à nier son existence, il est au moins certain que l'incompatibilité des attributs qu'on lui donne, autorise à nier que l'être qui les réunit soit autre chose qu'une chimère dont l'existence est impossible.

Cela posé, nous pourrons fixer le sens que l'on doit attacher au nom d'*athée*, que cependant en d'autres occasions les théologiens prodiguent indistinctement à tous ceux qui

s'écartent en quelque chose de leurs opinions révérées. Si par *athée* l'on désigne un homme qui nieroit l'existence d'une force inhérente à la matière et sans laquelle l'on ne peut concevoir la nature, et si c'est à cette force motrice que l'on donne le nom de *dieu*, il n'existe point d'athées, et le mot sous lequel on les désigne n'annonceroit que des fous. Mais si par *athées* l'on entend des hommes dépourvus d'enthousiasme, guidés par l'expérience et le témoignage de leurs sens, qui ne voient dans la nature que ce qui s'y trouve réellement ou ce qu'ils sont à portée d'y connoître; qui n'aperçoivent et ne peuvent apercevoir que de la matière essentiellement active et mobile, diversement combinée, jouissant par elle-même de diverses propriétés, et capable de produire tous les êtres que nous voyons : si par *athées* l'on entend des physiciens convaincus que, sans recourir à une cause chimérique, l'on peut tout expliquer par les seules lois du mouvement, par les rapports subsistans entre les êtres, par leurs affinités, leurs analogies, leurs attractions et leurs répulsions, leurs proportions, leurs

compositions et leurs décompositions (1): si par *athées* l'on entend des gens qui ne savent point ce que c'est qu'un *esprit*, et qui ne voient point le besoin de *spiritualiser* ou de rendre incompréhensibles des causes corporelles, sensibles et naturelles

(1) Le docteur Cudworth, dans son *Systema intellectuale*, chap. 11, compte chez les anciens quatre espèces d'*athées*. 1. Les disciples d'*Anaximandre*, appelés *hylopathiens*, qui attribuoient la formation de tout à la matière privée de sentiment. 2. Les *atomistes*, ou disciples de *Démocrite*, qui attribuoient tout au concours des atomes. 3. Les athées stoïciens, qui admettoient une nature aveugle, mais agissant selon des règles sûres. 4. Les *hylozoïstes* ou disciples de *Straton*, qui attribuoient à la matière de la vie. Il est bon d'observer que les plus habiles physiciens de l'antiquité ont été des athées, avoués ou cachés; mais leur doctrine fut toujours opprimée par la superstition du vulgaire, et presque totalement éclipsée par la philosophie fanatique et merveilleuse de *Pythagore* et surtout de *Platon*. Tant il est vrai que le vague, l'obscur, l'enthousiasme l'emportent communément sur le simple, le naturel, l'intelligible. (V. *le Clerc. Bibliot. choisie*, tome 2).

qu'ils voient uniquement agir; qui ne trouvent pas que ce soit un moyen de mieux connoître la force motrice de l'univers que de l'en séparer pour la donner à un être placé hors du grand tout, à un être d'une essence totalement inconcevable et dont on ne peut indiquer le séjour : si par *athées* l'on entend des hommes qui conviennent de bonne foi que leur esprit ne peut ni concevoir, ni concilier les attributs négatifs et les abstractions théologiques avec les qualités humaines et morales que l'on attribue à la divinité ; ou des hommes qui prétendent que de cet alliage incompatible, il ne peut résulter qu'un être de raison, vu qu'un pur esprit est destitué des organes nécessaires pour exercer des qualités et des facultés humaines : si par *athées* l'on désigne des hommes qui rejettent un fantôme dont les qualités odieuses et disparates ne sont propres qu'à troubler et à plonger le genre humain dans une démence très-nuisible : si, dis-je, des penseurs de cette espèce sont ceux que l'on nomme des *athées*, l'on ne peut douter de leur existence ; et il y en auroit un très-grand nombre, si les lumières de la saine physique et de la droite raison

étoient plus répandues. Pour lors ils ne seroient regardés ni comme des insensés, ni comme des furieux, mais comme des hommes sans préjugés, dont les opinions, ou, si l'on veut, l'ignorance, seroient bien plus utiles au genre humain que les sciences et les vaines hypothèses qui depuis long-temps sont les vraies causes de ses maux.

D'un autre côté, si par *athées* l'on vouloit désigner des hommes forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimère qu'ils adorent ou qu'ils annoncent aux autres; qui ne peuvent se rendre compte ni de la nature, ni de l'essence de leur fantôme divinisé; qui ne peuvent jamais s'accorder entr'eux sur les preuves de l'existence, sur les qualités, sur la façon d'agir de leur dieu; qui à force de négations en font un pur *néant*; qui se prosternent, ou font prosterner les autres devant les fictions absurdes de leur propre délire; si, dis-je, par *athées* l'on désigne des hommes de cette espèce, on sera obligé de convenir que le monde est rempli d'athées; et l'on pourra même placer dans ce nombre les théologiens les plus exercés, qui raisonnent sans cesse sur ce qu'ils n'entendent pas;

qui se disputent sur un être dont ils ne peuvent démontrer l'existence ; qui, par leurs contradictions, sapent très-efficacement cette existence ; qui anéantissent leur dieu parfait à l'aide des imperfections sans nombre qu'ils lui donnent ; qui révoltent contre ce dieu par les traits atroces sous lesquels ils le dépeignent. Enfin l'on pourra regarder comme de vrais athées ces peuples crédules, qui, sur parole et par tradition, se mettent à genoux devant un être dont ils n'ont d'autres idées que celles que leur en donnent leurs guides spirituels, qui reconnoissent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien. Un athée est un homme qui ne croit pas l'existence d'un dieu : or, personne ne peut être sûr de l'existence d'un être qu'il ne conçoit pas, et que l'on dit réunir des qualités incompatibles.

Ce qui vient d'être dit, prouve que les théologiens eux-mêmes n'ont pas toujours connu le sens qu'ils pouvoient attacher au mot d'*athées ;* ils les ont vaguement injuriés et combattus, comme des gens dont les sentimens et les principes étoient opposés aux leurs. Nous voyons en effet que ces sublimes docteurs, toujours entêtés de leurs opinions par-

ticulières, ont souvent prodigué les accusations d'athéisme à tous ceux à qui ils vouloient nuire, qu'ils vouloient dénigrer, dont ils cherchoient à rendre les systèmes odieux : ils étoient sûrs d'allumer le vulgaire imbécille par une imputation vague, ou par un mot auquel l'ignorance attache une idée de terreur, parce qu'il n'en connoît pas le vrai sens. En conséquence de cette politique, on a vu souvent les partisans des mêmes sectes religieuses, les adorateurs du même dieu, se traiter réciproquement d'athées, dans la chaleur de leurs querelles théologiques : dans ce sens, être athée, c'est n'avoir pas en tout point les mêmes opinions que ceux avec qui l'on dispute sur la religion. De tout temps, le vulgaire a regardé comme des athées ceux qui ne pensoient pas sur la divinité comme les guides qu'il s'étoit habitué de suivre. Socrate, l'adorateur d'un seul dieu, ne fut qu'un athée aux yeux du peuple athénien.

Bien plus, comme nous l'avons déjà fait observer, l'on a souvent accusé d'athéisme les personnes même qui s'étoient donné le plus de peines pour établir l'existence d'un dieu, mais qui n'avoient point allégué des preuves

satisfaisantes : comme en pareille matière les preuves sont caduques, il fut aisé à leurs ennemis de les faire passer pour des athées, qui avoient malignement trahi la cause de la divinité en la défendant trop foiblement. Je ne m'arrête point à faire sentir ici le peu de fondement d'une vérité que l'on dit si évidente, tandis qu'on tente si souvent de la prouver, et que jamais on ne l'a prouvée au gré même de ceux qui se vantent d'en être intimement convaincus. Au moins est-il certain qu'en examinant les principes de ceux qui ont essayé de prouver l'existence de dieu, on les a communément trouvés foibles ou faux, parce qu'ils ne pouvoient être ni solides ni vrais ; les théologiens eux-mêmes ont été forcés d'entrevoir que leurs adversaires pourroient en tirer des inductions contraires aux notions qu'ils ont intérêt de maintenir ; en conséquence, ils se sont souvent très-hautement élevés contre ceux même qui croyoient avoir trouvé les preuves les plus fortes de l'existence de leur dieu ; ils ne s'apercevoient pas, sans doute, qu'il est impossible de ne pas prêter le flanc en établissant des principes ou des systèmes visiblement fondés sur un être imaginaire,

contradictoire, que chaque homme voit diversement (1).

En un mot, l'on a taxé d'athéisme et d'irréligion presque tous ceux qui ont pris le plus chaudement en main la cause du dieu théologique; ses partisans les plus zélés ont été regardés comme des transfuges et des traîtres;

(1) Que peut-on penser des sentimens d'un homme qui s'exprime comme Pascal, *article 8 de ses Pensées*, où il montre au moins une incertitude très-complète sur l'existence de dieu? *J'ai recherché*, dit-il, *si ce dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à ne rien croire. Si je voyois partout les marques d'un créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait: qu'elle dit tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre.* Voilà l'état d'un bon esprit luttant contre les préjugés qui l'enchaînent.

les théologiens les plus religieux n'ont pu se garantir de ce reproche ; ils se le sont mutuellement prodigué, et tous l'ont, sans doute, mérité, si, par athées, l'on désigne des hommes qui n'ont de leur dieu aucune idée qui ne se détruise dès qu'on veut en raisonner.

CHAPITRE XII.

L'athéisme est-il compatible avec la morale?

Après avoir prouvé l'existence des athées, revenons aux injures que les déicoles leur prodiguent. « Un athée, selon Abbadie, ne » peut avoir de vertu ; elle n'est pour lui » qu'une chimère, la probité qu'un vain scru- » pule, la bonne foi qu'une simplicité.... » Il ne connoît de loi que son intérêt : si » ce sentiment avoit lieu, la conscience n'est » qu'un préjugé, la loi naturelle une illusion, » le droit qu'une erreur ; la bienveillance » n'a plus de fondement ; les liens de la » société se détachent ; la fidélité est ôtée ;

» l'ami est tout prêt à trahir son ami ; le » citoyen à livrer sa patrie ; le fils à assassiner » son père pour jouir de sa succession, dès » qu'il en trouvera l'occasion, et que l'auto- » rité ou le silence le mettront à couvert du » bras séculier, qui seul est à craindre. Les » droits les plus inviolables et les lois » les plus sacrées ne doivent plus être re- » gardées que comme des songes et des vi- » sions (1) ».

Telle seroit, peut-être, la conduite, non d'un être pensant, sentant, réfléchissant, susceptible de raison ; mais d'une bête féroce, d'un insensé, qui n'auroit aucune idée des rapports naturels qui subsistent entre des êtres nécessaires à leur bonheur réciproque. Peut-on supposer qu'un homme capable d'expérience, pourvu des plus foibles lueurs du bon sens, pût se permettre la conduite que l'on prête ici à l'athée, c'est-à-dire, à un homme assez susceptible de réflexion, pour se détromper par le raisonnement de préjugés que tout s'efforce de lui montrer

(1) Voyez Abbadie : *De la Vérité de la Religion chrétienne.* Tome 1, chap. 17.

comme importans et sacrés? Peut-on, dis-je, supposer dans aucune société policée un citoyen assez aveugle pour ne pas reconnoître ses devoirs les plus naturels, ses intérêts les plus chers, les dangers qu'il courroit en troublant ses semblables ou en ne suivant d'autre règle que ses appétits momentanés? Un être qui raisonne le moins du monde n'est-il pas forcé de sentir que la société lui est avantageuse, qu'il a besoin de secours, que l'estime de ses pareils est nécessaire à son bonheur, qu'il a tout à craindre de la colère de ses associés, que les lois menacent quiconque ose les enfreindre? Tout homme qui a reçu une éducation honnête, qui a dans son enfance éprouvé les tendres soins d'un père, qui par la suite a goûté les douceurs de l'amitié, qui a reçu des bienfaits, qui connoît le prix de la bienveillance et de l'équité, qui sent les douceurs que nous procure l'affection de nos semblables, et les inconvéniens qui résultent de leur aversion et de leur mépris, n'est-il pas forcé de trembler de perdre des avantages si marqués et d'encourir par sa conduite des dangers si visibles? La honte, la crainte, le mépris

de lui-même ne troublent-ils point son repos toutes les fois que, rentrant en soi, il se verra des mêmes yeux que les autres? N'y a-t-il donc des remords que pour ceux qui croient un dieu? L'idée d'être vu par un être, dont on n'a tout au plus que des notions très-vagues, est-elle plus forte que l'idée d'être vu par des hommes, d'être vu par soi-même, d'être forcé de craindre, d'être dans la cruelle nécessité de se haïr et de rougir, en pensant à sa conduite et aux sentimens qu'elle doit infailliblement attirer?

Cela posé, nous répondrons pied à pied à cet Abbadie: Qu'un athée est un homme qui connoît la nature et ses lois, qui connoît sa propre nature, qui sait ce qu'elle lui impose; un athée a de l'expérience, et cette expérience lui prouve à chaque instant que le vice peut lui nuire, que ses fautes les plus cachées, que ses dispositions les plus secrètes peuvent se déceler et se montrer au grand jour: cette expérience lui prouve que la société est utile à son bonheur, que son intérêt exige donc qu'il s'attache à la patrie qui le protége et qui le met à portée de jouir en sûreté des biens de la nature; tout lui

montre que pour être heureux il doit se faire aimer ; que son père est pour lui le plus sûr des amis ; que l'ingratitude éloigneroit son bienfaiteur de lui ; que la justice est nécessaire au maintien de toute association, et que nul homme, quelle que soit sa puissance, ne peut être content de lui-même, quand il sait être l'objet de la haine publique.

Celui qui a mûrement réfléchi sur lui-même, sur sa propre nature et sur celle de ses associés, sur ses propres besoins, sur les moyens de se les procurer, ne peut s'empêcher de connoître des devoirs, de découvrir et ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit aux autres : il a donc une morale ; il a des motifs réels pour s'y conformer ; il est forcé de sentir que ces devoirs sont nécessaires ; et si sa raison n'est pas troublée par des passions aveugles ou par des habitudes vicieuses, il sentira que la vertu est pour tout homme la route la plus sûre à la félicité. L'athée ou le fataliste fonde tout son système sur la nécessité ; ainsi leurs spéculations morales, fondées sur la nécessité des choses, sont au moins bien plus fixes et plus invariables que celles qui ne portent que sur

un dieu changeant d'aspect suivant les dispositions et les passions de tous ceux qui l'envisagent. La nature des choses et ses lois immuables ne sont point sujettes à varier; l'athée est toujours forcé de nommer vice et folie ce qui lui nuit à lui-même; de nommer crime ce qui nuit aux autres; de nommer vertu ce qui leur est avantageux ou ce qui contribue à leur bonheur durable.

On voit donc que les principes de l'athée sont bien plus inébranlables que ceux de l'enthousiaste, qui fonde sa morale sur un être imaginaire dont l'idée varie si souvent, même au-dedans de son propre cerveau. Si l'athée nie l'existence d'un dieu, il ne peut nier son existence propre, ni celle des êtres semblables à lui dont il se voit entouré; il ne peut douter des rapports qui subsistent entr'eux et lui; il ne peut point douter de la nécessité des devoirs qui découlent de ces rapports; il ne peut donc point douter des principes de la morale, qui n'est que la science des rapports subsistant entre les êtres vivans en société.

Si, content d'une spéculation stérile de ses devoirs, l'athée ne l'applique point à sa

conduite; si, entraîné par ses passions ou par des habitudes criminelles, livré à des vices honteux, jouet d'un tempérament vicieux, il paroît oublier ses principes moraux, il ne s'ensuivra pas qu'il n'a point de principes ou que ses principes sont faux; on pourra seulement en conclure que dans l'ivresse de ses passions, dans le trouble de sa raison, il ne met point en pratique des spéculations très-vraies; qu'il oublie des principes certains pour suivre des penchans qui l'égarent.

En effet, rien de plus commun parmi les hommes qu'une discordance très-marquée entre l'esprit et le cœur; c'est-à-dire entre le tempérament, les passions, les habitudes, les fantaisies, l'imagination, et l'esprit ou le jugement aidé de la réflexion. Rien de plus rare que de trouver ces choses d'accord; c'est alors que l'on voit la spéculation influer sur la pratique. Les vertus les plus sûres sont celles qui sont fondées sur le tempérament des hommes. Ne voyons-nous pas en effet tous les jours les mortels en contradiction avec eux-mêmes? Leur jugement ne condamne-t-il pas sans cesse les écarts auxquels leurs passions les livrent? En un mot, tout

ne nous prouve-t-il pas que les hommes, avec la meilleure théorie, ont quelquefois la pratique la plus mauvaise, et avec la théorie la plus vicieuse, ont souvent la conduite la plus estimable? Dans les superstitions les plus aveugles, les plus atroces, les plus contraires à la raison, nous rencontrons des hommes vertueux; la douceur de leur caractère, la sensibilité de leur cœur, la bonté de leur tempérament, les ramènent à l'humanité et aux lois de leur nature en dépit de leurs spéculations forcenées. Parmi les adorateurs d'un dieu cruel, vindicatif et jaloux, nous trouvons des âmes paisibles, ennemies de la persécution, de la violence, de la cruauté; et parmi les sectateurs d'un dieu rempli de miséricorde et de clémence, nous voyons des monstres de barbarie et d'inhumanité. Cependant les uns et les autres reconnoissent que leur dieu doit leur servir de modèle. Pourquoi ne s'y conforment-ils donc pas? c'est que le tempérament de l'homme est toujours plus fort que ses dieux: c'est que les dieux les plus méchans ne peuvent pas toujours corrompre une âme honnête, et que les dieux les plus doux ne

peuvent corriger des cœurs emportés par le crime. L'organisation sera toujours plus puissante que la religion ; les objets présens, les intérêts momentanés, les habitudes enracinées, l'opinion publique, ont bien plus de pouvoir que des êtres imaginaires ou que des spéculations qui dépendent elles-mêmes de cette organisation.

Il s'agit donc d'examiner si les principes de l'athée sont vrais, et non si sa conduite est louable. Un athée qui, ayant une excellente théorie fondée sur la nature, l'expérience et la raison, se livre à des excès dangereux pour lui-même et nuisibles à la société, est sans doute un homme inconséquent. Mais il n'est pas plus à craindre qu'un homme religieux et zélé, qui croyant un dieu bon, équitable, parfait, ne laisse pas de commettre en son nom les excès les plus affreux. Un tyran athée ne seroit pas plus à craindre qu'un tyran fanatique. Un philosophe incrédule n'est pas si redoutable qu'un prêtre enthousiaste, qui souffle la discorde parmi ses concitoyens. Un athée revêtu du pouvoir seroit-il donc aussi dangereux qu'un roi persécuteur ou qu'un inquisiteur farouche,

qu'un dévot rempli d'humeur, qu'un superstitieux chagrin? Ceux-ci sont moins rares assurément qu'un athée, dont les opinions et les vices sont bien loin de pouvoir influer sur la société, trop remplie de préjugés pour vouloir l'écouter.

Un athée intempérant et voluptueux n'est pas un homme plus à craindre qu'un superstitieux qui sait allier la licence, le libertinage, la corruption des mœurs à ses notions religieuses. S'imagine-t-on de bonne foi qu'un homme, parce qu'il est athée, ou parce qu'il ne craint point la vengeance des dieux, s'enivrera tous les jours, corrompra la femme de son ami, forcera la porte de son voisin, se permettra tous les excès les plus nuisibles à lui-même, ou les plus dignes de châtiment? Les vices de l'athée n'ont donc rien de plus extraordinaire que ceux de l'homme religieux : ils n'ont rien à se reprocher. Un tyran qui seroit incrédule ne seroit pas, pour ses sujets, un fléau plus incommode qu'un tyran religieux; les peuples de celui-ci en seront-ils plus heureux de ce que le tigre qui les gouverne croit en dieu, comble ses prêtres de présens et s'humilie à leurs pieds? Au moins sous l'empire d'un

athée, on ne doit point appréhender les vexations religieuses, les persécutions pour des opinions, les proscriptions, ou ces violences inouies dont, sous les princes les plus doux, les intérêts du ciel sont souvent les prétextes. Si une nation est la victime des passions et des folies d'un souverain mécréant, elle ne le sera pas au moins de son entêtement aveugle pour des systèmes théologiques qu'il n'entend pas, ni de son zèle fanatique, qui, de toutes les passions des rois, est toujours la plus destructive et la plus dangereuse. Un tyran athée qui persécuteroit pour des opinions, seroit un homme inconséquent à ses principes; il ne fourniroit qu'un exemple de plus, que les mortels suivent bien plus leurs passions, leurs intérêts, leurs tempéramens, que leurs spéculations. Il est au moins évident que l'athée a un prétexte de moins que le prince crédule pour exercer sa méchanceté naturelle.

En effet, si l'on daignoit examiner les choses de sang-froid, on trouveroit que le nom de dieu ne servit jamais sur la terre que de prétexte aux passions des hommes. L'ambition, l'imposture et la tyrannie se sont liguées pour s'en servir conjointement, afin d'aveugler

les peuples et de les tenir sous le joug. Le monarque s'en sert pour donner un éclat divin à sa personne, la sanction du ciel à ses droits, le ton des oracles à ses fantaisies les plus injustes et les plus extravagantes. Le prêtre s'en sert pour faire valoir ses prétentions, afin de contenter impunément son avarice, son orgueil et son indépendance. Le superstitieux vindicatif et colère se sert de la cause de son dieu pour donner un libre cours à sa vengeance, à sa cruauté, à ses fureurs qu'il qualifie de zèle. En un mot, la religion est dangereuse, parce qu'elle justifie et rend légitimes ou louables les passions et les crimes dont elle recueille les fruits : suivant ses ministres tout est permis pour venger le très-haut ; ainsi la divinité ne semble faite que pour autoriser et pallier les forfaits les plus nuisibles. L'athée, quand il commet des crimes, ne peut du moins prétendre que c'est son dieu qui l'ordonne et qui l'approuve ; c'est l'excuse que, tous les jours, le superstitieux nous donne de sa méchanceté, le tyran de ses persécutions, le prêtre de sa cruauté et de sa sédition, le fanatique de ses excès, le pénitent de son inutilité.

« Ce ne sont point, dit Bayle, les opinions » générales de l'esprit qui nous déterminent » à agir, mais les passions ». L'athéisme est un système qui, d'un honnête homme, ne fera point un méchant homme, et qui, d'un méchant homme, ne fera pas un homme de bien. « Ceux, dit le même auteur, qui avoient » embrassé la secte d'Epicure, n'étoient pas » devenus débauchés, parce qu'ils avoient » embrassé la doctrine d'Épicure; mais ils » n'avoient embrassé la doctrine d'Épicure, » mal entendue, que parce qu'ils étoient dé- » bauchés (1) ». De même un homme pervers peut embrasser l'athéisme, parce qu'il se flattera que ce système mettra ses passions en pleine liberté : il se trompera néanmoins ; l'athéisme bien entendu, est fondé sur la nature et la raison, qui jamais, comme la religion, ne justifieront et n'expieront les crimes des méchans.

De ce qu'on a fait dépendre la morale de

(1) Voyez Bayle, *Pensées diverses*, paragraphe 177. Sénèque avoit dit avant lui : *Ita non ab Epicuro impulsi luxuriantur ; sed vitiis dediti, luxuriam suam in philosophiæ sinu abscondunt.* (V. Senec. de Vita Beata, cap. xii.)

l'existence et de la volonté d'un dieu que l'on proposa pour modèle aux hommes, il résulta sans doute un très-grand inconvénient. Des âmes corrompues, venant à découvrir combien toutes ces suppositions sont fausses ou douteuses, lâchèrent la bride à tous leur vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs plus réels pour faire le bien, s'imaginèrent que la vertu, comme les dieux, n'étoit qu'une chimère, et qu'il n'y avoit point en ce monde de raison pour la pratiquer. Cependant il est évident que ce n'est point comme créatures d'un dieu que nous sommes tenus de remplir les devoirs de la morale; c'est comme hommes, comme des êtres sensibles vivant en société, et cherchant à se conserver dans une existence heureuse, que la morale nous oblige. Soit qu'il existe un dieu, soit qu'il n'en existe point, nos devoirs seront les mêmes; et notre nature consultée nous prouvera que le vice est un mal, et que la vertu est un bien réel (1).

(1) On assure qu'il s'est trouvé des philosophes et des athées qui ont nié la distinction du vice et de la vertu, et qui ont prêché la débauche et la licence dans les mœurs : l'on peut mettre dans ce nombre

Si donc il s'est trouvé des athées qui aient nié la distinction du bien et du mal, ou qui aient osé saper les fondemens de toute morale, nous devons en conclure que sur ce point ils ont très-mal raisonné, qu'ils n'ont point connu la nature de l'homme, ni la vraie source de ses devoirs; qu'ils ont faussement supposé que la morale, ainsi que la théologie,

Aristippe, Théodore surnommé l'*Athée*, *Bion* le Borysténite, *Pyrrhon*, etc., parmi les anciens (V. Diogène Laërce); et parmi les modernes l'auteur de *la Fable des Abeilles*, qui pourtant pourroit ne s'être proposé que de faire sentir que dans la présente constitution des choses, les vices se sont identifiés avec les nations et leur sont devenus nécessaires, de même que les liqueurs fortes à un palais usé. L'auteur qui vient tout récemment de publier *l'Homme machine* a raisonné sur les mœurs comme un vrai frénétique. Si ces auteurs eussent consulté la nature sur la morale comme sur la religion, ils auroient trouvé que, bien loin de conduire au vice et à la dissolution, elle conduit à la vertu.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
(Juvenal, sat. 14, v. 321).

Malgré les prétendus dangers que tant de personnes croient voir dans l'athéisme, l'antiquité n'en a pas porté un jugement si défavorable. Diogène

n'étoit qu'une science idéale, et que, les dieux une fois détruits, il ne restoit plus de nœuds pour lier les mortels. Cependant la moindre réflexion leur eût prouvé que la morale est fondée sur des rapports immuables subsistant entre des êtres sensibles, intelligens, sociables ; que, sans vertu, nulle société ne peut se maintenir ; que sans mettre un frein à ses désirs, nul homme ne peut se conserver. Les hommes sont contraints par leur nature d'ai-

Laërce nous apprend qu'Epicure étoit d'une bonté incroyable, que sa patrie lui fit ériger des statues, qu'il eut un nombre prodigieux d'amis, que son école subsista très-long-temps. (V. *Diogène Laërce*, x. 9). Cicéron, quoiqu'ennemi des opinions épicuriennes, rend un témoignage éclatant à la probité d'Epicure et de ses disciples, qui étoient remarquables par l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres. (V. Cicero, *De finibus*, II, 25). La philosophie d'Epicure fut enseignée publiquement à Athènes pendant plusieurs siècles, et Lactance dit qu'elle fut la plus suivie. *Epicuri disciplina multò celebrior semper fuit quàm cœterorum.* (V. *Instit. divin*, III, 17). Du temps de Marc-Aurèle, il y avoit à Athènes un professeur public de la philosophie d'Epicure, payé par cet empereur, qui étoit stoïcien.

mer la vertu et de redouter le crime par la même nécessité qui les oblige à chercher le bien-être et à fuir la douleur ; cette nature les force à mettre de la différence entre les objets qui leur plaisent et ceux qui leur nuisent. Demandez à un homme assez insensé pour nier la différence du vice et de la vertu, s'il lui seroit indifférent d'être battu, volé, calomnié, payé d'ingratitude, déshonoré par sa femme, insulté par ses enfans, trahi par son ami ? Sa réponse vous prouvera que, quoiqu'il en puisse dire, il met de la différence entre les actions des hommes ; et que la distinction du bien et du mal ne dépend nullement ni des conventions des hommes, ni des idées que l'on peut avoir sur la divinité, ni des récompenses ou des châtimens qu'elle prépare dans une autre vie.

Au contraire, un athée qui raisonneroit avec justesse, devroit se sentir bien plus intéressé qu'un autre à pratiquer les vertus auxquelles son bien-être se trouve attaché dans ce monde. Si ses vues ne s'étendent pas au-delà des bornes de son existence présente, il doit au moins désirer de voir couler ses jours dans le bonheur et dans la paix. Tout homme

qui, dans le calme des passions, se repliera sur lui-même, sentira que son intérêt l'invite à se conserver, que sa félicité demande qu'il prenne les moyens nécessaires pour jouir paisiblement d'une vie exempte d'alarmes et de remords. L'homme doit quelque chose à l'homme, non parce qu'il offenseroit un dieu s'il nuisoit à son semblable; mais parce qu'en lui faisant injure, il offenseroit un homme, et violeroit les lois de l'équité, au maintien desquelles tout être de l'espèce humaine se trouve intéressé.

Nous voyons tous les jours des personnes qui, à beaucoup de talens, de connoissances et de pénétration, joignent des vices honteux et un cœur très-corrompu : leurs opinions peuvent être vraies à quelques égards, et fausses à beaucoup d'autres; leurs principes peuvent être justes : mais les inductions qu'ils en tirent sont souvent fautives et précipitées. Un homme peut avoir en même temps assez de lumières pour se détromper de quelques-unes de ses erreurs, et trop peu de force pour se défaire de ses penchans vicieux. Les hommes ne sont que ce que les fait leur organisation, modifiée par l'habitude, par l'éducation, par

l'exemple, par le gouvernement, par l'opinion, par les circonstances durables ou momentanées. Leurs idées religieuses et leurs systèmes imaginaires sont forcés de céder ou de s'accommoder à leurs tempéramens, à leurs penchans, à leurs intérêts. Si le système que s'est fait un athée, ne lui ôte point les vices qu'il avoit auparavant, il ne lui en donne point de nouveaux; au lieu que la superstition fournit à ses sectateurs mille prétextes pour commettre le mal sans remords, et même pour s'en applaudir. L'athéisme du moins laisse les hommes tels qu'ils sont; il ne rendra point plus intempérant, plus débauché, plus ambitieux, plus cruel, un homme que son tempérament n'invite point déjà à l'être; au lieu que la superstition lâche la bride aux passions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus déshonorans. « L'athéisme, dit le chancelier Bacon, » laisse à l'homme la raison, la philosophie, » la piété naturelle, les lois, la réputation et » tout ce qui peut servir de guide à la vertu; » mais la superstition détruit toutes ces choses, et s'érige en tyrannie dans l'entendement des hommes : c'est pourquoi l'a-

» théisme ne trouble jamais les états, mais il » rend l'homme plus prévoyant sur lui-même, » comme ne voyant rien au-delà des bornes » de cette vie. » Le même auteur ajoute « que » les temps où les hommes ont penché vers » l'athéisme ont été les plus tranquilles; au » lieu que la superstition a toujours enflammé » les esprits, et les a portés aux plus grands » désordres, parce qu'elle a enivré de nou- » veautés le peuple qui ravit et entraîne toutes » les sphères du gouvernement (1) ».

Les hommes habitués à méditer et à faire leur plaisir de l'étude ne sont point communément des citoyens dangereux ; quelles que soient leurs spéculations, elles ne produiront jamais des révolutions subites sur la terre. Les esprits des peuples, susceptibles de s'embraser par le merveilleux et par l'enthousiasme, résistent opiniâtrement aux vérités les plus simples, et ne s'échauffent nullement pour des systèmes qui demandent une longue suite de réflexions et de raisonnemens. Le système

(1) Voyez les *Essais de Morale de Bacon*. Il est bon d'observer que ce passage a été supprimé dans la traduction française de ce traité.

de l'athéisme ne peut être le fruit que d'une étude suivie, d'une imagination refroidie par l'expérience et le raisonnement. Le paisible Epicure n'a point troublé la Grèce ; le poëme de Lucrèce n'a pas causé de guerres civiles à Rome. Bodin n'a point été l'auteur de la *Ligue*. Les écrits de Spinosa n'ont pas excité en Hollande les mêmes troubles que les disputes de Gomar et d'Arminius. Hobbes n'a point fait répandre de sang en Angleterre, où, de son temps, le fanatisme religieux fit périr un roi sur l'échafaud.

En un mot, on peut défier les ennemis de la raison humaine de citer un seul exemple qui prouve d'une façon décisive que des opinions purement philosophiques ou directement contraires à la religion, aient jamais causé du trouble dans un état. Les tumultes sont toujours venus des opinions théologiques, parce que les princes et les peuples se sont toujours follement imaginé devoir y prendre part. Il n'y a de dangereuse que cette vaine philosophie que les théologiens ont combinée avec leurs systèmes. C'est à la philosophie corrompue par les prêtres, qu'il appartient de souffler le feu de la discorde, d'in-

viter les peuples à la rébellion, de faire couler des flots de sang. Il n'est point de question théologique qui n'ait fait des maux immenses aux hommes, tandis que tous les écrits des athées, soit anciens, soit modernes, n'ont jamais causé de mal qu'à leurs auteurs, que l'imposture toute-puissante s'est souvent immolés.

Les principes de l'athéisme ne sont point faits pour le peuple, qui communément est sous la tutelle de ses prêtres ; ils ne sont point faits pour ces esprits frivoles et dissipés qui remplissent la société de leurs vices et de leur inutilité ; ils ne sont point faits pour ces ambitieux, ces intrigans, ces esprits remuans qui trouvent leur intérêt à troubler : bien plus, ils ne sont point faits pour un grand nombre de personnes instruites d'ailleurs, qui n'ont que très-rarement le courage de faire complètement divorce avec les préjugés reçus.

Tant de causes se réunissent pour confirmer les hommes dans les erreurs qu'on leur a fait sucer avec le lait, que chaque pas qui les en éloigne leur coûte des peines infinies. Les personnes les plus éclairées tiennent

souvent elles-mêmes par quelque côté aux préjugés universels. L'on se voit, pour ainsi dire, isolé; on ne parle point la langue de la société, quand on est seul de son avis; il faut du courage pour adopter une façon de penser qui n'a que peu d'approbateurs. Dans les pays où les connoissances humaines ont fait quelques progrès et où d'ailleurs l'on jouit communément d'une certaine liberté de penser, on trouvera facilement un grand nombre de déistes ou d'incrédules, qui, contens d'avoir mis sous les pieds les préjugés les plus grossiers du vulgaire, n'osent point remonter jusqu'à la source et citer la divinité même au tribunal de la raison. Si ces penseurs ne restoient point en chemin, la réflexion leur prouveroit bientôt que le dieu qu'ils n'ont point le courage d'examiner est un être aussi nuisible, aussi révoltant pour le bon sens, que tous les dogmes, les mystères, les fables, et les pratiques superstitieuses dont ils ont déjà reconnu la futilité; ils sentiroient, comme on l'a prouvé, que toutes ces choses ne sont que des suites nécessaires des notions primitives que les hommes se font de leur fantôme divin, et qu'en

admettant ce fantôme on n'a plus de raison pour rejeter les inductions que l'imagination doit en tirer. Un peu d'attention montreroit que c'est précisément ce fantôme qui est la vraie cause des maux de la société; que des querelles interminables et des disputes sanglantes, enfantées à chaque instant par la religion et par l'esprit de parti, sont des effets inévitables de l'importance que l'on attache à une chimère toujours propre à mettre les esprits en combustion. En un mot, il est aisé de se convaincre qu'un être imaginaire que l'on peint toujours sous un aspect effrayant, doit agir vivement sur les imaginations et produire tôt ou tard des disputes, de l'enthousiasme, du fanatisme et du délire.

Bien des gens reconnoissent que les extravagances que la superstition fait éclore, sont des maux très-réels; bien des personnes se plaignent des abus de la religion: mais il en est très-peu qui sentent que ces abus et ces maux sont des suites nécessaires des principes fondamentaux de toute religion, qui ne peut être elle-même fondée que sur les notions fâcheuses que l'on est forcé de se faire de la divinité. L'on voit tous les jours

des personnes détrompées de la religion, prétendre néanmoins que cette religion *est nécessaire au peuple*, qui sans cela ne pourroit être contenu. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas dire que le poison est utile au peuple, qu'il est bon de l'empoisonner pour l'empêcher d'abuser de ses forces ? N'est-ce pas prétendre qu'il est avantageux de le rendre absurde, insensé, extravagant ; qu'il lui faut des fantômes propres à lui donner des vertiges, à l'aveugler, à le soumettre à des fanatiques ou à des imposteurs qui se serviront de ses folies pour troubler l'univers ? D'ailleurs, est-il bien vrai que la religion influe sur les mœurs des peuples d'une façon vraiment utile ? Il aisé de voir qu'elle les asservit sans les rendre meilleurs ; elle en fait un troupeau d'esclaves ignorans, que leurs terreurs paniques retiennent sous le joug des tyrans et des prêtres : elle en fait des stupides qui ne connoissent d'autres vertus qu'une aveugle soumission à des pratiques futiles, auxquelles ils attachent bien plus de prix, qu'aux vertus réelles et aux devoirs de la morale qu'on ne leur a jamais fait

connoître. Si cette religion contient par hasard quelques individus timorés, elle ne contient point le plus grand nombre, qui se laisse entraîner aux vices épidémiques dont il est infecté. C'est dans les pays où la superstition a le plus de pouvoir que nous trouverons toujours le moins de mœurs. La vertu est incompatible avec l'ignorance, la superstition, l'esclavage ; des esclaves ne sont contenus que par la crainte des supplices ; des enfans ignorans ne sont intimidés que pour quelques instans par des terreurs imaginaires. Pour former des hommes, pour avoir des citoyens vertueux, il faut les instruire, leur montrer la vérité, leur parler raison, leur faire sentir leurs intérêts, leur apprendre à se respecter eux-mêmes et à craindre la honte, exciter en eux l'idée du véritable *honneur*, leur faire connnoître le prix de la vertu et les motifs de la suivre. Comment attendre ces heureux effets de la religion qui les dégrade, ou de la tyrannie qui ne se propose que de les dompter, de les diviser, de les retenir dans l'abjection ?

Les idées fausses que tant de personnes ont

sur l'utilité de la religion, qu'ils jugent au moins propre à contenir le peuple, viennent elles-mêmes du préjugé funeste, qu'il est des *erreurs utiles* et que des vérités peuvent être dangereuses. Ce principe est le plus propre à éterniser les malheurs de la terre : quiconque aura le courage d'examiner les choses, reconnoîtra sans peine que tous les maux du genre humain sont dus à ses erreurs, et que ces erreurs religieuses doivent être les plus nuisibles de toutes par l'importance qu'on y attache, par l'orgueil qu'elles inspirent aux souverains, par l'abjection qu'elles prescrivent aux sujets, par les frénésies qu'elles excitent chez les peuples : on sera forcé d'en conclure que les erreurs sacrées des hommes sont celles dont l'intérêt des hommes exige la destruction la plus complète, et que c'est principalement à les anéantir que la saine philosophie doit s'attacher. Il n'est point à craindre qu'elle produise ni troubles ni révolutions ; plus la vérité parlera avec franchise, plus elle paroîtra singulière ; plus elle sera simple, moins elle séduira des hommes épris du merveilleux ; ceux même qui la cherchent avec le plus d'ardeur ont une pente irrésistible qui les

porte à vouloir incessamment concilier l'erreur avec la vérité (1).

Voilà, sans doute, pourquoi l'athéisme, dont jusqu'ici les principes n'ont point encore été suffisamment développés, semble alarmer les personnes même les plus dégagées de préjugés. Elles trouvent l'intervalle trop grand entre la superstition vulgaire et l'irréligion absolue : elles croient prendre un sage milieu en composant avec l'erreur, elles rejettent les conséquences en admettant le principe ; elles conservent le fantôme, sans prévoir que, tôt ou tard, il doit produire les mêmes effets et

(1) L'illustre Bayle, qui apprend si bien à douter, dit avec grande raison, qu'*il n'y a qu'une bonne et solide philosophie qui, comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires ; c'est elle seule qui met l'esprit hors de page.* (V. *Pensées diverses*, parag. 21). Lucrèce avoit dit avant lui :

Nunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed NATURÆ species, ratioque.

(V. LUCRET., lib. 1, v. 157).

faire de proche en proche éclore les mêmes folies dans les têtes humaines. La plupart des incrédules et réformateurs ne font qu'élaguer un arbre empoisonné, à la racine duquel ils n'osent porter la coignée : ils ne voient pas que cet arbre reproduira par la suite les mêmes fruits. La théologie ou la religion seront en tout temps des amas de matières combustibles ; couvées dans l'imagination des hommes, elles finissent toujours par causer des embrasemens. Tant que le sacerdoce aura le droit d'infecter la jeunesse, de l'habituer à trembler devant des mots, d'alarmer les nations au nom d'un dieu terrible, le fanatisme sera le maître des esprits, l'imposture à volonté portera le trouble dans les états. Le fantôme le plus simple, perpétuellement alimenté, modifié, exagéré par l'imagination des hommes, deviendra peu à peu un colosse assez puissant pour renverser toutes les têtes et culbuter des empires. Le déisme est un système auquel l'esprit humain ne peut pas long-temps s'arrêter ; fondé sur une chimère, on le verra tôt ou tard dégénérer en une superstition absurde et dangereuse.

On rencontre beaucoup d'incrédules et de

déistes dans les pays où règne la liberté de penser; c'est-à-dire, où la puissance civile a su contrebalancer le pouvoir de la superstition. Mais on trouve surtout des athées dans les nations où la superstition, secondée par l'autorité souveraine, fait sentir la pesanteur de son joug, et abuse impudemment de son pouvoir illimité (1). En effet, lorsque dans ces sortes de contrées la science, les talens, les germes de la réflexion ne sont point entièrement étouffés, la plupart des hommes qui pensent, révoltés des abus crians de la religion, de ses folies multipliées, de la corruption et de la tyrannie de ses prêtres, des chaî-

(1) Les athées sont, dit-on, plus rares en Angleterre et dans les pays protestans, où la tolérance est établie, que dans les pays catholiques romains, où les princes sont communément intolérans et ennemis de la liberté de penser. Au Japon, en Turquie, en Italie, et surtout à Rome, on rencontre beaucoup d'athées. Plus la superstition a de pouvoir, plus elle révolte les esprits qu'elle n'a pu écraser. C'est d'Italie que sont sortis *Jordano*, *Bruno*, *Campanella*, *Vanini*, etc. Il y a tout lieu de croire que sans les persécutions et les mauvais traitemens des chefs de la synagogue, *Spinosa* n'eût peut-être jamais imaginé son système. L'on

nes qu'elle impose, croient avec raison ne pouvoir jamais trop s'éloigner de ses principes ; le dieu qui sert de base à une telle religion, leur devient aussi odieux que la religion elle-même ; si celle-ci les opprime, ils s'en prennent au dieu ; ils sentent qu'un dieu terrible, jaloux, vindicatif, veut être servi par des ministres cruels ; par conséquent ce dieu devient un objet détestable pour toutes les âmes honnêtes et éclairées, dans lesquelles se trouve toujours l'amour de l'équité, de la liberté, de l'humanité, et l'indignation contre la tyrannie. L'oppression donne du ressort à l'âme ; elle force d'examiner de près la cause

peut encore présumer que les horreurs produites en Angleterre par le fanatisme, qui coûtèrent la vie à Charles I, ont poussé *Hobbes* à l'athéisme. L'indignation qu'il conçut pour le pouvoir des prêtres, lui suggéra peut-être aussi ses principes si favorables au pouvoir absolu des rois. Il crut qu'il etoit plus expédient pour un état d'avoir un seul despote civil, souverain de la religion même, que d'avoir une foule de tyrans spirituels, toujours prêts à troubler. Spinosa, séduit par les idées de Hobbes, est tombé dans la même erreur dans son *Tractatus theologico-politicus*, ainsi que dans son Traité *de Jure ecclesiasticorum*.

de ses maux; le malheur est un aiguillon puissant qui tourne les esprits du côté de la vérité. Combien la raison irritée ne doit-elle pas être redoutable au mensonge! elle lui arrache son masque; elle le poursuit jusque dans ses derniers retranchemens; elle jouit au moins intérieurement de sa confusion.

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'athéisme : ce système peut-il être dangereux? Peut-il être embrassé par le vulgaire?

Ces réflexions et ces faits nous fourniront de quoi répondre à ceux qui nous demandent quel intérêt les hommes ont de ne point admettre un dieu? Les tyrannies, les persécutions, les violences sans nombre que l'on exerce au nom de ce dieu; l'abrutissement et l'esclavage dans lesquels ses ministres plongent partout les peuples; les disputes sanglantes que ce dieu fait éclore; le nombre de

malheureux dont son idée funeste remplit le monde, ne sont-ils donc point des motifs assez forts, assez intéressans pour déterminer tout homme sensible et capable de penser, à examiner les titres d'un être qui fait tant de mal aux habitans de la terre?

Un théiste, très-estimable par ses talens, demande *s'il peut y avoir d'autre cause que la mauvaise humeur qui puisse faire des athées* (1)? Oui, lui dirai-je, il y a d'autres causes; il y a le désir de connoître des vérités intéressantes; il y a le puissant intérêt

(1) Voyez *Milord Schaftsbury*, dans sa *Lettre sur l'Enthousiasme*. Le docteur Spencer dit que « c'est par une ruse du démon, qui s'efforce de » rendre la divinité haïssable, qu'elle nous est re- » présentée sous des traits révoltans, qui la rendent » semblable à la tête de Méduse; en sorte que les » hommes sont quelquefois forcés de se jeter dans » l'athéisme, pour se débarrasser de ce démon fâ- » cheux ». Mais l'on pourroit dire au docteur Spencer, que ce *démon qui s'efforce de rendre la divinité haïssable*, c'est l'intérêt du clergé, qui fut, en tout temps et en tout pays, d'effrayer les hommes pour en faire des esclaves et des instrumens de ses passions. Un dieu qui ne feroit point trembler ne seroit d'aucune utilité pour les prêtres,

de savoir à quoi s'en tenir sur l'objet que l'on nous annonce comme le plus important pour nous ; il y a la crainte de se tromper sur un être qui s'occupe des opinions des hommes, et qui ne souffre pas que l'on se trompe sur son compte. Mais quand ces motifs ou ces causes ne subsisteroient pas, l'indignation, ou, si l'on veut, *la mauvaise humeur,* ne sont-elles pas des causes légitimes, des motifs honnêtes et puissans pour examiner de près les prétentions et les droits d'un tyran invisible, au nom duquel on commet tant de crimes sur la terre ? Tout homme qui pense, qui sent, qui a du ressort dans l'âme, peut-il donc s'empêcher de prendre de l'humeur contre un despote farouche, qui est visiblement le prétexte et la source de tous les maux dont le genre humain est assailli de toutes parts ? N'est-ce pas ce dieu fatal qui est à la fois la cause et le prétexte du joug de fer qui l'opprime, de l'asservissement où il vit, de l'aveuglement qui le couvre, de la superstition qui l'avilit, des pratiques insensées qui le gênent, des querelles qui le divisent, des violences qu'il éprouve ? Toute âme en qui l'humanité n'est point éteinte, ne doit-elle pas s'irriter contre

un fantôme que l'on ne fait parler en tout pays que comme un tyran capricieux, inhumain, déraisonnable?

A des motifs si naturels, nous en joindrons de plus pressans encore, de plus personnels à tout homme qui réfléchit. En est-il un plus fort que la crainte importune que doit faire naître et alimenter sans cesse dans l'esprit de tout raisonneur conséquent l'idée d'un dieu bizarre, si sensible qu'il s'irrite même de ses pensées les plus secrètes, que l'on peut offenser sans le savoir, et à qui l'on n'est jamais sûr de plaire, qui d'ailleurs n'est astreint à aucunes des règles de la justice ordinaire, qui ne doit rien aux foibles ouvrages de ses mains, qui permet que ses créatures aient des penchans malheureux, qui leur donne la liberté de les suivre, afin d'avoir la satisfaction odieuse de les punir des fautes qu'il leur permet de commettre? Quoi de plus raisonnable et de plus juste que de constater l'existence, l'essence, les qualités et les droits d'un juge si sévère qu'il vengera sans terme les délits d'un moment? Ne seroit-ce pas le comble de la folie que de porter sans inquiétude, comme font la plupart des mortels, le

joug accablant d'un dieu toujours prêt à les écraser dans sa fureur ? Les qualités affreuses dont la divinité est défigurée par les imposteurs qui annoncent ses décrets, forcent tout être raisonnable à la repousser de son cœur, à secouer son joug détesté, à nier l'existence d'un dieu que l'on rend haïssable par la conduite qu'on lui prête, à se moquer d'un dieu que l'on rend ridicule par les fables qu'on en débite en tout pays. S'il existoit un dieu jaloux de sa gloire, le crime le plus propre à l'irriter seroit sans doute le blasphème de ces fourbes qui le peignent sans cesse sous les traits les plus révoltans; ce dieu devroit être bien plus offensé contre ses affreux ministres, que contre ceux qui nient son existence. Le fantôme que le superstitieux adore, en le maudissant au fond de son cœur, est un objet si terrible, que tout sage qui le médite, est obligé de lui refuser ses hommages, de le haïr, de préférer l'anéantissement à la crainte de tomber dans ses cruelles mains. *Il est affreux,* nous crie le fanatique, *de tomber entre les mains du dieu vivant;* pour n'y point tomber, l'homme qui pense mûrement se jetera dans les bras de la nature; et c'est là seulement qu'il trouvera un asile sûr contre

toutes les chimères inventées par le fanatisme et l'imposture ; c'est là qu'il trouvera un port assuré contre les orages continuels que les idées surnaturelles produisent dans les esprits.

Le déiste ne manquera pas de lui dire que dieu n'est point tel que la superstition le dépeint. Mais l'athée lui répondra que la superstition elle-même, et toutes les notions absurdes et nuisibles qu'elle fait naître, ne sont que des corollaires des principes obscurs et faux que l'on se fait de la divinité ; que son incompréhensibilité suffit pour autoriser les absurdités et les mystères incompréhensibles que l'on en dit ; que ces absurdités mystérieuses découlent nécessairement d'une chimère absurde qui ne peut enfanter que d'autres chimères que l'imagination égarée des mortels fera incessamment pulluler. Il faut anéantir cette chimère fondamentale pour assurer son repos, pour connoître ses vrais rapports et ses devoirs, pour se procurer la sérénité de l'âme sans laquelle il n'est point de bonheur sur la terre. Si le dieu du superstitieux est révoltant et lugubre, le dieu du théiste sera toujours un être contradictoire qui deviendra funeste, quand on voudra le

méditer, ou dont l'imposture ne manquera pas tôt ou tard d'abuser. La nature seule et les vérités qu'elle nous découvre, sont capables de donner à l'esprit et au cœur une assiette que le mensonge ne puisse point ébranler.

Répondons encore à ceux qui répètent sans cesse que l'intérêt des passions conduit seul à l'athéisme, et que c'est la crainte des châtimens à venir qui détermine des hommes corrompus à faire des efforts pour anéantir le juge qu'ils ont des raisons de redouter. On conviendra sans peine que ce sont les passions et les intérêts des hommes qui les poussent à faire des recherches ; sans intérêt, nul homme n'est tenté de chercher ; sans passion, nul homme ne cherchera vivement. Il s'agit donc d'examiner ici si les passions et les intérêts qui déterminent quelques penseurs à discuter les droits des dieux sont légitimes ou non. Nous venons d'exposer ces intérêts, et nous avons trouvé que tout homme sensé trouvoit dans ses inquiétudes et ses craintes des motifs raisonnables pour s'assurer s'il est nécessaire de passer sa vie dans des transes continuelles. Dira-t-on qu'un malheureux injustement con-

damné à gémir dans les fers, n'est pas en droit de désirer de les briser, ou de prendre les moyens de s'affranchir de sa prison et des supplices qui le menacent à chaque instant? Prétendra-t-on que sa passion pour la liberté n'a rien de légitime, et qu'il fait tort aux compagnons de sa misère en se dérobant lui-même aux coups de la tyrannie, et en leur fournissant des secours pour s'y soustraire? Un incrédule est-il donc autre chose qu'un échappé de la prison universelle, où l'imposture tyrannique retient tous les mortels? Un athée qui écrit n'est-il pas un échappé qui fournit, à ceux de ses associés assez courageux pour le suivre, les moyens de se soustraire aux terreurs qui les menacent (1)?

(1) Les prêtres répètent sans cesse que c'est l'orgueil, la vanité, le désir de se distinguer du commun des hommes, qui déterminent à l'incrédulité. Ils font en cela comme les grands, qui traitent d'*insolens* tous ceux qui refusent de ramper devant eux. Tout homme sensé ne seroit-il pas en droit de demander à un prêtre : Où est ta supériorité en matière de raisonnement? Quel motif puis-je avoir de soumettre ma raison à ton délire? D'un autre côté, ne peut-on pas dire aux prêtres que

Nous conviendrons encore que souvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence et même la légèreté d'esprit peuvent conduire à l'irréligion ou à l'incrédulité ; mais on peut être libertin, irréligieux et faire parade d'incrédulité sans être un athée pour cela. Il y a de la différence, sans doute, entre ceux que le raisonnement conduit à l'irréligion, et ceux qui ne rejettent ou ne méprisent la religion, que parce qu'ils la regardent comme un objet lugubre ou un frein incommode. Bien des gens renoncent aux préjugés reçus par vanité ou sur parole : ces prétendus esprits forts n'ont rien examiné par eux-mêmes ; ils s'en rapportent à d'autres qu'ils

c'est l'intérêt qui les fait prêtres ; que c'est l'intérêt qui les rend théologiens ; que c'est l'intérêt de leurs passions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition, etc., qui les attache à leurs systèmes, dont seuls ils retirent les fruits ? Quoi qu'il en soit, les prêtres, contens d'exercer leur empire sur le vulgaire, devroient permettre aux hommes qui pensent de ne point fléchir le genou devant leurs vaines idoles. Tertullien a dit : *Quis enim philosophum sacrificare compellit ?*

(V. Tertul., apolog. cap. 46.)

supposent avoir pesé les choses plus mûrement. Ces sortes d'incrédules n'ont donc point d'idées certaines; peu capables de raisonner par eux-mêmes, à peine sont-ils en état de suivre les raisonnemens des autres. Ils sont irréligieux de la même manière que la plupart des hommes sont religieux, c'est-à-dire par la crédulité comme le peuple, ou par intérêt comme le prêtre. Un voluptueux, un débauché enseveli dans la crapule, un ambitieux, un intrigant, un homme frivole et dissipé, une femme déréglée, un bel esprit à la mode sont-ils donc des personnages bien capables de juger d'une religion qu'ils n'ont point approfondie, de sentir la force d'un argument, d'embrasser l'ensemble d'un système? S'ils entrevoient quelquefois de foibles lueurs de vérité au milieu du nuage des passions qui les aveugle, elles ne laissent en eux que des traces passagères, aussitôt effacées que reçues. Les hommes corrompus n'attaquent les dieux que lorsqu'ils les croient ennemis de leurs passions (1). L'homme de bien les attaque, parce qu'il

(1) Arrien dit que lorsque les hommes s'imaginent que les dieux sont contraires à leurs passions,

les trouve ennemies de la vertu, nuisibles à son bonheur, contraires à son repos, funestes au genre humain.

Lorsque notre volonté est poussée par des motifs cachés et compliqués, il est très-difficile de démêler ce qui la détermine; un méchant homme peut être conduit à l'irréligion ou à l'athéisme par des motifs qu'il n'ose s'avouer: il peut se faire illusion à lui-même, et ne suivre que l'intérêt de ses passions, en croyant chercher la vérité; la crainte d'un dieu vengeur le déterminera peut-être à nier son existence sans beaucoup d'examen, uniquement parce qu'elle lui est incommode. Cependant les passions rencontrent quelquefois juste; un grand intérêt nous porte à examiner les choses de plus près; il peut

ils les maudissent et renversent leurs autels. Plus les sentimens d'un athée sont hardis et paroissent étranges et suspects aux autres hommes, plus il devroit être scrupuleux observateur de ses devoirs, s'il ne veut pas que ses mœurs *calomnient* son système, qui, dûment approfondi, fera sentir la certitude et la nécessité de la morale, que toutes les religions tendent à rendre problématique ou à corrompre.

souvent faire découvrir la vérité à celui-même qui la cherche le moins, ou qui ne vouloit que s'endormir et se tromper. Il en est d'un homme pervers qui rencontre la vérité, comme de celui qui pour fuir un danger imaginaire, trouveroit sur son chemin un serpent dangereux qu'il écraseroit en courant : il fait par hasard et, pour ainsi dire, sans dessein, ce qu'un homme moins troublé eût fait de propos délibéré. Un méchant qui craint son dieu et qui veut se soustraire à lui, peut très-bien découvrir l'absurdité des notions qu'on lui donne, sans découvrir pour cela que ces mêmes notions ne changent rien à l'évidence et à la nécessité de ses devoirs.

Il faut être désintéressé pour juger sainement des choses ; il faut avoir des lumières et de la suite dans l'esprit pour saisir un grand système. Il n'appartient qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'existence d'un dieu et les principes de toute religion ; il n'appartient qu'à l'homme instruit de la nature et de ses voies, d'embrasser, avec connoissance de cause, le système de la nature. Le méchant et l'ignorant sont incapables

de juger avec candeur; l'homme honnête et vertueux est seul juge compétent dans une si grande affaire. Que dis-je! N'est-il pas alors dans le cas de désirer l'existence d'un dieu rémunérateur de la bonté des hommes: s'il renonce à ces avantages que sa vertu le mettroit en droit d'espérer, c'est qu'il les trouve imaginaires, ainsi que le rémunérateur qu'on lui annonce, et qu'en réfléchissant au caractère de ce dieu, il est forcé de reconnoître que l'on ne peut point compter sur un despote capricieux, et que les indignités et les folies auxquelles il sert de prétexte, surpassent infiniment les chétifs avantages qui peuvent résulter de sa notion. En effet, tout homme qui réfléchit s'aperçoit bientôt que pour un mortel timide dont ce dieu retient les foibles passions, il en est des millions qu'il ne peut retenir, et dont au contraire il excite les fureurs; que pour un seul qu'il console, il en est des milliers qu'il consterne, qu'il afflige, qu'il force de gémir; en un mot, il trouve que contre un enthousiaste inconséquent que ce dieu, qu'il croit bon, rend heureux, il porte la discorde, le

carnage et l'affliction dans de vastes contrées ; et plonge des peuples entiers dans la douleur et dans les larmes.

Quoi qu'il en soit, ne nous enquérons point des motifs qui peuvent déterminer un homme à embrasser un système : examinons ce système, assurons-nous s'il est vrai; et si nous le trouvons fondé sur la vérité, nous ne pourrons jamais l'estimer dangereux. C'est toujours le mensonge qui nuit aux hommes : si l'erreur est visiblement la source unique de leurs maux, la raison en est le vrai remède. Ne nous informons pas davantage de la conduite de l'homme qui nous présente un système ; ses idées, comme on l'a dit déjà, peuvent être très-saines, quand même ses actions seroient très-dignes de blâme. Si le système de l'athéisme ne peut rendre pervers celui qui ne l'est pas par son tempérament, il ne peut rendre bon celui qui ne connoît point d'ailleurs les motifs qui devroient le porter au bien. Au moins avons-nous prouvé que le superstitieux, quand il a des passions fortes et un cœur dépravé, trouve dans sa religion même mille prétextes de plus que l'athée, pour nuire à l'espèce humaine. Celui-ci n'a pas au moins

le manteau du zèle pour couvir sa vengeance, ses emportemens, ses fureurs; l'athée n'a pas la faculté d'expier, à prix d'argent, ou à l'aide de quelques cérémonies, les outrages qu'il fait à la société; il n'a pas l'avantage de pouvoir se réconcilier avec son dieu, et, par quelques pratiques aisées, de calmer les remords de sa conscience inquiète; si le crime n'a point amorti tout sentiment dans son cœur, il est forcé de porter toujours au-dedans de lui-même un juge inexorable qui, sans cesse, lui reproche une conduite odieuse qui le force de rougir, de se haïr lui-même, de craindre les regards et les ressentimens des autres. Le superstitieux, s'il est méchant, se livre au crime avec remords; mais sa religion lui fournit bientôt les moyens de s'en débarrasser, savie n'estcommunément qu'une longue chaîne de fautes et de regrets, de péchés et d'expiations; bien plus, il commet souvent, comme on a vu, des crimes plus grands pour expier les premiers: dépourvu d'idées fixes sur la morale, il s'accoutume à ne regarder comme des fautes, que ce que les ministres et les interprètes de son dieu lui défendent; il prend pour des vertus, ou pour

des moyens d'effacer ses forfaits, les actions les plus noires que, souvent, on lui dit être agréables à ce dieu. C'est ainsi qu'on a vu des fanatiques expier par des persécutions atroces leurs adultères, leurs infamies, leurs guerres injustes, leurs usurpations, et, pour se laver de leurs iniquités, se baigner dans le sang des superstitieux dont l'entêtement faisoit des victimes et des martyrs.

Un athée, s'il a bien raisonné, s'il a consulté sa nature, a des principes plus sûrs et toujours plus humains que le superstitieux: sa religion, ou sombre ou enthousiaste, conduit toujours celui-ci, soit à la folie, soit à la cruauté. Jamais on n'enivrera l'imagination d'un athée au point de lui faire croire que des violences, des injustices, des persécutions, des assassinats, sont des actions vertueuses ou légitimes. Nous voyons tous les jours que la religion, ou la cause du ciel, aveugle des personnes humaines, équitables et sensées sur toute autre matière, au point de leur faire un devoir de traiter avec la dernière barbarie des hommes qui s'écartent de leur façon de penser. Un hérétique, un incrédule, cessent d'être des hommes aux yeux des superstitieux.

Toutes les sociétés, infectées du venin de la religion, nous offrent des exemples sans nombre d'assassinats juridiques que les tribunaux commettent sans scrupules et sans remords ; des juges, équitables sur toute autre matière, ne le sont plus, dès qu'il s'agit des chimères théologiques ; en se baignant dans le sang, ils croient se conformer aux vues de la divinité. Presque partout, les lois subordonnées à la superstition se rendent complices de ses fureurs ; elles légitiment ou transforment en devoirs les cruautés les plus contraires aux droits de l'humanité (1). Tous ces vengeurs de la religion, qui, de gaîté de cœur, par pitié, par devoir, lui immolent les victimes qu'elle leur désigne, ne sont-ils pas des aveugles ? ne sont-ils pas des tyrans qui ont l'injustice de violer la pensée, qui ont la folie de croire que l'on peut

(1) Le président de Grammont rapporte, avec une satisfaction vraiment digne d'un cannibale, les détails du supplice de *Vanini*, brûlé à Toulouse, quoiqu'il eût désavoué les opinions dont il étoit accusé. Ce président va jusqu'à trouver mauvais les cris et les hurlemens que les tourmens arrachèrent à cette malheureuse victime de la cruauté religieuse.

l'enchaîner? Ne sont-ils pas des fanatiques à qui la loi, dictée par des préjugés inhumains, impose la nécessité de devenir des bêtes féroces? Tous ces souverains qui, pour venger le ciel, tourmentent et persécutent leurs sujets, et sacrifient des victimes humaines à la méchanceté de leurs dieux antropophages, ne sont-ils pas des hommes que le zèle religieux convertit en des tigres? Ces prêtres, si soigneux du salut des âmes, qui forcent insolemment le sanctuaire de la pensée, afin de trouver dans les opinions de l'homme des motifs pour lui nuire, ne sont-ils pas des fourbes odieux et des perturbateurs du repos des esprits, que la religion honore et que la raison déteste? Quels scélérats plus odieux aux yeux de l'humanité, que ces infâmes *inquisiteurs*, qui, par l'aveuglement des princes, jouissent de l'avantage de juger leurs propres ennemis et de les livrer aux flammes? Cependant la superstition des peuples les respecte et la faveur des rois les comble de bienfaits. Enfin mille exemples ne nous prouvent-ils pas que la religion a partout produit et justifié les horreurs les plus étranges? N'a-t-elle pas mille fois armé les mains des hommes

de poignards homicides, déchaîné des passions bien plus terribles encore que celles qu'elle prétendoit contenir, brisé pour les mortels les nœuds les plus sacrés? Sous prétexte de devoir, de foi, de piété, de zèle, n'a-t-elle pas favorisé la cruauté, la cupidité, l'ambition, la tyrannie? La cause de dieu n'a-t-elle pas mille fois légitimé le meurtre, la perfidie, le parjure, la rébellion, le régicide? Ces princes qui, souvent, se sont faits les vengeurs du ciel et les licteurs de la religion, n'en ont-ils pas été cent fois les victimes déplorables? En un mot, le nom de dieu n'a-t-il pas été le signal des plus tristes folies et des attentats les plus affreux? Les autels de tous les dieux n'ont-ils point partout nagé dans le sang; et, sous quelque forme que l'on ait montré la divinité, ne fut-elle pas en tout temps la cause ou le prétexte de la violation la plus insolente des droits de l'humanité (1)?

(1) Il est bon de remarquer que la religion des chrétiens, qui se vante de donner aux hommes les idées les plus justes de la divinité; qui, toutes les fois qu'on l'accuse d'être turbulente et sanguinaire, ne montre son dieu que du côté de la bonté et de la miséricorde; qui se glorifie d'a-

Jamais un athée, tant qu'il jouira de son bon sens, ne se persuadera que de semblables actions puissent être justifiées; jamais il ne voir enseigné la morale la plus pure; qui prétend établir à jamais la concorde et la paix entre ceux qui la professent, a causé plus de divisions, de disputes, de guerres civiles et politiques, de crimes de toute espèce, que toutes les autres religions du monde réunies. On nous dira, peut-être, que les progrès des lumières empêchera cette superstition de produire par la suite des effets aussi fâcheux que ceux qu'elle a produits autrefois : nous répondrons que le fanatisme sera toujours également dangereux, ou que la cause n'étant point ôtée, les effets seront toujours les mêmes. Ainsi, tant que la superstition sera considérée et aura du pouvoir, il y aura des disputes, des persécutions, des inquisitions, des régicides, des troubles, etc. Tant que les hommes seront assez insensés pour regarder la religion comme la chose la plus importante pour eux, les ministres de la religion seront les maîtres de tout confondre sur la terre, sous prétexte des intérêts de la divinité, qui ne seront jamais que leurs propres intérêts. L'église chrétienne n'auroit qu'une façon de se laver des accusations qu'on lui fait d'être intolérante ou cruelle; ce seroit de déclarer solennellement *qu'il n'est point permis de persécuter ou de nuire pour des opinions*. Mais c'est ce que ses ministres ne diront jamais.

pourra croire que celui qui les commet puisse être un homme estimable ; il n'y a qu'un superstitieux à qui son aveuglement fait oublier les principes les plus évidens de la morale, de la nature, de la raison, qui puisse imaginer que les attentats les plus destructeurs sont des vertus. Si l'athée est un pervers, il sait au moins qu'il fait mal ; ni son prêtre ni son dieu ne lui persuaderont pas qu'il fait bien, et, quelque crime qu'il se permette, ils ne pourront jamais excéder ceux que la superstition fait commettre sans scrupule à ceux qu'elle enivre de ses fureurs, ou à qui elle montre ses crimes même comme des expiations et des actions méritoires.

Ainsi l'athée, quelque méchant qu'on le suppose, ne sera tout au plus que sur la même ligne que le dévot, que sa religion encourage souvent au crime qu'elle transforme en vertu. Quant à la conduite, s'il est débauché, voluptueux, intempérant, adultère, l'athée ne diffère en rien du superstitieux le plus crédule, qui souvent à sa crédulité sait allier des vices et des crimes que ses prêtres lui pardonneront toujours, pourvu qu'il rende hommage à leur pouvoir. S'il est dans l'Indostan,

ses bramines le laveront dans le Gange en récitant des prières. S'il est juif, en faisant des offrandes, ses péchés seront effacés. S'il est au Japon, il en sera quitte pour des pèlerinages. S'il est mahométan, il sera réputé saint pour avoir visité le tombeau de son prophète. S'il est chrétien, il priera, il jeûnera, il se prosternera aux pieds de ses prêtres pour leur confesser ses fautes; ceux-ci l'absolveront au nom du très-haut, lui vendront les indulgences du ciel, mais jamais ils ne le blâmeront des crimes qu'il aura commis pour eux.

On nous dit tous les jours que la conduite indécente ou criminelle des prêtres et de leurs sectateurs ne prouve rien contre la bonté du système religieux : pourquoi ne diroit-on pas la même chose de la conduite d'un athée qui, comme on l'a déjà prouvé, peut avoir une morale très-bonne et très-vraie, même en suivant une conduite déréglée? S'il falloit juger les opinions des hommes d'après leur conduite, quelle est la religion qui soutiendroit cette épreuve? Examinons donc les opinions de l'athée sans approuver sa conduite; adoptons sa façon de penser, si nous la jugeons vraie, utile, raisonnable; rejetons sa façon d'agir,

si nous la trouvons blâmable. A la vue d'un ouvrage rempli de vérités, nous ne nous embarrassons pas des mœurs de l'ouvrier. Qu'importe à l'univers que Newton ait été sobre ou intempérant, chaste ou débauché? Il ne s'agit pour nous que de savoir s'il a bien raisonné, si ses principes sont sûrs, si les parties de son système sont liées, si son ouvrage renferme plus de vérités démontrées que d'idées hasardées. Jugeons de même les principes d'un athée; s'ils sont étranges et inusités, c'est une raison de les examiner avec plus de rigueur; s'il a dit vrai, s'il a démontré, que l'on se rende à l'évidence; s'il s'est trompé quelque part, que l'on distingue le vrai du faux : mais que l'on ne tombe point dans le préjugé trop commun, qui, pour une erreur dans les détails, fait rejeter une foule de vérités incontestables. L'athée, quand il se trompe, a sans doute autant de droit de rejeter ses fautes sur la fragilité de sa nature, que le superstitieux. Un athée peut avoir des vices et des défauts, il peut mal raisonner; mais au moins ses erreurs n'auront jamais les conséquences des nouveautés religieuses; elles n'allumeront point comme elles le feu de la discorde au sein

des nations; l'auteur ne justifiera pas ses vices et ses égaremens par la religion ; il ne prétendra point à l'infaillibilité, comme ces théologiens superbes qui attachent la sanction divine à leurs folies, et qui supposent que le ciel autorise les sophismes, les mensonges et les erreurs qu'ils se croient obligés de répandre sur la terre.

On nous dira peut-être que le refus de croire à la divinité rompt un des plus puissans liens de la société, en faisant disparoître la sainteté des sermens. Je réponds que le parjure n'est point rare dans les nations les plus religieuses, ni dans les personnes qui se vantent d'être le plus convaincues de l'existence des dieux. Diagoras, de superstitieux qu'il étoit, devint, dit-on, athée, en voyant que les dieux n'avoient point foudroyé un homme qui les avoit pris à témoin d'une fausseté. Sur ce principe que d'athées devroient se former parmi nous! De ce qu'on a fait un être invisible et inconnu dépositaire des engagemens des hommes, nous ne voyons pas que leurs engagemens et leurs pactes les plus solennels en soient plus solides pour cette vaine formalité. C'est vous surtout que j'en

atteste, conducteurs des nations ! Ce dieu dont vous vous dites les images, dont vous prétendez tenir le droit de commander; ce dieu que vous rendez si souvent le témoin de vos sermens, le garant de vos traités; ce dieu dont vous assurez que vous craignez les jugemens, vous en impose-t-il beaucoup, dès qu'il s'agit de l'intérêt le plus futile? Observez-vous religieusement ces engagemens si sacrés que vous avez contractés avec vos alliés, avec vos sujets? Princes ! qui à tant de religion joignez souvent si peu de probité, je vois que la force de la vérité vous accable; à cette demande vous rougissez, sans doute; et vous êtes contraints d'avouer que vous vous jouez également et des dieux et des hommes. Que dis-je ! la religion elle-même ne vous dispense-t-elle pas souvent de vos sermens? Ne vous prescrit-elle pas d'être perfides, de violer la foi jurée, quand il s'agit surtout de ses intérêts sacrés; ne vous dispense-t-elle pas de garder vos engagemens avec ceux qu'elle condamne? Après vous avoir rendus vous-mêmes et perfides et parjures, ne s'est-elle pas quelquefois arrogé le droit d'absoudre vos sujets des sermens qui

les lioient à vous (1)? Si nous considérons attentivement les choses, nous verrons que sous de tels chefs la religion et la politique sont de véritables écoles de parjure. Aussi les fripons de tous états ne reculent jamais quand il s'agit d'attester le nom de dieu dans les fraudes les plus manifestes, et pour les plus vils intérêts. A quoi servent donc les sermens? Ce sont des piéges auxquels la simplicité seule pourroit se laisser prendre; les sermens sont partout de vaines formalités; ils n'en impo-

(1) C'est une maxime constamment reçue dans la religion catholique romaine, c'est-à-dire dans la secte du christianisme et la plus superstitieuse et la plus nombreuse, *que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques*. Le concile général de Constance l'a ainsi décidé, quand, malgré le sauf-conduit de l'empereur, il fit brûler Jean Hus et Jérôme de Prague. Le pontife romain a, comme on sait, le droit de relever ses sectaires de leurs sermens et de leurs vœux; ce même pontife s'est souvent arrogé le droit de déposer les rois, et d'absoudre leurs sujets du serment de fidélité.

Il est très-singulier que les sermens soient prescrits par les lois des nations qui professent la religion chrétienne, tandis que le Christ les a formellement défendus.

sent point aux scélérats, et n'ajoutent rien aux engagemens des âmes honnêtes, qui, même sans sermens, n'eussent point eu la témérité de les violer. Un superstitieux parjure et perfide n'a, sans doute, aucun avantage sur un athée qui manqueroit à ses promesses; l'un et l'autre ne méritent pas plus la confiance de leurs concitoyens ni l'estime des gens de bien : si l'un ne respecte pas son dieu qu'il croit, l'autre ne respecte ni sa raison, ni sa réputation, ni l'opinion publique, auxquelles tout homme sensé ne peut refuser de croire (1).

On a souvent demandé s'il y avoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, et si un peuple uniquement composé d'athées pourroit subsister? Quoique puissent en dire quelques spéculateurs, il ne paroît pas vraisemblable qu'il y ait sur notre globe un peuple nombreux qui n'ait aucune idée de quelque puissance invisible à qui il donne des marques

(1) « Un serment, dit Hobbes, n'ajoute rien à » l'obligation ; il ne fait qu'augmenter dans l'ima- » gination de celui qui jure, la crainte de violer un » engagement qu'il seroit obligé de tenir même » sans aucun serment ».

de respect et de soumission (1). L'homme, en tant qu'il est un animal craintif et ignorant, devient nécessairement superstitieux dans ses malheurs : ou il se fait un dieu pour lui-même, ou il admet le dieu que d'autres veulent lui donner. Il ne paroît donc pas que l'on puisse raisonnablement supposer qu'il y ait un peuple sur la terre totalement étranger à la notion de quelque divinité. L'un nous montrera le soleil ou la lune et les étoiles ; l'autre nous montrera la mer, des lacs, des

(1) On a quelquefois cru que la nation chinoise étoit athée ; mais cette erreur est due à des missionnaires chrétiens accoutumés à traiter d'athées ceux qui n'ont pas des opinions semblables aux leurs sur la divinité. Il paroît constant que le peuple chinois est très-superstitieux ; mais qu'il est gouverné par des chefs qui ne le sont nullement, sans pourtant être athées pour cela. Si l'empire de la Chine est aussi florissant qu'on le dit, il fournit au moins une preuve très-forte, que ceux qui gouvernent n'ont pas besoin d'être superstitieux pour bien gouverner des peuples qui le sont.

On prétend que les Groenlandois n'ont aucune idée de la divinité. Cependant la chose est difficile à croire d'une nation si sauvage et si maltraitée par la nature.

rivières qui lui fournissent sa subsistance ; des arbres qui lui donnent un asile contre l'inclémence de l'air ; un autre nous montrera une roche d'une forme bizarre, une montagne élevée, un volcan qui souvent l'étonne ; un autre vous présentera son crocodile dont il craint la malignité, son serpent dangereux, le reptile auquel il attribue sa bonne ou sa mauvaise fortune. Enfin, chaque homme vous fera voir avec respect son *fétiche* ou son dieu domestique et tutélaire.

Mais de l'existence de ses dieux, le sauvage n'en tire pas les mêmes inductions que l'homme policé ; un peuple sauvage ne croit pas devoir beaucoup raisonner de ses divinités ; il n'imagine pas qu'elles doivent influer sur ses mœurs ni fortement occuper sa pensée : content d'un culte grossier, simple, extérieur, il ne croit pas que ces puissances invisibles s'embarrassent de sa conduite à l'égard de ses semblables ; en un mot, il ne lie pas sa morale à sa religion. Cette morale est grossière, comme le peut être celle de tout peuple ignorant ; elle est proportionnée à ses besoins, qui sont en petit nombre ; elle est souvent déraisonnable, parce qu'elle est le fruit de

l'ignorance, de l'inexpérience et des passions peu contraintes d'hommes, pour ainsi dire, dans l'enfance. Ce n'est que dans une société nombreuse, fixée et civilisée que les besoins, venant à se multiplier et les intérêts à se croiser, l'on est obligé de recourir à des gouvernemens, à des lois, à des cultes publics, à des systèmes uniformes de religion, pour maintenir la concorde: c'est alors que les hommes rapprochés raisonnent, combinent leurs idées, ráffinent et subtilisent leurs notions : c'est alors que ceux qui les gouvernent se servent de la crainte des puissances invisibles pour les contenir, pour les rendre dociles, pour les forcer d'obéir et de vivre en paix. C'est ainsi que peu à peu la morale et la politique se trouvent liées au système religieux. Les chefs des nations, souvent superstitieux eux-mêmes, peu éclairés sur leurs propres intérêts, peu versés dans la saine morale, peu instruits des vrais mobiles du cœur humain, croient avoir tout fait pour leur propre autorité, ainsi que pour le bien-être et le repos de la société, en rendant leurs sujets superstitieux, en les menaçant de leurs fantômes invisibles, en les traitant comme des enfans que l'on ap-

paise par des fables et des chimères. A l'aide de ces merveilleuses inventions, dont les chefs et les guides des nations sont souvent eux mêmes les dupes, et qui se transmettent d'une race à l'autre, les souverains sont dispensés de s'instruire, ils négligent les lois, ils s'énervent dans la mollesse, ils ne suivent que leurs caprices, ils se reposent sur les dieux du soin de contenir leurs sujets; ils confient l'instruction des peuples à des prêtres chargés de les rendre bien soumis et dévots, et de leur apprendre de bonne heure à trembler sous le joug des dieux invisibles et visibles.

C'est ainsi que les nations sont tenues par leurs tuteurs dans une enfance perpétuelle, et ne sont contenues que par de vaines chimères; c'est ainsi que la politique, la jurisprudence, l'éducation, la morale, sont partout infectées par la superstition; c'est ainsi que les hommes ne connoissent plus de devoirs que ceux de la religion; c'est ainsi que l'idée de la vertu s'associe faussement avec celle des puissances imaginaires que l'imposture fait parler comme elle veut; c'est ainsi que la morale devient incertaine et flottante; c'est ainsi qu'on persuade aux hommes que

sans dieu il n'existe plus de morale pour eux; c'est ainsi que les princes et les sujets également aveuglés sur leurs intérêts véritables, sur les devoirs de la nature, sur leurs droits réciproques, se sont habitués à regarder la religion comme nécessaire aux mœurs, comme indispeusable pour gouverner les hommes, comme le moyen le plus sûr de parvenir à la puissance et au bonheur.

C'est sur ces suppositions, dont nous avons si souvent démontré la fausseté, que tant de personnes, très-éclairées d'ailleurs, regardent comme impossible qu'une société d'athées pût long-temps subsister. Il n'est point douteux qu'une société nombreuse qui n'auroit ni religion, ni morale, ni gouvernement, ni lois, ni éducation, ni principes, ne pourroit se maintenir, et qu'elle ne feroit que rapprocher des êtres disposés à se nuire, ou des enfans qui suivroient en aveugles les impulsions les plus fâcheuses; mais avec toute la religion du monde, les sociétés humaines ne sont-elles pas à peu près dans cet état? Presqu'en tout pays les souverains ne sont-ils pas dans une guerre continuelle avec leurs sujets? Ces sujets, en dépit de la religion et des

notions terribles qu'elle leur donne de la divinité, ne sont-ils pas sans cesse occupés à se nuire réciproquement et à se rendre malheureux? La religion elle-même et ses notions surnaturelles ne servent-elles pas sans cesse à flatter les passions et la vanité des souverains, et à attiser les feux de la discorde entre les citoyens divisés d'opinions? Ces puissances *infernales*, que l'on suppose occupées du soin de nuire au genre humain, seroient-elles capables de produire de plus grands maux sur la terre que le fanatisme et les fureurs enfantées par la théologie? En un mot, des athées, rassemblés en société, quelqu'insensés qu'on les suppose, se conduiroient-ils entr'eux d'une façon plus criminelle que ces superstitieux remplis de vices réels et de chimères extravagantes, qui ne font depuis tant de siècles que se détruire et s'égorger sans raison et sans pitié? On ne peut le prétendre; au contraire, on ose avancer très-hardiment qu'une société d'athées privée de toute religion, gouvernée par de bonnes lois, formée par une bonne éducation, invitée à la vertu par des récompenses, détournée du crime par des châtimens équi-

tables, dégagée d'illusions, de mensonges de chimères, seroit infiniment plus honnête et plus vertueuse que ces sociétés religieuses où tout conspire à enivrer l'esprit et à corrompre le cœur.

Quand on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes, c'est par les dieux du ciel que la réforme doit commencer; c'est en faisant abstraction de ces êtres imaginaires, destinés à effrayer des peuples ignorans et dans l'enfance, que l'on pourra se promettre de conduire l'homme à sa maturité. On ne peut trop le répéter : nulle morale sans consulter la nature de l'homme et ses vrais rapports avec les êtres de son espèce. Nuls principes fixes pour la conduite en la réglant sur des dieux injustes, capricieux, méchans. Nulle saine politique, sans consulter la nature de l'homme vivant en société pour satisfaire ses besoins et assurer son bonheur et ses jouissances. Nul bon gouvernement ne peut se fonder sur un dieu despotique; il fera toujours des tyrans de ses représentans. Nulles lois ne seront bonnes, sans consulter la nature et le but de la société. Nulle jurisprudence ne peut être avantageuse pour les na-

tions, si elle se règle sur les caprices et les passions des tyrans divinisés. Nulle éducation ne sera raisonnable, si elle ne se fonde sur la raison et non sur des chimères et des préjugés. Enfin, nulle vertu, nulle probité, nuls talens sous des maîtres corrompus et sous la conduite de ces prêtres, qui rendent les hommes ennemis d'eux-mêmes et des autres, et qui cherchent à étouffer en eux les germes de la raison, de la science et du courage.

On demandera peut-être si l'on pourroit raisonnablement se flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout un peuple ses opinions religieuses ou les idées qu'il a de la divinité? Je réponds que la chose paroît entièrement impossible, et que ce n'est pas le but que l'on puisse se proposer. L'idée d'un dieu, inculquée dès l'enfance la plus tendre, ne paroît pas de nature à pouvoir se déraciner de l'esprit du plus grand nombre des hommes : il seroit peut-être aussi difficile de la donner à des personnes qui, parvenues à un certain âge, n'en auroient jamais entendu parler, que de la bannir de la tête de ceux qui depuis l'âge le plus tendre en ont été imbus. Ainsi l'on ne peut supposer que l'on puisse faire

passer une nation entière de l'abîme de la superstition, c'est-à-dire, du sein de l'ignorance et du délire, à l'athéisme absolu, qui suppose de la réflexion, de l'étude, des connoissances, une longue chaîne d'expériences, l'habitude de contempler la nature, la science des vraies causes de ses phénomènes divers, de ses combinaisons, de ses lois, des êtres qui la composent et de leurs différentes propriétés. Pour être athée, ou pour s'assurer des forces de la nature, il faut l'avoir méditée; un coup d'œil superficiel ne la fera point connoître; des yeux peu exercés s'y tromperont sans cesse; l'ignorance des vraies causes en feront supposer d'imaginaires; et l'ignorance ainsi ramènera le physicien lui-même aux pieds d'un fantôme, dans lequel ses vues bornées ou sa paresse croiront trouver la solution de toutes les difficultés.

L'athéisme, ainsi que la philosophie et toutes les sciences profondes et abstraites, n'est donc point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes. Il est dans toutes les nations nombreuses et civilisées des personnes que leurs circonstances mettent à portée de méditer, de faire des re-

cherches et des découvertes utiles, qui finissent tôt ou tard par s'étendre et fructifier, quand elles ont été jugées avantageuses et vraies. Le géomètre, le mécanicien, le chimiste, le médecin, le jurisconsulte, l'artisan même travaillent dans leurs cabinets ou dans leurs ateliers à chercher des moyens de servir la société chacun dans sa sphère; cependant aucune des sciences ou professions dont ils s'occupent ne sont connues du vulgaire, qui ne laisse pas d'en profiter et de recueillir à la longue les fruits de travaux dont il n'a pas d'idées. C'est pour le matelot que l'astronome travaille; c'est pour lui que le géomètre et le mécanicien calculent; c'est pour le maçon et le manœuvre que l'architecte habile trace de savans dessins. Quelle que soit l'utilité prétendue des opinions religieuses, le théologien profond et subtil ne peut se vanter de travailler, d'écrire, de disputer pour l'avantage du peuple, à qui l'on fait pourtant payer si chèrement des systèmes et des mystères qu'il n'entendra jamais, et qui ne pourront dans aucun temps être d'aucune utilité pour lui.

Ce n'est donc pas pour le commun des

hommes que le philosophe doit se proposer d'écrire ou de méditer. Les principes de l'athéisme ou le système de la nature ne sont pas même faits, comme on l'a fait sentir, pour un grand nombre de personnes très-éclairées sur d'autres points, mais souvent trop prévenues en faveur des préjugés universels. Il est très-rare de trouver des hommes qui, à beaucoup d'esprit, de connoissances et de talens, joignent ou une imagination bien réglée, ou le courage nécessaire pour combattre avec succès des chimères habituelles dont leur cerveau s'est long-temps pénétré. Une pente secrète et invincible ramène souvent, en dépit du raisonnement, les esprits les plus solides et les mieux raffermis aux préjugés qu'ils voient généralement établis, et dont eux-mêmes se sont abreuvés dès la plus tendre enfance. Cependant peu à peu des principes, qui d'abord paroissent étranges ou révoltans quand ils ont la vérité pour eux, s'insinuent dans les esprits, leur deviennent familiers, se répandent au loin, produisent des effets avantageux sur toute la société : avec le temps elle se familiarise avec

les idées qu'elle avoit dans l'origine regardées comme absurdes et déraisonnables ; du moins on cesse de regarder comme odieux ceux qui professent des opinions sur lesquelles l'expérience fait voir qu'il est permis d'avoir des doutes sans danger pour le public.

L'on ne doit donc pas craindre de répandre des idées parmi les hommes. Sont-elles utiles ? elles fructifient peu à peu. Tout homme qui écrit ne doit point fixer ses yeux sur le temps où il vit ni sur ses concitoyens actuels, ni sur la contrée qu'il habite. Il doit parler au genre humain, il doit prévoir les races futures ; en vain atteudroit-il les applaudissemens de ses contemporains ; en vain se flatteroit-il de voir ses principes précoces reçus avec bienveillance par des esprits prévenus : s'il a dit vrai, les siècles à venir rendront justice à ses efforts ; en attendant, qu'il se contente de l'idée d'avoir bien fait, ou des suffrages secrets des amis de la vérité peu nombreux sur la terre. C'est après sa mort que l'écrivain véridique triomphe ; c'est alors que les aiguillons de la haine et les traits de l'envie épuisés ou émoussés font place à la

vérité, qui étant éternelle, doit survivre à toutes les erreurs de la terre (1).

D'ailleurs nous dirons avec Hobbes : « Que » l'on ne peut faire aucun mal aux hommes » en leur proposant ses idées ; le pis aller » est de les laisser dans le doute et la dispute : » n'y sont-ils pas déjà » ? Si un auteur qui écrit s'est trompé, c'est qu'il a pu mal raisonner. A-t-il posé de faux principes ? il s'agit de les examiner. Son système est-il faux et ridicule ? il ne servira qu'à faire paroître la

(1) C'est un problème pour bien des gens, si la vérité ne peut pas nuire. Les personnes les mieux intentionnées sont souvent elles-mêmes dans l'incertitude sur ce point important. La vérité ne nuit jamais qu'à ceux qui trompent les hommes ; ceux-ci ont le plus grand intérêt à être détrompés. La vérité peut bien nuire à celui qui l'annonce ; mais nulle vérité ne peut nuire au genre humain, et jamais elle ne peut être annoncée trop clairement à des êtres toujours peu disposés à l'entendre ou à la comprendre. Si tous ceux qui écrivent pour annoncer des vérités importantes (que l'on regarde toujours comme les plus *dangereuses*) étoient assez échauffés de l'amour du bien public pour parler franchement au risque même de déplaire, le genre humain seroit bien plus éclairé et plus heureux

vérité dans tout son jour; son ouvrage tombera dans le mépris; et l'écrivain, s'il est témoin de sa chute, sera suffisamment puni de sa témérité; s'il est mort, les vivans ne pourront troubler sa cendre. Nul homme n'écrit dans le dessein de nuire à ses semblables; il se propose toujours de mériter leurs suffrages, soit en les amusant, soit en piquant leur curiosité, soit en leur communiquant des découvertes qu'il croit utiles. Nul ouvrage ne peut être dangereux, surtout s'il contient des vérités. Il ne le seroit pas

qu'il n'est. Ecrire à mots couverts, c'est souvent n'écrire pour personne. L'esprit humain est paresseux ; il faut lui épargner autant qu'on peut l'embarras de réfléchir. Que de temps et d'étude ne faut-il pas aujourd'hui pour deviner les oracles ambigus des anciens philosophes, dont les vrais sentimens sont presqu'entièrement perdus pour nous! Si la vérité est utile aux hommes, c'est une injustice de les en priver; si la vérité doit être admise, il faut admettre ses conséquences, qui sont aussi des vérités. Les hommes pour la plupart aiment la vérité; mais ses conséquences leur font une peur si grande, que souvent ils aiment mieux s'en tenir à l'erreur, dont l'habitude les empêche de sentir les suites déplorables.

même s'il contenoit des principes évidemment contraires à l'expérience et au bon sens. Que résulteroit-il en effet d'un ouvrage qui nous diroit aujourd'hui que le soleil n'est point lumineux, que le parricide est légitime, que le vol est permis, que l'adultère n'est point un crime? La moindre réflexion nous feroit sentir le faux de ces principes, et la race humaine toute entière réclameroit contre eux, l'on riroit de la folie de l'auteur, et bientôt son livre et son nom ne seroient connus que par leurs extravagances ridicules. Il n'y a que les folies religieuses qui soient pernicieuses aux mortels; et pourquoi? c'est que toujours l'autorité prétend les établir par violence, les faire passer pour des vérités, et punir avec rigueur ceux qui voudroient en rire ou les examiner. Si les hommes étoient plus raisonnables, ils regarderoient les opinions religieuses et les systèmes de la théologie des mêmes yeux que les systèmes de physique ou les problèmes de géométrie: ceux-ci ne troublent jamais le repos des sociétés, quoiqu'ils excitent quelquefois des disputes très-vives entre quelques savans. Les querelles théologiques ne tireroient jamais

à conséquence, si l'on parvenoit à faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main qu'ils ne doivent que de l'indifférence et du mépris pour les disputes de personnages qui n'entendent point eux-mêmes les questions merveilleuses sur lesquelles ils ne cessent de disputer.

C'est du moins cette indifférence si juste, si raisonnable, si avantageuse aux états, que la saine philosophie peut se proposer d'introduire peu à peu sur la terre. Le genre humain ne seroit-il pas plus heureux, si les souverains du monde, occupés du bien-être de leurs sujets, laissoient à la superstition ses démêlés futiles, soumettoient la religion à la politique, forçoient ses ministres altiers à devenir des citoyens, et empêchoient soigneusement leurs querelles d'intéresser la tranquillité publique? Quels avantages pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain, pour la perfection de la morale, de la jurisprudence, de la législation, de l'éducation ne résulteroient pas de la liberté de penser? Aujourd'hui le génie trouve partout des entraves; la religion s'oppose continuellement à sa marche; l'homme entouré

de bandelettes ne jouit d'aucunes de ses facultés; son esprit même est à la gêne, et paroît continuellement enveloppé des langes de l'enfance. Le pouvoir civil, ligué avec le pouvoir spirituel, ne semble vouloir commander qu'à des esclaves abrutis, confinés dans un cachot obscur, où ils se font sentir réciproquement les effets de leur mauvaise humeur. Les souverains détestent la liberté de penser, parce qu'ils craignent la vérité; cette vérité leur paroît redoutable, parce qu'elle condamneroit leurs excès; ces excès leur sont chers parce qu'ils ne connoissent pas plus que leurs sujets leurs véritables intérêts, qui devroient se confondre.

Que le courage du philosophe ne se laisse point abattre par tant d'obstacles réunis, qui semblent exclure pour jamais la vérité de son domaine; la raison, de l'esprit des hommes; la nature, de ses droits. La millième partie des soins que l'on a pris de tout temps pour infecter l'esprit humain suffiroit pour le guérir. Ne désespérons donc point de ses maux; ne lui faisons point l'injure de croire que la vérité n'est pas faite pour lui; son esprit la cherche sans cesse; son cœur la

désire ; son bonheur la demande à grands cris : il ne la craint ou ne la méconnoît que parce que la religion, renversant toutes ses idées, lui tient perpétuellement le bandeau sur les yeux, et s'efforce de lui rendre la vertu totalement étrangère.

Malgré les soins prodigieux que l'on prend pour écarter la vérité, la raison, la science de la demeure des mortels ; le temps, aidé des lumières progressives des siècles, peut un jour éclairer ces princes même que nous voyons si déchaînés contre la vérité, si ennemis de la justice et de la liberté des hommes. Le destin conduira peut-être au trône des souverains instruits, équitables, courageux, bienfaisans, qui reconnoissant la vraie source des misères humaines, tenteront de leur appliquer les remèdes que la sagesse leur fournira : peut-être sentiront-ils que ces dieux dont ils prétendent emprunter leur pouvoir sont les vrais fléaux de leurs peuples ; que les ministres de ces dieux sont leurs ennemis et leurs propres rivaux ; que la religion, qu'ils regardoient comme l'appui de leur pouvoir, ne fait que l'affoiblir et l'ébranler ; que la morale superstitieuse est fausse et ne sert

qu'à pervertir leurs sujets et leur donner les vices des esclaves, au lieu des vertus du citoyen; en un mot, ils verront dans les erreurs religieuses la source féconde des malheurs du genre humain, ils sentiront qu'elles sont incompatibles avec toute administration équitable.

En attendant cet instant désirable pour l'humanité, les principes du *naturalisme* ne seront adoptés que par un petit nombre de penseurs; ils ne peuvent se flatter d'avoir beaucoup d'approbateurs ou de prosélytes; au contraire ils trouveront des adversaires ardens, ou même des contempteurs dans les personnes qui, sur tout autre objet, montrent le plus d'esprit et de lumières. Les hommes qui ont le plus de talens, comme nous l'avons déjà fait observer, ne peuvent se résoudre à faire un divorce complet avec leurs idées religieuses; l'imagination, si nécessaire aux talens brillans, est souvent en eux un obstacle insurmontable à la ruine totale des préjugés; elle dépend beaucoup plus du jugement que de l'esprit. A cette disposition, déjà si prompte à leur faire illusion, se joint encore la force de l'habitu-

de ; pour bien des gens, leur ôter les idées de dieu, ce seroit leur arracher une portion d'eux-mêmes, les priver d'un aliment habituel, les plonger dans le vide, forcer leur esprit inquiet à périr faute d'exercice (1).

Ne soyons donc point surpris si nous voyons de très-grands hommes s'obstiner à fermer les yeux, ou démentir leur sagacité ordinaire toutes les fois qu'il s'agit d'un objet qu'ils n'ont point eu le courage d'examiner avec l'attention qu'ils ont prêtée à beaucoup d'autres. Le chancelier Bacon prétend *que peu de philosophie dispose à l'athéisme, mais que beaucoup de profondeur ramène à la religion.* Si nous voulons analyser

(1) Menage a remarqué que l'histoire parle de très-peu de femmes athées ou incrédules. Cela n'est pas surprenant ; leur organisation les rend craintives, le genre nerveux subit en elles des variations périodiques, et l'éducation qu'on leur donne les dispose à la crédulité Celles qui ont du tempérament et de l'imagination ont besoin de chimères propres à occuper leur oisiveté, surtout quand le monde les abandonne : la dévotion et ses pratiques deviennent alors un rôle ou un amusement pour elles.

cette proposition, nous trouverons qu'elle signifie que des penseurs très-médiocres sont à portée de s'apercevoir très-promptement des absurdités grossières de la religion; mais que, peu accoutumés à méditer ou dépourvus de principes sûrs qui servent à les guider, leur imagination les remet bientôt dans le labyrinthe théologique, d'où une raison trop foible sembloit vouloir les tirer. Des âmes timides craignent même de se rassurer; des esprits accoutumés à se payer des solutions théologiques, ne voient plus dans la nature qu'une énigme inexplicable, qu'un abîme impossible à sonder. Habitués à fixer leurs yeux sur un point idéal et mathématique, qu'ils ont fait le centre de tout, l'univers se confond pour eux dès qu'ils le perdent de vue; et dans le trouble où ils se trouvent ils aiment mieux revenir aux préjugés de leur enfance, qui semblent leur expliquer tout, que de flotter dans le vide, ou de quitter le point d'appui qu'ils jugent inébranlable. Ainsi la proposition de Bacon ne semble indiquer rien, sinon que les personnes les plus habiles ne peuvent se défendre des illusions de leur imagination,

dont l'impétuosité résiste aux raisonnemens les plus forts.

Cependant une étude réfléchie de la nature suffit pour détromper tout homme qui pourra regarder les choses d'un œil tranquille : il verra que dans l'univers tout est lié par des chaînons invisibles pour l'observateur ou superficiel ou trop bouillant, mais très-sensibles pour celui qui voit les choses de sang froid. Il trouvera que les effets les plus rares, les plus merveilleux, ainsi que les plus petits et les plus ordinaires, sont également inexplicables, mais doivent découler de causes naturelles ; et que des causes surnaturelles, sous quelque nom qu'on les désigne, de quelques qualités qu'on les orne, ne feront que multiplier les difficultés et faire pulluler des chimères. Les observations les plus simples lui prouveront invinciblement que tout est nécessaire, que les effets qu'il aperçoit sont matériels, et ne peuvent par conséquent venir que de causes de même nature, quand même il ne pourroit à l'aide des sens remonter jusqu'à ces causes. Ainsi son esprit ne lui montrera partout que de la matière agissant tantôt d'une façon que ses organes lui

permettent de suivre, tantôt d'une façon imperceptible pour lui : il verra tous les êtres suivre des lois constantes, toutes les combinaisons se former et se détruire, toutes les formes changer, et le grand tout demeurer toujours le même. Alors revenu des notions dont il s'étoit imbu, détrompé des idées erronées qu'il attachoit par habitude à des êtres de raison, il consentira d'ignorer ce que ses organes ne peuvent saisir ; il reconnoîtra que des termes obscurs et vides de sens ne sont point propres à résoudre des difficultés ; et guidé par l'expérience il écartera toutes les hypothèses de l'imagination, pour s'attacher à des réalités confirmées par l'expérience.

La plupart de ceux qui étudient la nature ne la considèrent souvent qu'avec les yeux du préjugé ; ils n'y trouvent que ce qu'ils ont d'avance résolu d'y trouver. Dès qu'ils aperçoivent des faits contraires à leurs idées, ils en détournent promptement leurs regards ; ils croient avoir mal vu ; ou bien s'ils y reviennent, c'est dans l'espoir de parvenir à les concilier avec les notions dont leur esprit est imbu. C'est ainsi que nous trouvons

des physiciens enthousiastes à qui leurs préventions montrent, dans les choses même qui contredisent le plus ouvertement leurs opinions, des preuves incontestables des systèmes dont ils sont préoccupés. De là ces prétendues démonstrations de l'existence d'un dieu bon, que nous voyons tirer des causes finales, de l'ordre de la nature, de ses bienfaits pour l'homme, etc. Ces mêmes enthousiastes aperçoivent-ils du désordre, des calamités, des révolutions? ils en tirent des preuves nouvelles de la sagesse, de l'intelligence, de la bonté de leur dieu; tandis que toutes ces choses semblent aussi visiblement démentir ces qualités que les premières sembloient les confirmer ou les établir. Ces observateurs prévenus sont en extase à la vue des mouvemens périodiques et réglés des astres, des productions de la terre, de l'accord étonnant des parties dans les animaux; ils oublient pour lors les lois du mouvement, les forces de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, et vont assigner tous ces grands phénomènes à une cause inconnue dont ils n'ont point d'idées. Enfin dans la chaleur de leur imagination ils placent l'hom-

me au centre de la nature; ils le supposent l'objet et la fin de tout ce qui existe; c'est pour lui que tout est fait; c'est pour le réjouir que tout a été créé; tandis qu'ils ne s'aperçoivent pas que très-souvent la nature entière semble se déchaîner contre lui, et le destin s'obstiner à en faire le plus malheureux des êtres (1).

L'athéisme n'est si rare que parce que tout conspire à enivrer l'homme, dès l'âge le plus tendre, d'un enthousiasme éblouissant, ou à le gonfler d'une ignorance systématique et raisonnée, qui est de toutes les ignorances la plus difficile à vaincre et à déraciner. La théologie n'est qu'une science de mots, qu'à force de les répéter, on s'accoutume à prendre pour

(1) Les progrès de la saine physique seront toujours funestes à la superstition, à qui la nature donnera des démentis continuels. L'astronomie a fait disparoître l'astrologie judiciaire : la physique expérimentale, l'étude de l'histoire naturelle et de la chimie, mettent les jongleurs, les prêtres, les sorciers, dans l'impossibilité de faire des miracles. La nature approfondie doit faire nécessairement disparoître le fantôme que l'ignorance avoit mis en sa place.

des choses ; dès qu'on veut les analyser, on trouve qu'ils ne présentent aucun sens véritable. Il est peu d'hommes dans le monde qui pensent, qui se rendent compte de leurs idées, qui aient des yeux pénétrans ; la justesse dans l'esprit est un des dons les plus rares que la nature fasse à l'espèce humaine. Une imagination trop vive, une curiosité précipitée, sont des obstacles aussi puissans à la découverte de la vérité, que trop de flegme, que la lenteur de la conception, que la paresse de l'esprit, que l'inhabitude de penser. Tous les hommes ont plus ou moins d'imagination, de curiosité, de flegme, de bile, de paresse, d'activité : c'est du juste équilibre que la nature a mis dans leur organisation que dépend la justesse de leur esprit. Cependant, comme on l'a dit ci-devant, l'organisation de l'homme est sujette à changer, et les jugemens de son esprit varient avec les changemens que sa machine est forcée de subir : de là, les révolutions presque continuelles qui se font dans les idées des mortels, surtout quand il s'agit des objets sur lesquels l'expérience ne leur fournit aucuns points fixes pour s'appuyer.

Pour chercher et rencontrer la vérité, que

tout s'efforce de nous cacher, que, complices de ceux qui nous égarent, nous voulons souvent nous dissimuler à nous-mêmes, ou que nos terreurs habituelles nous font craindre de trouver, il faut un esprit juste, un cœur droit et de bonne foi avec lui-même, une imagination tempérée par la raison. Avec ces dispositions nous découvrirons la vérité; elle ne se montre jamais ni à l'enthousiaste épris de ses rêveries, ni au superstitieux nourri de mélancolie, ni à l'homme vain gonflé de son ignorance présomptueuse, ni à l'homme livré à la dissipation et aux plaisirs, ni au raisonneur de mauvaise foi, qui ne veut que se faire illusion à lui-même. Avec ces dispositions, le physicien attentif, le géomètre, le moraliste, le politique, le théologien lui-même, quand ils chercheront sincèrement la vérité, trouveront que la pierre angulaire qui sert de fondement à tous les systèmes religieux, porte évidemment à faux. Le physicien trouvera dans la matière la cause suffisante de son existence, de ses mouvemens, de ses combinaisons, de ses façons d'agir, toujours réglées par des lois générales incapables de varier. Le géomètre calculera les forces de la matière,

et, sans sortir de la nature, il trouvera que pour expliquer ses phénomènes, il n'est pas besoin de recourir à un être ou à une force incommensurable avec toutes les forces connues. Le politique, instruit des vrais mobiles qui peuvent agir sur les esprits des nations, sentira qu'il n'est pas besoin de recourir à des mobiles imaginaires, tandis qu'il en est de réels pour agir sur les volontés des citoyens, et les déterminer à travailler au maintien de l'association ; il reconnoîtra qu'un mobile fictif n'est propre qu'à rallentir, ou même à troubler le jeu d'une machine aussi compliquée que la société. Celui qui sera plus épris de la vérité que des subtilités de la théologie, s'apercevra bientôt que cette science vaine n'est qu'un amas inintelligible de fausses hypothèses, de pétitions de principes, de sophismes, de cercles vicieux, de distinctions futiles, de subtilités captieuses, d'argumens de mauvaise foi, dont il ne peut résulter que des puérilités, ou des disputes sans fin. Enfin tout homme qui aura des idées saines de morale, de vertu, de ce qui est utile à l'homme en société, soit pour se conserver lui-même, soit pour conserver le corps dont il est mem-

bre, reconnoîtra que les mortels n'ont besoin, pour découvrir leurs rapports et leurs devoirs, que de consulter leur propre nature, et doivent bien se garder de les fonder sur un être contradictoire, ou de les emprunter d'un modèle qui ne feroit que leur troubler l'esprit et les rendre incertains sur leur façon d'agir.

Ainsi tout penseur raisonnable, en renonçant à ses préjugés, peut sentir l'inutilité et le faux de tant de systèmes abstraits qui, jusqu'ici, n'ont servi qu'à confondre toutes les notions et à rendre douteuses les verités les plus claires. En rentrant dans sa sphère, quittant les régions de l'empyrée, où son esprit ne peut que s'égarer; en consultant la raison, tout homme découvrira ce qu'il a besoin de connoître, et se détrompera des causes chimériques que l'enthousiasme, l'ignorance et le mensonge ont partout substituées aux causes véritables, et aux mobiles réels qui agissent dans une nature dont l'esprit humain ne peut jamais sortir sans s'égarer et sans se rendre malheureux.

Les déicoles et leurs théologiens reprochent sans cesse à leurs adversaires leur goût pour le *paradoxe* ou pour le *système*; tandis

qu'eux-mêmes fondent toutes leurs idées sur des hypothèses imaginaires, et se font un principe de renoncer à l'expérience, de mépriser la nature, de ne tenir aucun compte du témoignage de leurs sens, de soumettre leur entendement au joug de l'autorité. Les disciples de la nature ne seroient-ils donc pas autorisés à leur dire : « Nous n'assurons que » ce que nous voyons ; nous ne nous rendons » qu'à l'évidence ; si nous avons un système, » il n'est fondé que sur des faits. Nous n'a- » percevons en nous-mêmes et partout, que » de la matière, et nous en concluons que la » matière peut sentir et penser. Nous voyons » dans l'univers tout s'exécuter par des lois » mécaniques, par des propriétés, par des » combinaisons, par des modifications de la » matière, et nous ne cherchons pas d'autres » explications aux phénomènes que la nature » nous présente. Nous ne concevons qu'un » monde seul et unique, où tout est en- » chaîné, où chaque effet est dû à une cause » naturelle connue ou inconnue qui le pro- » duit suivant des lois nécessaires. Nous » n'affirmons rien qui ne soit démontré, et » que vous ne soyez forcés d'admettre com-

» me nous : les principes dont nous partons
» sont clairs, sont évidens, ce sont des faits ;
» si quelque chose est obscur ou inintelli-
» gible pour nous, nous convenons de bonne
» foi de son obscurité, c'est-à-dire des bor-
» nes de nos lumières (1) ; mais nous n'ima-
» ginons aucune hypothèse pour l'expliquer,
» nous consentons à l'ignorer toujours, ou
» nous attendons que le temps, l'expérience,
» les progrès de l'esprit humain l'éclaircis-
» sent. Notre manière de philosopher n'est-
» elle pas la véritable ? En effet, dans tout ce
» que nous avançons au sujet de la nature,
» nous ne procédons que de la même manière
» que nos adversaires eux-mêmes procèdent
» dans toutes les autres sciences, telles que
» l'histoire naturelle, la physique, les ma-
» thématiques, la chimie, la morale, la po-
» litique. Nous nous renfermons scrupuleu-
» sement dans ce qui nous est connu par
» l'intermède de nos sens, les seuls instru-
» mens que la nature nous ait donnés pour
» découvrir la vérité. Que font nos adver-
» saires ? Ils imaginent, pour expliquer les

(1) *Nescire quædam magna pars est sapientiæ.*

» choses qui leur sont inconnues, des êtres
» plus inconnus encore que les choses qu'ils
» veulent expliquer; des êtres dont ils avouent
» eux-mêmes n'avoir nulle notion? Ils re-
» noncent donc aux vrais principes de la lo-
» gique, qui consistent à procéder du plus
» connu au moins connu. Mais sur quoi fou-
» dent-ils l'existence de ces êtres à l'aide des-
» quels ils prétendent résoudre toutes les dif-
» ficultés? C'est sur l'ignorance universelle
» des hommes, sur leur inexpérience, sur
» leurs terreurs, sur leurs imaginations
» troublées, sur un prétendu *sens intime*,
» qui n'est réellement que l'effet de l'igno-
» rance, de la crainte, de l'inhabitude de
» réfléchir par eux-mêmes et de l'habitude
» de se laisser guider par l'autorité. C'est, ô
» théologiens, sur des fondemens si ruineux
» que vous bâtissez l'édifice de votre doc-
» trine. Après cela vous vous trouvez dans
» l'impossibilité de vous faire aucune idée
» précise de ces dieux qui servent de base à
» vos systèmes, de leurs attributs, de leur
» existence, de leur manière d'être dans le
» lieu, de leur façon d'agir. Ainsi, de votre
» aveu même, vous êtes dans une ignorance

» profonde des premiers élémens qu'il est in-
» dispensable de connoître, d'une chose que
» vous constituez comme la cause de tout ce
» qui existe. Ainsi, sous quelque point de
» vue que l'on vous envisage, c'est vous qui
» bâtissez des systèmes en l'air, et vous êtes
» les plus absurdes de tous les systématiques :
» car, vous en rapportant à votre imagination
» pour créer une cause, cette cause devroit
» au moins répandre de la lumière sur tout ;
» c'est à cette condition qu'on en pourroit
» pardonner l'incompréhensibilité : mais
» cette cause peut-elle servir à expliquer
» quelque chose ? nous fait-elle mieux con-
» noître l'origine du monde, la nature de
» l'homme, les facultés de l'âme, la source
» du bien et du mal ? Non, sans doute ;
» cette cause imaginaire ou n'explique rien,
» ou multiplie par elle-même les difficultés à
» l'infini, ou jette de l'embarras et de l'obs-
» curité sur toutes les matières dans les-
» quelles on l'a fait intervenir. Quelle que soit
» la question qu'on agite, elle se complique
» aussitôt qu'on y fait entrer le nom de dieu :
» ce nom ne se présente dans les sciences
» les plus claires qu'accompagné de nuages

» qui rendent compliquées et énigmatiques
» les notions les plus évidentes. Quelles
» idées de morale nous présente votre divi-
» nité, sur les volontés et sur l'exemple de
» laquelle vous fondez toutes les vertus?
» Toutes vos révélations ne nous la mon-
» trent-elles pas sous les traits d'un tyran
» qui se joue du genre humain, qui fait le
» mal pour le plaisir de mal faire, qui ne
» gouverne le monde que d'après les règles
» de ses injustes caprices que vous nous faites
» adorer? Tous vos systèmes ingénieux, tous
» vos mystères, toutes les subtilités que
» vous avez inventées, sont-ils capables de
» laver votre dieu si parfait des noirceurs
» dont le bon sens doit le faire accuser?
» Enfin, n'est-ce pas en son nom que vous
» troublez l'univers, que vous persécutez,
» que vous exterminez tous ceux qui re-
» fusent de souscrire aux rêveries systéma-
» tiques par vous décorées du nom pompeux
» de religion. Convenez donc, ô théologiens!
» que vous êtes, non-seulement des systé-
» matiques absurdes, mais encore que vous
» finissez par être atroces et cruels par l'im-
» portance que votre orgueil et votre intérêt

» mettent à des systèmes ruineux, sous les-
» quels vous accablez et la raison humaine et
» la félicité des nations ».

CHAPITRE XIV.

Abrégé du code de la nature.

Ce qui est faux ne peut être utile aux hommes; ce qui leur nuit constamment ne peut être fondé sur la vérité, et doit être proscrit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain et travailler pour lui que de lui présenter le fil secourable à l'aide duquel il peut se tirer du labyrinthe où l'imagination le promène et le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil, et lui fournira les moyens de combattre les *minotaures*, les fantômes et les monstres qui, depuis tant de siècles, exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égareront jamais; pour peu qu'ils s'en dessaisissent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égaremens.

Vainement porteroient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds : tant que les hommes, entêtés de leurs opinions religieuses, iront chercher dans un monde imaginaire les principes de leur conduite ici bas, ils n'auront point de principes ; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre ; et leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la sûreté, le repos nécessaires à leur bonheur.

Mais les hommes, que leurs préjugés rendent obstinés à se nuire, sont en garde contre ceux même qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils sont dans des soupçons continuels; habitués à se défier d'eux-mêmes, à craindre la raison, à regarder la vérité comme dangereuse, ils traitent comme des ennemis ceux même qui veulent les rassurer : prémunis de bonne heure par l'imposture, ils se croient obligés de défendre soigneusement le bandeau dont elle couvre leurs yeux, et de lutter contre tous ceux qui tenteroient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténèbres s'entr'ouvrent un instant, la lumière les bles-

se, et ils s'élancent avec furie sur celui qui leur présente un flambeau dont ils sont éblouis. En conséquence, l'athée est regardé comme un être malfaisant, comme un empoisonneur public; celui qui ose réveiller les mortels d'un sommeil léthargique où l'habitude les a plongés, passe pour un perturbateur; celui qui voudroit calmer leurs transports frénétiques, passe pour un frénétique lui-même; celui qui invite ses associés à briser leurs fers, ne paroît qu'un insensé ou un téméraire à des captifs qui croient que leur nature ne les a faits que pour être enchaînés et pour trembler. D'après ces préventions funestes, le disciple de la nature est communément reçu de ses concitoyens, de la même manière que l'oiseau lugubre de la nuit que tous les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haine commune et des cris différens.

Non, mortels aveuglés par la terreur! l'ami de la nature n'est point votre ennemi; son interprète n'est point le ministre du mensonge; le destructeur de vos fantômes n'est point le destructeur des vérités nécessaires à votre bonheur; le disciple de la raison n'est

point un insensé qui cherche à vous empoisonner ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces dieux terribles qui vous épouvantent, c'est pour que vous cessiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne distinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il brise ces idoles encensées par la crainte ou ensanglantées par le fanatisme et la fureur, c'est pour mettre en leur place la vérité consolante propre à vous rassurer. S'il renverse ces temples et ces autels si souvent baignés de larmes, noircis par des sacrifices cruels, enfumés par un encens servile, c'est pour élever à la paix, à la raison, à la vertu un monument durable, dans lequel vous trouviez en tout temps un asile contre vos frénésies, vos passions, et contre celles des hommes puissans qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautaines de ces tyrans déifiés par la superstition, qui, de même que vos dieux, vous écrasent sous un sceptre de fer; c'est pour que vous jouissiez des droits de votre nature; c'est afin que vous soyez des hommes libres, et non des esclaves pour toujours enchaînés dans la misère; c'est pour que vous

soyez enfin gouvernés par des hommes et des citoyens, qui chérissent, qui protégent des hommes semblables à eux, et des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'imposture, c'est pour rétablir la vérité dans ses droits si long-temps usurpés par l'erreur. S'il détruit la base idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui, jusqu'ici, n'a fait qu'éblouir vos esprits sans corriger vos cœurs, c'est pour donner à la science des mœurs une base inébranlable dans votre propre nature. Osez donc écouter sa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'imposture vous annonce au nom d'une divinité captieuse, qui contredit sans cesse ses propres volontés. Ecoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais.

« O vous, dit-elle, qui d'après l'impulsion » que je vous donne, tendez vers le bonheur » dans chaque instant de votre durée, ne ré- » sistez point à ma loi souveraine; travaillez » à votre félicité; jouissez sans crainte; soyez » heureux, vous en trouverez les moyens » écrits dans votre cœur. Vainement, ô su- » perstitieux! cherches-tu ton bien-être au- » delà des bornes de l'univers où ma main t'a

» placé; vainement le demandes-tu à ces fan-
» tômes inexorables que ton imagination veut
» établir sur mon trône éternel; vainement
» l'attends-tu dans ces régions célestes que
» ton délire a créés; vainement comptes-tu
» sur ces déités capricieuses, dont la bien-
» faisance t'extasie, tandis qu'elles ne rem-
» plissent ton séjour que de calamités, de
» frayeurs, de gémissemens, d'illusions. Ose
» donc t'affranchir du joug de cette religion,
» ma superbe rivale, qui méconnoît mes
» droits; renonce à ces dieux, usurpateurs
» de mon pouvoir, pour revenir sous mes
» lois. C'est dans mon empire que règne la
» liberté; la tyrannie et l'esclavage en sont à
» jamais bannis; l'équité veille à la sûreté de
» mes sujets, elle les maintient dans leurs
» droits; la bienfaisance et l'humanité les
» lient par d'aimables chaînes; la vérité les
» éclaire; et jamais l'imposture ne les aveu-
» gle de ses sombres nuages.

» Reviens donc, enfant transfuge; reviens
» à la nature! Elle te consolera, elle chassera
» de ton cœur ces craintes qui t'accablent,
» ces inquiétudes qui te déchirent, ces trans-
» ports qui t'agitent, ces haines qui te sépa-

» rent de l'homme que tu dois aimer. Rendu
» à la nature, à l'humanité, à toi-même, ré-
» pands des fleurs sur la route de la vie; ces-
» se de contempler l'avenir; vis pour toi, vis
» pour tes semblables; descends dans ton in-
» térieur; considère ensuite les êtres sensi-
» bles qui t'environnent, et laisse là ces dieux
» qui ne peuvent rien pour ta félicité. Jouis,
» et fais jouir des biens que j'ai mis en com-
» mun pour tous les enfans également sortis
» de mon sein; aide-les à supporter les maux
» auxquels le destin les a soumis comme toi-
» même. J'approuve tes plaisirs, lorsque sans
» te nuire à toi-même, ils ne seront point
» funestes à tes frères, que j'ai rendus néces-
» saires à ton propre bonheur. Ces plaisirs te
» sont permis, si tu en uses dans cette juste
» mesure que j'ai fixée moi-même. Sois donc
» heureux, ô homme! la nature t'y convie;
» mais souviens-toi que tu ne peux l'être
» tout seul; j'invite au bonheur tous les
» mortels, ainsi que toi; ce n'est qu'en les
» rendant heureux que tu le seras toi-même,
» tel est l'ordre du destin; si tu tentois de
» t'y soustraire, songe que la haine, la ven-
» geance et le remords sont toujours prêts à

» punir l'infraction de ses décrets irrévoca-
» bles.

» Suis donc, ô homme ! dans quelque rang
» que tu te trouves, le plan qui t'est tracé
» pour obtenir le bonheur auquel tu peux
» prétendre. Que l'humanité sensible t'inté-
» resse au sort de l'homme ton semblable ;
» que ton cœur s'attendrisse sur les infortu-
» nes des autres ; que ta main généreuse
» s'ouvre pour secourir le malheureux que
» son destin accable ; songe qu'il peut un jour
» t'accabler ainsi que lui ; reconnois donc
» que tout infortuné a droit à tes bienfaits.
» Essuie surtout les pleurs de l'innocence
» opprimée ; que les larmes de la vertu dans
» la détresse soient recueillies dans ton sein ;
» que la douce chaleur de l'amitié sincère
» échauffe ton cœur honnête ; que l'estime
» d'une compagne chérie te fasse oublier
» les peines de la vie ; sois fidèle à sa ten-
» dresse, qu'elle soit fidèle à la tienne ; que
» sous les yeux de parens unis et vertueux,
» tes enfans apprennent la vertu ; qu'après
» avoir occupé ton âge mûr, ils rendent à ta
» vieillesse les soins que tu auras donnés à
» leur enfance imbécille.

» Sois juste, parce que l'équité est le soutien du genre humain. Sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent, parce que foible toi-même, tu vis avec des êtres aussi foibles que toi. Sois doux, parce que la douceur attire l'affection. Sois reconnoissant, parce que la reconnoissance alimente et nourrit la bonté. Sois modeste, parce que l'orgueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Pardonne les injures; parce que la vengeance éternise les haines. Fais du bien à celui qui t'outrage, afin de te montrer plus grand que lui, et de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré, chaste, parce que la volupté, l'intempérance et les excès détruiront ton être et te rendront méprisable.

» Sois citoyen, parce que ta patrie est nécessaire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien-être. Sois fidèle et soumis à l'autorité légitime, parce qu'elle est nécessaire au maintien de la société, qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux lois, parce qu'elles sont l'expression de la volonté publique à laquelle ta volonté particulière doit être subordonnée. Défends ton pays, parce que

» c'est lui qui te rend heureux et qui renferme
» tes biens, ainsi que tous les êtres les plus
» chers à ton cœur. Ne souffre point que
» cette mère commune de toi et de tes conci-
» toyens tombe dans les fers de la tyrannie,
» parce que pour lors elle ne seroit plus
» qu'une prison pour toi. Si ton injuste pa-
» trie te refuse le bonheur ; si soumise au
» pouvoir injuste, elle souffre qu'on t'oppri-
» me, éloigne-toi d'elle en silence ; ne la
» trouble jamais.

» En un mot, sois homme; sois un être
» sensible et raisonnable ; sois époux fidèle,
» père tendre, maître équitable, citoyen zé-
» lé ; travaille à servir ton pays par tes forces,
» tes talens, ton industrie, tes vertus. Fais
» part à tes associés des dons que la nature
» t'a faits; répands le bien-être, le contente-
» ment et la joie sur tous ceux qui t'appro-
» chent : que la sphère de tes actions, rendue
» vivante par tes bienfaits, réagisse sur toi-
» même; sois sûr que l'homme qui fait des
» heureux ne peut être lui-même malheu-
» reux. En te conduisant ainsi, quels que
» soient l'injustice et l'aveuglement des êtres
» avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras

» jamais totalement privé des récompenses
» qui te seront dues; nulle force sur la terre
» ne pourra du moins te ravir le contente-
» ment intérieur, cette source la plus pure
» de toute félicité; tu rentreras à chaque ins-
» tant avec plaisir en toi-même; tu ne trou-
» veras au fond de ton cœur ni honte, ni
» terreurs, ni remords; tu t'aimeras; tu seras
» grand à tes yeux; tu seras chéri; tu seras
» estimé de toutes les âmes honnêtes, dont
» le suffrage vaut bien mieux que celui de la
» multitude égarée. Cependant si tu portes
» tes regards au-dehors, des visages contens
» t'exprimeront la tendresse, l'intérêt, le
» sentiment. Une vie dont chaque instant
» sera marqué par la paix de ton âme et l'af-
» fection des êtres qui t'environnent, te con-
» duira paisiblement au terme de tes jours;
» car il faut que tu meures: mais tu te survis
» déjà par la pensée; tu vivras toujours dans
» l'esprit de tes amis et des êtres que tes
» mains ont rendus fortunés; tes vertus y ont
» d'avance érigé des monumens durables. Si
» le ciel s'occupoit de toi, il seroit content de
» ta conduite, quand la terre en est con-
» tente.

» Garde-toi donc de te plaindre de ton sort.
» Sois juste, sois bon, sois vertueux, et ja-
» mais tu ne peux être dépourvu de plaisir.
» Garde-toi d'envier la félicité trompeuse et
» passagère du crime puissant, de la tyran-
» nie victorieuse, de l'imposture intéressée,
» de l'équité vénale, de l'opulence endurcie.
» Ne sois jamais tenté de grossir la cour ou
» le troupeau servile des esclaves de l'injuste
» tyran. Ne tente point d'acquérir à force
» de honte, d'avanies et de remords le fatal
» avantage d'opprimer tes semblables; ne
» sois point le complice mercenaire des op-
» presseurs de ton pays: ils sont forcés de
» rougir, dès qu'ils rencontrent tes yeux.

» Car, ne t'y trompes pas, c'est moi qui
» punis, plus sûrement que les dieux, tous
» les crimes de la terre; le méchant peut
» échapper aux lois des hommes, jamais il
» n'échappe aux miennes. C'est moi qui ai
» formé et les cœurs et les corps des mortels;
» c'est moi qui ai fixé les lois qui les gouver-
» nent. Si tu te livres à des voluptés infâmes,
» les compagnons de tes débauches t'applau-
» diront, et moi je te punirai par des infir-
» mités cruelles, qui termineront une vie

» honteuse et méprisée. Si tu te livres à l'in-
» tempérance, les lois des hommes ne te pu-
» niront point ; mais je te punirai en abré-
» geant tes jours. Si tu es vicieux, tes habi-
» tudes funestes retomberont sur ta tête. Ces
» princes, ces divinités terrestres, que leur
» puissance met au-dessus des lois des hom-
» mes, sont forcés de frémir sous les miennes;
» c'est moi qui les châtie ; c'est moi qui les
» remplis de soupçons, de terreurs, d'inquié-
» tudes ; c'est moi qui les fais trembler au
» nom seul de l'auguste vérité ; c'est moi qui,
» même dans la foule de ces grands qui les
» entourent, leur fais sentir les aiguillons em-
» poisonnés du chagrin et de la honte ; c'est
» moi qui répands l'ennui sur leurs âmes en-
» gourdies, pour les punir de l'abus qu'ils ont
» fait de mes dons ; c'est moi qui suis la jus-
» tice incréée, éternelle ; c'est moi qui, sans
» acception des personnes, sais proportion-
» ner le châtiment à la faute, le malheur à la
» dépravation. Les lois de l'homme ne sont
» justes que quand elles sont conformes aux
» miennes ; leurs jugemens ne sont raisonna-
» bles que quand je les ai dictés ; mes lois
» seules sont immuables, universelles, ir-

» réformables, faites pour régler en tous » lieux, en tous temps le sort de la race hu- » maine.

» Si tu doutois de mon autorité et du pou- » voir irrésistible que j'ai sur les mortels, » considère les vengeances que j'exerce sur » tous ceux qui résistent à mes décrets. Des- » cends au fond du cœur de ces criminels di- » vers dont le visage content couvre une âme » déchirée. Ne vois-tu pas l'ambitieux tour- » menté nuit et jour d'une ardeur que rien ne » peut éteindre? Ne vois-tu pas le conqué- » rant triompher avec remords et régner tris- » tement sur des ruines fumantes, sur des » solitudes incultes et dévastées, sur des mal- » heureux qui le maudissent? Crois-tu que » ce tyran, entouré de flatteurs qui l'étourdis- » sent de leur encens, n'ait point la conscien- » ce de la haine que ses oppressions excitent, » et du mépris que lui attirent ses vices, son » inutilité, ses débauches? Penses-tu que ce » courtisan altier ne rougisse point au fond » de son âme des insultes qu'il dévore, et » des bassesses par lesquelles il achète la fa- » veur?

» Vois ces riches indolens en proie à

» l'ennui et à la satiété qui suit toujours les
» plaisirs épuisés. Vois l'avare, inaccessible
» aux cris de la misère, gémir exténué sur
» l'inutile trésor qu'aux dépens de lui-même
» il a pris soin d'amasser. Vois le volup-
» tueux si gai, l'intempérant si riant, gémir
» secrètement sur une santé prodiguée. Vois
» la division et la haine régner entre ces
» époux adultères. Vois le menteur et le
» fourbe privés de toute confiance; vois
» l'hypocrite et l'imposteur éviter avec crainte
» tes regards pénétrans et trembler au seul
» nom de la terrible vérité. Considère le cœur
» inutilement flétri de l'envieux qui sèche du
» bien-être des autres; le cœur glacé de
» l'ingrat que nul bienfait ne réchauffe; l'âme
» de fer de ce monstre que les soupirs de
» l'infortune ne peuvent amollir : regarde
» ce vindicatif qui se nourrit de fiel et de
» serpens, et qui dans sa fureur se dévore
» lui-même : porte envie, si tu l'oses, au
» sommeil de l'homicide, du juge inique,
» de l'oppresseur, du concussionaire dont
» la couche est infectée par les torches des
» furies.... Tu frémis, sans doute, à la vue
» du trouble qui agite ce publicain engraissé

» de la substance de l'orphelin, de la veuve
» et du pauvre : tu trembles en voyant les
» remords qui déchirent ces criminels révérés
» que le vulgaire croit heureux, tandis que
» le mépris qu'ils ont d'eux-mêmes venge
» incessamment les nations outragées. Tu vois
» en un mot, le contentement et la paix ban-
» nis sans retour du cœur des malheureux
» à qui je mets sous les yeux les mépris,
» l'infamie, et les châtimens qu'ils méritent.
» Mais non, tes yeux ne peuvent soutenir
» les tragiques spectacles de mes vengean-
» ces. L'humanité te fait partager leurs
» tourmens mérités ; tu t'attendris sur ces
» infortunés, à qui des erreurs, des habitudes
» fatales rendent le vice nécessaire ; tu les
» fuis sans les haïr ; tu voudrois les secourir.
» Si tu te compares avec eux, tu t'applaudis
» de retrouver toujours la paix au fond
» de ton propre cœur. Enfin tu vois s'accom-
» plir et sur eux et sur toi le décret du destin,
» qui veut que le crime se punisse lui-
» même et que la vertu ne soit jamais privée
» de récompense ».

Telle est la somme des vérités que renferme le code de la nature ; tels sont les dogmes

que peut annoncer son disciple : ils sont préférables, sans doute, à ceux de cette religion surnaturelle qui ne fit jamais que du mal au genre humain. Tel est le culte qu'enseigne cette raison sacrée, l'objet des mépris et des insultes du fanatique, qui ne veut estimer que ce que l'homme ne peut ni concevoir ni pratiquer; qui fait consister sa morale dans des devoirs fictifs, sa vertu dans des actions inutiles, et souvent pernicieuses à la société; qui, faute de connoître la nature qu'il a devant les yeux, se croit forcé de chercher dans un monde idéal des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie sont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque société, de toute l'espèce humaine dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les circonstances. Son culte est le sacrifice des vices et la pratique des vertus réelles; son objet est la conservation, le bien-être et la paix des hommes; ses récompenses sont l'affection, l'estime et la gloire, ou à leur défaut le contentement de l'âme et l'estime méritée de soi-même, dont rien ne privera jamais les mortels vertueux; ses

châtimens sont la haine, les mépris, l'indignation que la société réserve toujours à ceux qui l'outragent, et auxquels la puissance la plus grande ne peut jamais se soustraire.

Les nations qui voudront s'en tenir à une morale si sage, qui la feront inculquer à l'enfance, dont les lois la confirmeront sans cesse, n'auront besoin ni de superstitions ni de chimères : celles qui s'obstineront à préférer des fantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas sûr à la ruine. Si elles se soutiennent quelque temps, c'est que la force de la nature les ramènera quelquefois à la raison, en dépit des préjugés qui semblent les conduire à une perte certaine. La superstition et la tyrannie, liguées pour la destruction du genre humain, sont souvent elles-mêmes forcées d'implorer les secours d'une raison qu'elles dédaignent, ou d'une nature avilie qu'elles écrasent sous le poids de leurs divinités mensongères. Cette religion, de tout temps si funeste aux mortels, se couvre du manteau de l'utilité publique toutes les fois que la raison veut l'attaquer : elle fonde son importance et ses droits sur l'alliance indissoluble qu'elle prétend sub-

sister entre elle et la morale, à qui elle ne cesse pourtant de faire la guerre la plus cruelle. C'est, sans doute, par cet artifice qu'elle séduit tant de sages : ils croient de bonne foi la superstition utile à la politique et nécessaire pour contenir les passions. Cette superstition hypocrite, pour masquer ses traits hideux, sut toujours se couvrir du voile de l'utilité et de l'égide de la vertu ; en conséquence on crut qu'il falloit la respecter, et faire grâce à l'imposture, parce qu'elle s'est fait un rempart des autels de la vérité. C'est de ce retranchement que nous devons la tirer, pour la convaincre aux yeux du genre humain de ses crimes et de ses folies; pour lui arracher le masque séduisant dont elle se couvre ; pour montrer à l'univers ses mains sacriléges armées de poignards homicides, souillées du sang des nations, qu'elle enivre de ses fureurs ou qu'elle immole sans pitié à ses passions inhumaines.

La morale de la nature est la seule religion que l'interprète de la nature offre à ses concitoyens, aux nations, au genre humain, aux races futures, revenues des préjugés qui ont si souvent troublé la félicité de leurs

ancêtres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre. L'apôtre de la nature ne prêtera point son organe à des chimères trompeuses qui ne font de ce monde qu'un séjour d'illusions; l'adorateur de la vérité ne composera point avec le mensonge, ne fera point de pacte avec l'erreur, dont les suites ne seront jamais que fatales aux mortels; il sait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruise de fond en comble l'édifice ténébreux et chancelant de la superstition, pour élever à la nature, à la paix, à la vertu le temple qui leur convient. Il sait que ce n'est qu'en extirpant jusqu'aux racines l'arbre empoisonné qui depuis tant de siècles obombre l'univers, que les yeux des habitans du monde apercevront la lumière propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs âmes. Si ses efforts sont vains, s'il ne peut inspirer du courage à des êtres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir osé le tenter. Cependant il ne jugera point ses efforts inutiles s'il a pu faire un seul heureux; si ses principes ont porté le calme dans une seule âme,

honnête; si ses raisonnemens ont rassuré quelque cœur vertueux. Il aura du moins l'avantage d'avoir banni de son esprit des terreurs importunes pour le superstitieux; d'avoir chassé de son cœur le fiel qui aigrit le zèle; d'avoir mis sous ses pieds les chimères dont le vulgaire est tourmenté. Ainsi échappé de la tempête, du haut de son rocher, il contemplera les orages que les dieux excitent sur la terre; il présentera une main secourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix; il les secondera de ses vœux; et dans la chaleur de son âme attendrie il s'écriera :

O nature! souveraine de tous les êtres! et vous ses filles adorables, vertu, raison, vérité! soyez à jamais nos seules divinités! c'est à vous que sont dus l'encens et les hommages de la terre. Montre-nous donc, ô nature! ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui fais désirer! Vertu! réchauffe-le de ton feu bienfaisant! Raison! conduis ses pas incertains dans les routes de la vie! Vérité! que ton flambeau l'éclaire! Réunissez, ô déités secourables! votre pouvoir pour soumettre les cœurs!

Bannissez de nos esprits l'erreur, la méchanceté, le trouble ; faites régner en leur place la science, la bonté, la sérénité ! Que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer ! Fixez enfin nos yeux, si long-temps éblouis ou aveuglés, sur les objets que nous devons chercher ! Ecartez pour toujours et ces fantômes hideux et ces chimères séduisantes qui ne servent qu'à nous égarer ! Tirez-nous des abîmes où la superstition nous plonge ; renversez le fatal empire du prestige et du mensonge ; arrachez leur le pouvoir qu'ils ont usurpé sur vous ! Commandez sans partage aux mortels ; rompez les chaînes qui les accablent ; déchirez le voile qui les couvre ; appaisez les fureurs qui les enivrent ; brisez dans les mains sanglantes de la tyrannie le sceptre dont elle les écrase ; reléguez ces dieux qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait sortir ! Inspirez du courage à l'être intelligent ; donnez lui de l'énergie ; qu'il ose enfin s'aimer, s'estimer, sentir sa dignité ; qu'il ose s'affranchir ; qu'il soit heureux et libre ; qu'il ne soit jamais l'esclave que de vos lois ; qu'il perfectionne son sort ; qu'il chérisse ses

semblables ; qu'il jouisse lui-même ; qu'il fasse jouir les autres ! Consolez l'enfant de la nature des maux que le destin le force de subir par les plaisirs que la sagesse lui permet de goûter ; qu'il apprenne à se soumettre à la nécessité ; conduisez-le sans alarmes au terme de tous les êtres ; apprenez-lui qu'il n'est fait ni pour l'éviter ni pour le craindre !

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIERES.

SUITE DE LA II.e PARTIE.

De la divinité ; des preuves de son existence, de ses attributs; de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes.

CHAPITRE X. *Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la divinité. De l'inconséquence et de l'inutilité de leur conduite à son égard.* Pag. 1

CHAP. XI. *Apologie des senti-*

mens contenus dans cet ouvrage. De l'impiété. Existe-t-il des athées? Pag. 49

CHAP. XII. *L'athéisme est-il compatible avec la morale?* 77

CHAP. XIII. *Des motifs qui portent à l'athéisme : ce système peut-il être dangereux? Peut-il être embrassé par le vulgaire?* 108

CHAP. XIV. *Abrégé du code de la nature.* 169

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.